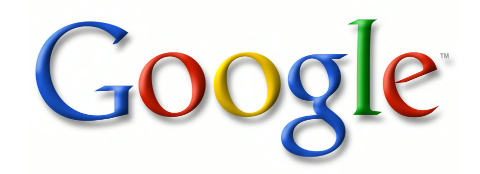
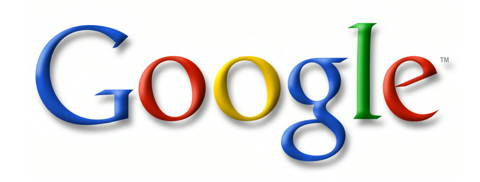
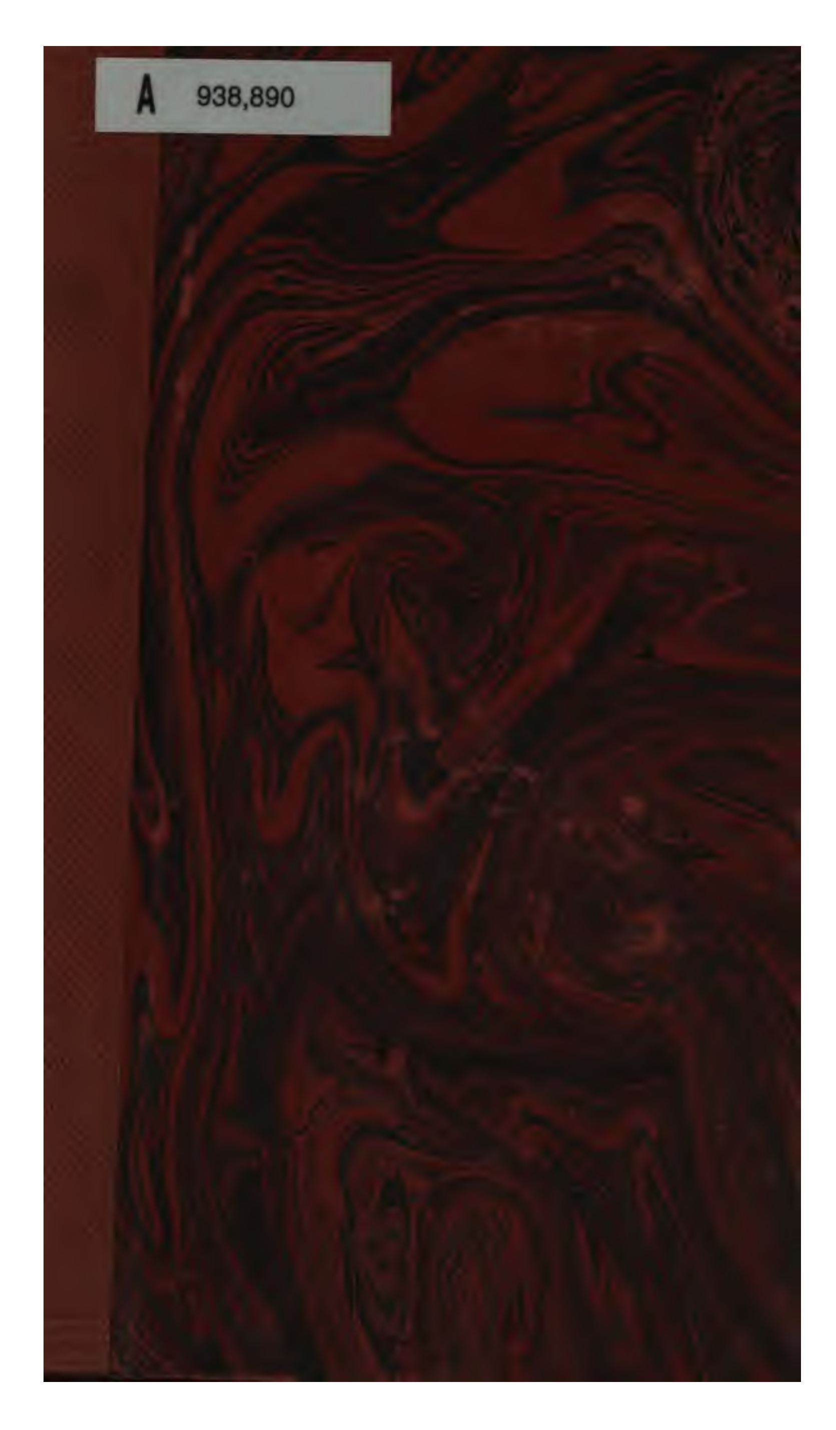
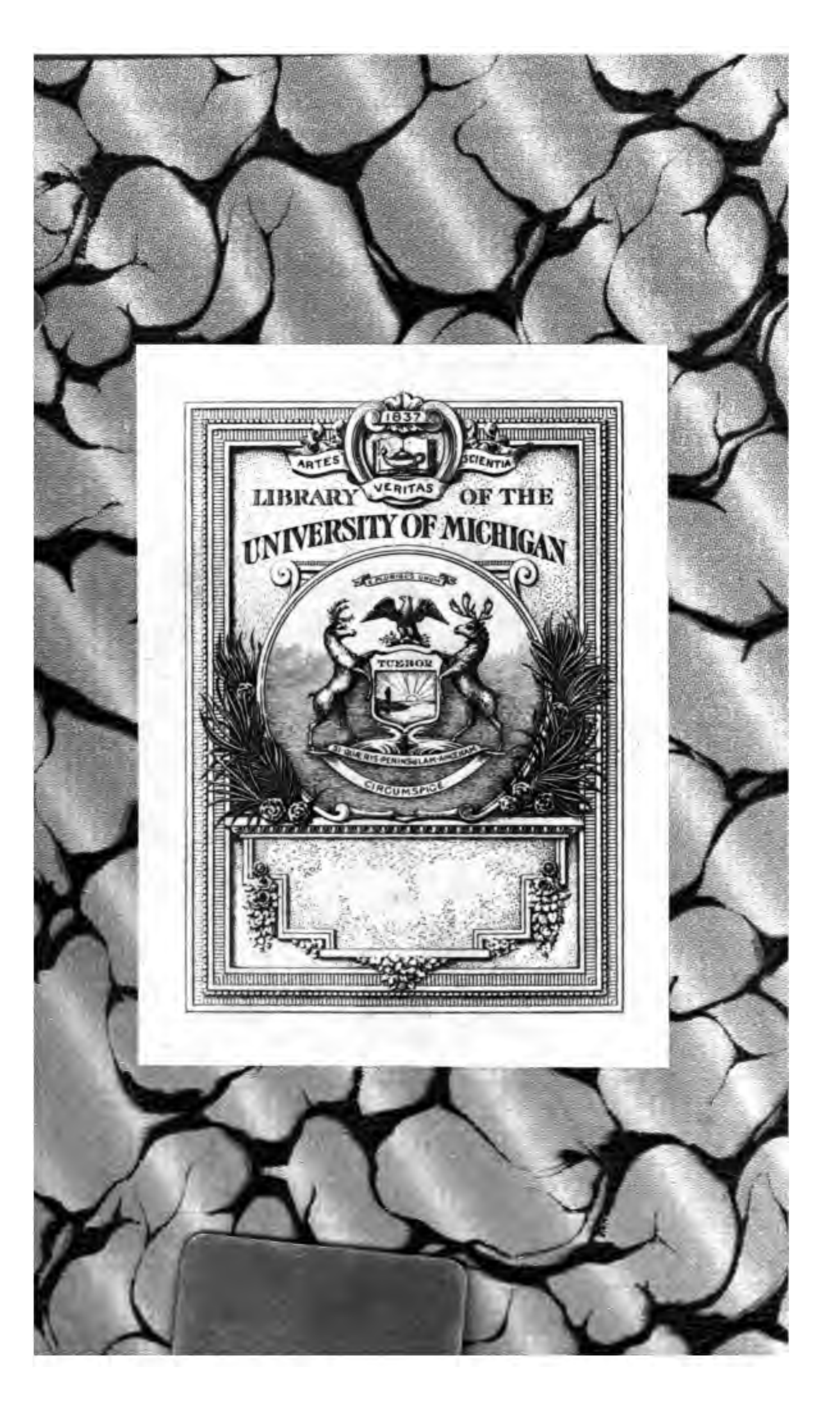





A 938,890


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

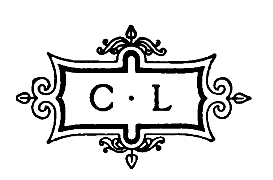


ART ROË

PINGOT ET MOI

Ouvrage couronné par l'Académie française

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3 RUE AUBER 3

PINGOT ET MOI

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

RACHETÉ . . . . 1 vol.

SOUS L'ÉTENDARD. . . . . 1 vol.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ART ROË

PINGOT ET MOI

JOURNAL

D'UN OFFICIER D'ARTILLERIE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1896

AU

V^TE EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cher maître,

Vous avez accueilli favorablement l'auteur : recevez donc le livre en hommage et permettez que sa première page soit écrite pour vous remercier. C'est une douce chose, avant de le jeter sous la presse, que de rouvrir ce manuscrit pour y ajouter ceci : comme si vous le dédier, c'était ne pas m'en dessaisir.

Couper court à la gestation d'une pareille œuvre, qui n'est faite que de vie, est un acte si arbitraire... Il faudrait plutôt la reprendre,

car la roue a déjà tourné, et je ne sens plus de même, et je vois de plus loin. Mais ne devons-nous pas le respect à nos années mortes et n'est-ce pas une profanation que de les évoquer face à face avec le présent? Celle-ci vous avait plu l'autre été, et telle quelle, je l'offre au public.

Analyser les impressions qu'un jeune officier éprouve en entrant au service ; montrer le grand changement qui se fait alors dans son esprit, et sa jeunesse, ensuite, plus jeune que son adolescence ; dire sa joie, après tant d'études, de rencontrer enfin son devoir, — sa surprise de découvrir jour par jour cette vie, belle entre toutes, son bonheur d'agir, sa fierté de vouloir, sa jouissance de posséder des hommes et de leur appartenir ; puis, par moments, le remous en lui de ses souvenirs studieux, ravivés comme tout son être, et reparaissant plus clairs dans cette condition seconde ; son souci, dans le fort où il est retranché, d'entendre hors des remparts, au delà des fossés, si loin,

hélas ! — d'entendre le bruit que font ses pairs en menant, eux, la bataille des idées : Voilà ce que j'avais voulu jeter dans le cadre de ces douze mois. Point de livre ici, mais l'âme d'un homme : J'effeuillais un calendrier, et j'écrivais au verso des feuilles. Les réunissant par un fil pour vous les offrir, je vous ai dit que cela était disparate comme la vie même, et que cela décevait un peu, comme l'espoir... Or, bien loin de rompre ce fil et d'éparpiller au vent tous ces jours, vous avez pénétré ce qui subsistait entre eux de méditation vague et de désir inexprimé ; vous avez éclairci, en causant, ce que je n'avais trop osé dire, ce que je n'avais pas qualité pour dire.

D'abord : que chaque homme cultivé a son devoir intellectuel. Ce devoir interdit de capitaliser les notions pour n'en rien faire, il impose à chacun un rôle d'enseignement proportionné à l'étendue de sa culture. Manquent à ce devoir tous les pléthoriques de science ou les ataxiques d'art, malades de leur seule im-

car la roue a déjà tourné, et je ne sens plus de même, et je vois de plus loin. Mais ne devons-nous pas le respect à nos années mortes et n'est-ce pas une profanation que de les évoquer face à face avec le présent? Celle-ci vous avait plu l'autre été, et telle quelle, je l'offre au public.

Analyser les impressions qu'un jeune officier éprouve en entrant au service; montrer le grand changement qui se fait alors dans son esprit, et sa jeunesse, ensuite, plus jeune que son adolescence; dire sa joie, après tant d'études, de rencontrer enfin son devoir, — sa surprise de découvrir jour par jour cette vie, belle entre toutes, son bonheur d'agir, sa fierté de vouloir, sa jouissance de posséder des hommes et de leur appartenir; puis, par moments, le remous en lui de ses souvenirs studieux, ravivés comme tout son être, et reparaissant plus clairs dans cette condition seconde; son souci, dans le fort où il est retranché, d'entendre hors des remparts, au delà des fossés, si loin,

hélas ! — d'entendre le bruit que fo t ses pairs en menant, eux, la bataille des idées : Voilà ce que j'avais voulu jeter dans le cadre de ces douze mois. Point de livre ici, mais l'âme d'un homme : J'effeuillais un calendrier, et j'écrivais au verso des feuilles. Les réunissant par un fil pour vous les offrir, je vous ai dit que cela était disparate comme la vie même, et que cela décevait un peu, comme l'espoir... Or, bien loin de rompre ce fil et d'éparpiller au vent tous ces jours, vous avez pénétré ce qui subsistait entre eux de méditation vague et de désir inexprimé ; vous avez éclairci, en causant, ce que je n'avais trop osé dire, ce que je n'avais pas qualité pour dire.

D'abord : que chaque homme cultivé a son devoir intellectuel. Ce devoir interdit de capitaliser les notions pour n'en rien faire, il impose à chacun un rôle d'enseignement proportionné à l'étendue de sa culture. Manquent à ce devoir tous les pléthoriques de science ou les ataxiques d'art, malades de leur seule im-

gence. Puisse-t-il par vous atteindre à quelques-uns et leur faire aimer leur besogne. Surtout qu'il serve à vos chers fils, mes amis Henri, Raymond et Félix. Ils y liront, maintenant, l'histoire de Pingot, et plus tard le reste...

A. R.

1er juin 1893.

Certes, ce rôle purement documentaire avait sa beauté, et beaucoup penseront que j'aurais dû m'y tenir; ceux-là ne me pardonneront ni mes biais littéraires, ni mes récidives métaphysiques, ni surtout les espérances que j'ose avouer. Mais il y a des heures d'histoire où le silence est impossible. Vous l'avez écrit: cette fin de siècle est un carrefour où chacun crie son remède et déballe sa panacée. Avoir voulu être le vélite qui traverse ce brouhaha, tout bagage jeté, et qui pointe droit vers l'avenir, est-ce un crime? Et, s'il importait de montrer comment l'armée-nation, fidèle à la loi qui fait varier les organismes en fonction des milieux, a fléchi ses formes au gré des besoins sociaux, quelle œuvre d'éducation elle accomplit, de quel lustre, non plus pompeux, mais éclairant, elle nous rehausse, la démonstration n'incombait-elle pas à un officier?

C'est du moins ce que vous avez pensé, cher maître, et c'est pourquoi je vous rapporte ce livre riche de vos idées, doux de votre indul-

gence. Puisse-t-il par vous atteindre à quelques-uns et leur faire aimer leur besogne. Surtout qu'il serve à vos chers fils, mes amis Henri, Raymond et Félix. Ils y liront, maintenant, l'histoire de Pingot, et plus tard le reste...

A. R.

1er juin 1893.

PINGOT ET MOI

1er janvier 1891

Le premier janvier... Une année de moins, une année de plus : je fais en m'habillant toutes les réflexions que la date comporte. Mon ordonnance a été le premier à me bredouiller ses vœux, moyennant quoi il a reçu ses étrennes, une montre étincelante, avec son congé pour la journée. Jusqu'à ce soir, trêve de pansage et de cirage : il a pris le train pour Paris. Ce sera une ripaille complète : dîner chez le marchand de vins, cirque, café-concert. Pourvu que demain matin il se tienne d'aplomb !... Le pire est que, dans ses moments troublés, on ne peut se faire comprendre de lui : il parle patois.

Que ferai-je, moi ? De grandes arborescences sur mes vitres témoignent d'un froid intense. Pas de promenade à cheval, pas de service non plus, puisque les hommes sont tous absents : je n'ai d'autre ressource que le travail.

Mon projet de *Mortier pour le tir contre les aérostats* n'a guère avancé depuis septembre. Voilà une excellente occasion de le reprendre. Il faut que je compulse le *Mémorial* et que j'y découvre une formule balistique tout à fait simple, quelque chose de pratique. Pour le tir courbe, vous savez, on prend un peu les formules qu'on veut.

Il y a plus... Ce résumé de mes études antérieures que je voulais faire, cette revue des sciences passée de mon propre point de vue, et sans en exclure la littérature, cette méditation synthétique qu'il faudrait écrire une fois, pour avoir la paix, pour n'être plus obsédé les nuits où je ne dors pas : j'aurai mieux fait que prendre une bonne résolution, si j'exécute aujourd'hui cette velléité ancienne. Que je saisisse seulement la plume et les idées viendront en foule...

Je m'installe devant ma table qui ne porte qu'une redoutable épaisseur de papier blanc, je

lève le couvercle de mon encrier : le moment est solennel.

Le premier janvier... Est-ce bien le jour qui convient à cette besogne ardue ? La balistique offre un degré suffisant d'abstraction : je m'en vais chercher cette formule... Le premier janvier, oh ! la joyeuse date ! Nous embrassions nos parents par ordre de primogéniture, et nous recevions nos cadeaux, de beaux jouets tout neufs. « Dans la maison de mes parents — j'étais un enfant joyeux. — Je n'ai plus du tout de joie, — depuis qu'ils sont morts. » C'est Henri Heine qui a écrit cela ; il était en France, et pensait à cette vieille femme somnolente au fond d'un hiver allemand qui lui gardait l'amour, l'amour introuvable.

La science, après tout, n'est qu'un cauchemar, si le cœur n'a pas sa pâture. Vivre d'abord, penser ensuite ; et j'ai trop pensé, et trop peu vécu. Pourquoi ne suis-je plus l'enfant joyeux, amoureux d'un jouet, qu'on entendait rire avec ses sœurs dans la maison de ses parents ? Où la trouver maintenant, cette nourriture tendre qui ne manque pas à l'enfant ? Se marier, devenir père ? J'y avais songé ; et puis, j'ai épousé l'armée. Lui serai-je infidèle, après deux ans d'amour ?

Justement, on parle beaucoup de guerre. Vienne le printemps, et nous verrons peut-être une fin de monde. Perdre sa peau dans la bagarre et laisser une femme, des enfants, plusieurs êtres qui pleurent et qui portent le deuil... Des enfants en deuil, cela ne fait-il pas pitié ? Je sais que c'est un travers d'esprit, de penser à ces choses; nombre d'officiers se marient. Mais moi, je suis un peu en dehors des idées courantes ; je ne suis pas, à vrai dire, de ce siècle. D'aucuns pensent que je suis né deux cents ans trop tard; d'autres, au contraire, vingt ans trop tôt.

Quoi qu'il en soit, j'ai vingt-cinq ans, je suis lieutenant d'artillerie, et ce jourd'hui, 1er janvier 1891, je me livre à des pensers sombres.

Bruit de bottes : un sabre fracasse les marches de mon escalier. C'est sans doute Bourdin qui remonte, ayant oublié quelque chose. On sonne : il n'a pas sa clef... Et je me lève de méchante humeur, comme il arrive aux gens qu'on dérange en pleine balistique.

C'est bien un canonnier, mais non pas Bourdin. Celui-ci se nomme Pingot. Il m'apporte une note de service, sans doute ? Et pour quel service ? Un piquet ? un enterrement ? une ronde dont un

dérive de la loi connue de la pesanteur, élargie par Newton jusqu'à contenir tout l'univers. Ce cosmos immense se trouve inclus dans une seule pensée d'un seul homme. Mais on passe outre à ce prodige rationnel ; plutôt qu'entrer dans la déduction newtonienne qui demanderait un peu de peine, on contemple indolemment ces voyages d'astres à chacun desquels Leibniz donnait un pilote ; comprendre est ardu, on préfère rêver, et l'on s'interdit rarement de conclure ce rêve par la sentence illégitime : que l'homme n'est rien, que Dieu est tout.

Combien pourtant cette synthèse scientifique du monde confirme l'intuition de Lucrèce, sur la vie sereine menée par les dieux ; dans quelle profondeur recule et disparaît ce créateur passif, des mains de qui les astres sont tombés d'une chute éternelle, réglée par leur masse et leur éloignement...

Il faut admirer la science pure : elle a relevé la tour de Babel. Mais gloire aussi aux sciences plus humbles qui empruntent d'elle les matériaux et composent à ses pieds leur œuvre disparate. Telle cette artillerie, si vaste, si ingénieuse, dont tous les résultats sont attachés à la trajectoire

Et Jean s'en est allé dans l'écurie, où l'on met les lapins et les poules, durant l'hiver; il a choisi la plus grasse des bêtes. La voici : un fort lapin de cinq livres. On pourrait le manger comme on voudrait : sauté, en gibelotte ou même rôti, suivant les goûts.

L'immatériel aliment que je réclamais, le voici, cet homme me l'apporte. Son lapin n'est qu'un symbole. Aussi, je prolonge la conversation, qui bientôt devient familière et divagante. La difficulté, maintenant, sera d'arrêter Pingot. Il me vide tout son cœur, nouvellement rempli aux sources de la famille. C'est que les jeunes soldats ne sont pas timides, à vrai dire, ils sont simplement méfiants.

Nous nous étions tous trompés sur le compte de celui-ci : parce que, le premier jour de sa vie militaire, avant même qu'on ne l'eût habillé, il s'est abominablement grisé — *pour s'étourdir*, a-t-il expliqué ensuite. Aussitôt, on l'a étiqueté « mauvais soldat », sans remarquer qu'il n'était pas encore soldat. De cette opinion préjugée ont dérivé maintes corvées, maintes nuits maussades, mal dormies sur les planches de la salle de police. Pour moi, c'est plutôt sa maladresse à cheval qui

m'exaspérait : une certaine rondeur de la cuisse, un bas de reins irréductible, font qu'il n'à pas et qu'il n'aura jamais ce qu'on appelle l'assiette. Mais voilà qu'il se révèle à moi comme un bon fils, un bon père, et, quoi que j'aie pu penser jadis, comme un bon soldat. J'oublie mes rancunes, je me laisse vaincre par les bons yeux qu'il tourne vers moi ; et, le regardant de près et bien en face, je remarque pour la première fois comme sa laideur est touchante. C'est une face rougeaude et saine, large du bas sans développement brutal du maxillaire, un nez en pied de marmite répondant très harmoniquement à des lèvres épaisses, à des yeux sombres et purs. Sa position reste correcte, talons joints et jarrets tendus : il sait les égards qu'il me doit.

— Merci, Pingot ; j'accepte le lapin.

Je congédie le troupier, et je garde la bête. J'ai conçu un projet sublime, ô Napoléon ! Je m'en vais machiner quelque chose avec ce lapin de cinq livres, que voilà tout rigide du froid de la mort et de l'hiver. Lapin mon ami, danse par ci, tambourine par là ; tu es mon jouet, il faut que je m'amuse... Et quant à la balistique, quant à la philosophie des sciences, trêve de ces

choses. Le livre que j'écrirai cette année te sera dédié, Pingot ; il contiendra ta vie et la mienne, racontées par le menu. Car, comment les raconterais-je autrement ? Notre grand et noble métier n'est fait que de petites choses. Et si dur que soit cet autre métier, d'écrire, si malhabile qu'y soit la main habituée au poids du sabre, je transcrirai ici jour par jour notre existence commune ; car, vrai, mon excellent Pingot, j'ai quelque chose à dire, aussi vrai que ce lapin-ci pèse cinq livres et que tu le mangeras demain en gibelotte !

2 janvier

J'envoie la note suivante à l'adjudant :

NOTE DE SERVICE.

Le 2e Cr Cr Pingot sera rendu aujourd'hui 2 janvier, à 5 heures du soir, chez le lieutenant Art Roë. Grande tenue.

Bourdin s'en va, tenant ce pli du bout des doigts. Porter une lettre : grosse affaire pour un ordonnance. Est-ce la légèreté de l'objet qui déconcerte ces doigts lourds ? ou le respect de la chose écrite qui guinde les gestes de ces ignorants? Les deux causes y ont sans doute leur part; mais le plus drôle, c'est qu'après tant de soins, fatalement, la missive arrive froissée et porte en noir des estampilles de pouces.

Quelque chose comme un remords, et ce doute maudit qui empoisonne toute joie, m'assaillent. Cette gibelotte va peut-être me couvrir de ridicule; et je prends un rôle un peu bien débonnaire

à l'égard de cet homme. Tant pis : c'est trop triste d'être indéfiniment seul et de n'exercer sur personne cet instinct affectueux dont nous avons aussi des retours périodiques, nous autres du sexe fort.

Bourdin rentre, chargé de comestibles, et, tout en les déposant sur la table de la cuisine, entame un compte rendu détaillé. J'y coupe court. Il me suffit de savoir ce que cela coûte. Sa dernière poche vidée, je l'accuse d'avoir oublié le dessert.

— Les pastilles ? où je les ai-t-y mises ? Je les ai pas oubliées peut-être !

Passe encore qu'on oublie le sel ou le poivre, mais les bonbons !...

— Ah ! je me rappelle... Dans mon shako.

Il fait un plongeon brusque du haut du corps, saisit sa coiffure par le fond et, dans ce vase de cuir bouilli, me présente plusieurs petits sacs.

— J'en ai pris des fins.

— Vous avez parbleu bien fait. Maintenant, appelez la concierge...

— Bonjour, Madame Martin. Sauriez-vous, par hasard, faire une gibelotte ?

Si elle sait faire une gibelotte ? Malheur !

Pourquoi donc qu'elle serait concierge, alors?... Et je l'intronise dans ma cuisine, ordinairement réservée à l'entrepôt de mes bottes. C'est une maîtresse femme : elle foudroie d'un coup d'œil mes deux casseroles, qui sont de fer-blanc. Dans sa loge, elle en a une de cuivre : elle va la chercher. Qu'on lui fiche seulement la paix, et l'on verra...

Bien ! Bien ! qu'elle opère en toute liberté, et qu'elle commande à Bourdin. Tout ceci n'est pas mon affaire ; jusqu'à l'heure où mes invités se mettront à table et où je pourrai les observer un peu, je vais reprendre mon travail de balistique. Traçons la trajectoire qui correspond à l'angle de tir maximum. Il s'agit...

Joli, ce chemin parabolique que suit l'obus... Parabolique, non pas : ce serait trop commode. Mais pauvre courbe dissymétrique, dont la forme incorrecte témoigne des mille difficultés opposées par la nature et vaincues par l'homme. Les planètes tracent autour du soleil de gracieuses ellipses ; les comètes le ceignent de leurs orbites infinies, qui sont presque des paraboles. Ces formes : ellipse, parabole, hyperbole même, rentrent dans une formule unique, et cette formule

dérive de la loi connue de la pesanteur, élargie par Newton jusqu'à contenir tout l'univers. Ce cosmos immense se trouve inclus dans une seule pensée d'un seul homme. Mais on passe outre à ce prodige rationnel ; plutôt qu'entrer dans la déduction newtonienne qui demanderait un peu de peine, on contemple indolemment ces voyages d'astres à chacun desquels Leibniz donnait un pilote ; comprendre est ardu, on préfère rêver, et l'on s'interdit rarement de conclure ce rêve par la sentence illégitime : que l'homme n'est rien, que Dieu est tout.

Combien pourtant cette synthèse scientifique du monde confirme l'intuition de Lucrèce, sur la vie sereine menée par les dieux ; dans quelle profondeur recule et disparaît ce créateur passif, des mains de qui les astres sont tombés d'une chute éternelle, réglée par leur masse et leur éloignement...

Il faut admirer la science pure : elle a relevé la tour de Babel. Mais gloire aussi aux sciences plus humbles qui empruntent d'elle les matériaux et composent à ses pieds leur œuvre disparate. Telle cette artillerie, si vaste, si ingénieuse, dont tous les résultats sont attachés à la trajectoire

que voici. C'est pourquoi je t'aime, courbe difforme. Je sais que tu vas droit au but, quand un officier de sang-froid t'y envoie ; tu lui obéis, quand il sait se commander à lui-même. Et je comprends que je dois blinder mon cœur contre toute crainte pour, au moment critique, te projeter juste à l'obstacle : gerbe ardente de ma volonté.

Mais, trêve de lyrisme. Il s'agit d'une formule. Rien ne m'empêche d'essayer celle de Vallier et même, elle me sera commode quand je viendrai aux applications numériques.

$y = \ldots$

Il se répand dans ma chambre un intolérable fumet d'oignon. Voilà ma balistique asphyxiée. Du reste, il est l'heure, la sonnette tinte.

— Bonsoir, Pingot. Je vous ai fait venir à l'heure de la soupe, parce que je veux que vous dîniez chez moi.

Il rit, rougit et se tortille, comme si on le chatouillait dans le dos.

— Bourdin et vous, vous allez manger le lapin..... Je charge Bourdin de faire mes honneurs.

Ils sont en face l'un de l'autre, atrocement

empêtrés, ne sachant où placer leurs mains. Je commande :

— Déployez vos serviettes. Mettez-les sur vos genoux. Que Bourdin serve... Non, pas vous le premier, l'autre.

Et je les laisse : il faut que je dîne, moi aussi. Je vais descendre dans la rue, gagner le cours désert et glacial, marcher à travers les arbres vers ce « Noces et Banquets » qu'éclaire dans la nuit une guirlande de gaz. J'accroche mon sabre et passe lentement les manches de ma pelisse, épiant ce qu'ils vont dire. Un claquement de lèvres retentit au bout d'une longue lampée, leur conversation s'engage :

— Un fameux vin, tout de même.

— Si on serait nourri tous les jours comme ça !

— Ce n'est pas qu'on mange mal à la batterie. Regarde, à la cinquième, ils n'ont seulement jamais du bœuf à la mode.

Les troupiers ont une tendance à exalter leur régiment dans l'armée, leur batterie dans le régiment ; et même, chacun d'eux considère sa paillasse comme plus moelleuse que celle de son voisin.

Pingot reprend :

— On a de la chance tout de même, rapport

aux officiers. Le lieutenant, c'est pas lui qui causera de l'ennui...

Ici, je disparais. Au cercle, je prolonge ma station pendant deux heures, pour être bien assuré qu'en rentrant, je ne retrouverai pas mes hôtes. J'avais compté sans eux : les voici à table ; ils ont bien fini, mais ils attendent. Quoi ? que je les mette à la porte ? Eh bien ! je les y mets :

— Au revoir, mes amis : j'ai à travailler. Et demain de la bonne volonté à la manœuvre !

Ils me répondent : « Oui, mon lieutenant » avec un accent sincère et me disent un grand nombre de fois : bonsoir. J'entends encore la voix de Bourdin dans l'escalier :

— Tu comprends, il va travailler. Il est justement en train d'inventer un canon...

Ah oui ! inventer ! Pas ce soir, du moins. Je passe l'éponge sur la trajectoire de l'angle maximum. Ce qu'il me faut, ce soir, c'est un livre écrit avec l'âme, un livre plein de rires et de larmes. Ce qu'il me faut, c'est Shakespeare ; et, dans Shakespeare, quelque chose de grave et de paternel... *le roi Lear*, par exemple. C'est cela : *le roi Lear*.

15 janvier

Oh ! le pesant, le mortel ennui de l'hiver !

Voilà plus d'un mois que nous sommes dans cette grisaille ; pas de soleil, pas même de neige. Jour gris, vie grise, idées grises, torpeur de l'être frileux attentif seulement à ne pas souffrir.

Et c'est toujours la même meule à tourner. A peine le déjeuner fini, on entend dans la rue le pas des chevaux amenés par les ordonnances. On est au polygone d'un temps de trot. Le voici, raviné, étampé de fers, garni de glace dans ses bas-fonds. On voit flotter une infinité de fanions qui marquent les sommets des carrés. D'un fanion à l'autre oscillent des chevaux, par centaines, dans tous les sens, à toutes les allures. Les canonniers, eux, oscillent de haut en bas, durement bercés au trot de leurs montures.

De tous les êtres qui sont ici, hommes ou bêtes, pas un qui ne s'ennuie, excepté ceux qui souffrent.

Je traverse ces pistes : ce sont de toutes parts des coudes levés, ballants avec lourdeur, ou les postures grotesques de cavaliers qui s'efforcent de grimper sur leurs chevaux en marche, des émergements de derrières, des tangages de jambes désemparées qui, tout d'un coup, font apparaître au milieu du ciel une grosse botte éperonnée. On voit des centaures étranges : sur une encolure de bête, un corps d'homme plié en deux, pendu par le ventre.

J'arrive au centre de mes quatre fanions. Mes recrues gravitent autour de moi. Pauvres êtres ! Y a-t-il vraiment de vous à moi un peu d'attraction ? Pourtant je suis dur pour vous.

L'un me dit dans son patois :

— J'ai mau les fesses.

Je fais semblant de ne pas l'entendre. Quel est cet autre qui est venu ici sans étriers ?

— C'est vous, Pingot ?

— Mon lieutenant, c'est le brigadier qui les a pris pour...

Il fond en larmes avec une grimace de macaque. Les jeunes soldats pleurent souvent : enfantillage ! se dit-on, car il est vrai que ce sont des enfants ; ou bien : douleur feinte, astuce de

paysan. Mais s'ils pleurent, ne serait-ce pas tout simplement parce qu'ils sont malheureux, et que, de leurs cœurs pleins de tristesse les larmes débordent au moindre choc ?

— Eh bien ! on les retrouvera, ces étriers...

— Mon lieutenant, c'est le brigadier, le brigadier...

La perte des étriers n'est rien, ni la dure pénitence de trotter deux heures sa haridelle : c'est mon blâme qui lui est sensible.

— Allons, Pingot, consolez-vous. Je vois qu'il n'y a pas de votre faute.

Ses larmes sèchent tout à coup.

La peau des chevaux commence à fumer : mettons-les au pas. Ils s'ébrouent ; des jets de vapeur sortent de leurs naseaux. Les corbeaux se posent au milieu d'eux et fouillent le crottin avec toutes sortes de cris. Par instants, ils s'enlèvent nonchalamment, se laissent pendre au-dessous de leurs ailes, puis retombent.

Un cavalier coupe ma piste, au grand trot : c'est René. J'avais reconnu de loin sa belle silhouette, nous nous disons bonjour. J'aime beaucoup René : il est très officier, parfait camarade, et si noble dans sa stature, si enviable dans sa

vie, qu'il pourrait poser pour une statue équestre du bonheur.

Puis un large gris-pommelé nous arrive, l'allure relevée, la queue en trompette. Il se frotte à l'un des nôtres, on le saisit par les rênes, et voilà son cavalier qui rejoint à son tour clopin-clopant. Nous voyons l'homme se hisser sur la bête, pour s'en aller en zigzags vers d'autres fanions.

On a l'habitude de couper la manœuvre par un répit de quelques minutes. On profite de ces instants pour instruire les canonniers sur la construction de la selle. « Les parties en fer sont... les parties en bois sont... » On n'arrive aux parties en cuir que plus avant dans l'année.

A cheval ! la promenade indéfinie m'enveloppe de nouveau. Au trot ! les battues sourdes sur la terre gelée scandent mon mortel ennui.

Et toujours ces corbeaux...

16 janvier

Dès que les hommes ont attaché leurs chevaux à l'écurie, on les presse pour le bouchonnage, puis on les ramène dans les chambres. Ils posent un paquet sale au pied de leur lit : la bride et les étriers qu'ils nettoieront ce soir, après la soupe ; ils se rangent en cercle autour du brigadier, l'instruction intérieure commence.

La science des brigadiers étant, par nature, faillible, on exige qu'ils aient entre les mains un questionnaire, où toutes les matières sont déduites, par demandes et réponses. Si le problème est : comment doit-on faire un lit ? le canonnier, laissant ses mains pendre naturellement et raidissant son buste, explique que le traversin doit toucher le fer du lit, les arêtes se dessiner carrément, etc. Il y a des développements sur la hiérarchie ; on enseigne les adresses des officiers, le code militaire, la solde, les ordinaires.

Une rude besogne, cette instruction intérieure.

C'est que ces gens-là ne savent pas parler, c'est-à-dire lier le discours au raisonnement. Le ressort logique est rouillé chez eux ; dès qu'ils font attention à ce qu'ils disent, ils bégaient. Aussi arrive-t-il que des officiers se désintéressent de ce travail dégrossisseur. Pourtant, il y a des sujets auxquels l'officier seul a droit d'initier le soldat. Laisserai-je un brigadier parler de l'étendard ? Non. Je ferai moi-même cette instruction.

J'entre ; les fenêtres sont fermées, les poêles ronflent. Le ronflement du poêle : critérium d'une saine température suivant le jugement des canonniers. En passant la porte, je sens une odeur âcre de vie animale, cette odeur qui saisit et qui angoisse au seuil des chaumières pauvres. Pauvres, ces gens-là le sont. Ils ont rangé au-dessus de leur couchette leur étroit bagage, et pendu, suivant l'ordre prescrit, le bidon, le quart, l'étui de revolver et la serviette. Le peu qu'ils possèdent, ils n'en disposent pas.

J'entre dans le cercle, ils me tirent leur bonnet. Et je commence :

« C'est un grand honneur pour des hommes que de porter une arme. Qu'ils s'efforcent de mériter cet honneur. Leurs officiers sont là, sans cesse,

au milieu d'eux, comme des exemples. — Nous sommes les frères aînés, eux les cadets; notre mère commune, c'est la patrie. »

Si je ne parlais pas à des ignorants, je rougirais de répéter ces vieilles histoires. Mais ceux-ci m'écoutent, bouche bée, la parole étant sur eux toute-puissante. Cela les remue, les grands mots que j'agite : l'homme, ignare ou savant, aime à sentir battre son cœur.

Je passe à l'explication des cinq noms de ba taille inscrits sur l'étendard ; comme si je parlais à de petits enfants, je m'en tiens aux cinq parties du monde. Sébastopol est en Europe, en Russie ; Zaatcha, en Afrique ; et l'Extrême-Orient est en Asie, tout au bout. Si l'on marchait vers le soleil levant pendant une année, on y arriverait à cet Extrême-Orient; et regardez par la fenêtre : c'est de ce côté-là qu'est Zaatcha ; quand on va au fond du polygone, on fait une lieue vers Zaatcha...

Ma péroraison sera l'exhibition de l'étendard. L'adjudant qui a l'objet en dépôt est prévenu. On lui conduit mes catéchumènes : il a voulu être présent, malgré ma promesse de surveiller les mains indiscrètes; il déploie lui-même la chère étoffe.

Attention! — Saluez! — Mettez les mains sur le côté! — Chacun s'approche à son tour, et ceux qui savent lire épèlent les syllabes d'or cachées dans les plis de la soie.

S'en souviendront-ils maintenant, de ces cinq noms de bataille ? Vite, une interrogation sommaire, pour que je m'assure du résultat ; puis, que le brigadier les emmène. Ils descendent l'escalier avec un grand bruit de voix et de sabots. Le brigadier aussi est content. Il a maintenant des idées pour cette leçon de l'étendard. Demain, j'en suis sûr, on l'entendra demander : Qu'est-ce qui est un grand honneur pour un homme ? Qu'est-ce que les soldats forment entre eux ? Et mes troupiers répondront en chœur : Porter une arme. — Une grande famille...

18 janvier

L'événement d'aujourd'hui confirme mon enseignement d'avant-hier ; le colonel va présenter l'étendard aux recrues.

Cela impressionne toujours un peu, ces rassemblements en armes du régiment devant la chose qui le symbolise et qui est son âme. D'abord, l'éclair que font les sabres présentés, l'éclat de voix : « Trompettes, à l'étendard ! » puis cette sonnerie lente et grave qui s'étend sur la troupe immobile. Cette émotion confuse, prière du soldat qui croit en sa patrie, se résume ainsi quand un peu d'attention veut la rendre consciente : effacement volontaire de l'individu devant une apparition grandiose et synthétique ; néant de l'homme consenti par lui devant la grandeur d'une chose humaine.

Il court aussi par les rangs un peu de cette électricité que dégagent les foules, un frisson de cette fièvre qui pousse les tirailleurs à l'assaut, ou

les insurgés sur les barricades. Les trompettes qui soufflent à pleines joues, le coude si gaillardement levé, ont bien senti cela. Pas une fausse note ne sort de ces pavillons de cuivre derrière lesquels leurs faces disparaissent. Cet air-là, m'a dit un jour le maréchal-des-logis-trompette, ils le jouent juste du premier coup.

Le carré est formé ; l'adjudant Stiller, regardé par tout le régiment, redresse la hampe, place l'étendard, s'en fait un panache. Le colonel commence une courte allocution, verveuse et saisissante... « Nous n'emportons pas l'étendard en guerre. Ce sont nos canons qui deviennent nos signes de ralliement ; ces canons, vous les défendrez jusqu'à la mort ! »

Pourquoi pas : jusqu'à la mort ? Ils sont jeunes, bien portants ; ce « jusqu'à la mort » les enchante.

La colonne Vendôme a été coulée avec des canons autrichiens, prussiens ; des milliers de canonniers les avaient défendus jusqu'à la mort...

En place pour le défilé. Le colonel s'est campé sous l'horloge, Stiller prend la tête, la musique suit. De grosses bottes battent le pavé en cadence ; la marche est régulière, les distances sont conservées. Il semble qu'on irait jusqu'au

bout du monde sans perdre l'alignement. Mais on ne fait qu'un tour de cour ; les sections pivotent, retombent sur le front de tout à l'heure. Et nous rompons les rangs pour reprendre la vie de prose, panser les chevaux, battre les habits, balayer la cour.

30 janvier

Tiens! de la neige... Le polygone qui a pourtant ses profondeurs et ses reliefs est changé en une steppe blanche. Tout là-bas mes hommes, petites silhouettes noires, se meuvent d'un trot très lent, le seul possible en si mauvais terrain. Ils m'ont tracé, pour aller vers eux, un sentier de neige fondante, où les pieds de mon cheval font des flocs. Un peu serpentine, leur allée : sont-ils si mal confirmés dans le principe du point de direction ?

Je les emmène à l'extrême fond du champ de manœuvres : de beaux arbres, poudrés à frimas, marquent notre limite, et ne nous laissent voir entre leurs troncs serrés que des lambeaux roses : la rougeur du soleil levant. Ici, la neige est intacte; chacun pourra voir distinctement la trace de son cheval : la place est bonne pour ma démonstration de la volte.

« La volte est un cercle une fois décrit tangent

à la piste. » On leur dit cette phrase du règlement qu'on pourrait aussi bien énoncer en chinois : ils l'entendraient de même. Puis, on passe au commentaire individuel :

« Pingot, ouvrez la rêne droite, appuyez la rêne gauche sur l'encolure, soutenez votre cheval dans l'allure... »

Chacun s'amuse du circuit qu'il marque au sol, irrégulier d'abord, puis arrondi, et nettement circulaire à la fin. La leçon se termine par un travail d'ensemble. Ils sont en colonne par deux : au commandement, l'un trace la volte à droite et l'autre à gauche ; ils se rejoignent sur leur première direction. De la sorte, ils ont l'illusion d'accomplir une besogne très difficile, jolie à voir, artistique ; ils se croient de vrais cavaliers, sur de vrais chevaux, eux, pauvres lourdauds juchés sur ces lourdes montures. Fomenter des illusions chez l'homme, n'est-ce pas charité ?

Les chevaux maintenant sont haussés sur des semelles de neige qui leur causent des boiteries drôles et des bronchements sans gravité. Car leur instinct est pourvu de toutes les notions d'équilibre qui leur sont nécessaires, et ce n'est

jamais la nature qui les déconcerte, mais bien l'homme, avec ses vouloirs tyranniques.

Un petit lièvre efflanqué coupe obliquement notre direction de retour, si maigre et d'une allure si ramassée qu'on le prend un moment pour un chat. Mais non : par derrière, on voit ses oreilles. Où court la petite bête famélique ? Et trouvera-t-elle autre chose que ces brins d'herbe morts dont la neige est hérissée, moisissure noire de cette manne blanche ?

Rentrée au quartier : le ciel est bas, triste, les arbres, chargés de givre, font des gestes pleureurs ; les toits exposent leurs larges rectangles blancs, couvercles, étouffoirs. Le porche s'ouvre en noir : gueule d'enfer qui laisse pendre comme une lèvre le pont-levis. C'est là que chaque jour revient s'engloutir ma vie, quoi que j'aie fait ou pensé, si loin que j'aie poussé par le monde mon inquiète et délicieuse errance. Cela n'arrivera donc jamais que ce portail nous vomisse, armés en guerre, et nous projette sur la route, en marche définitive, vers les combats, vers les hasards, vers les anoblissantes douleurs ?

1er février

Nous discutions aujourd'hui sur la règle à suivre en matière d'éducation militaire. C'était au café, dans cette atmosphère bleue que font trop de cigares brûlant ensemble; autour de nous, des groupes de joueurs silencieux se penchaient sur les cartes et les dominos.

Un capitaine. — Il s'agit de rompre les hommes au service à tel point qu'ils puissent redevenir soldats après dix ans de vie civile.

Le capitaine instructeur. — C'est cela! affaire de muscles! Donnez-leur du biceps, de l'estomac, après quoi, c'est fini, ils sont bons à tout.

Le capitaine d'habillement. — Il faut aussi les obliger à tenir leurs effets en ordre. Voyez-vous qu'on fasse campagne avec des hommes habitués à tout négliger, à ne rien raccommoder? Les muscles, c'est excellent. Mais enfin il faut des souliers pour marcher et des habits pour se couvrir. On compte trop sur les services de l'arrière pour réapprovisionner, les crédits sont limités...

La conversation allait dévier quand un jeune lieutenant, arrivé en novembre de l'École d'application, vint la repousser dans sa voie :

Le lieutenant. — L'éducation militaire est avant tout une éducation morale ; la fonction de l'officier est une sorte d'apostolat.

Un commandant. — Nous avons assez de besogne dans l'artillerie. Si vous y ajoutez encore la morale !...

Un vieux lieutenant. — Nous ne sommes pas des curés.

Le jeune lieutenant. — C'est vrai, mais nous avons charge d'âmes.

Le commandant. — Tout ça c'est très joli, mais d'abord c'est irréalisable, et puis, ça fait perdre trop de temps...

On se sépare.

René, qui avait dressé l'oreille aux déclarations du jeune camarade, quitte le whist et m'apostrophe :

— Cet excellent Art n'a encore rien dit. Je parie pourtant qu'il a sa petite formule.

— Pas la moindre, mon bon René. L'exemple avant le précepte : je suis les prescriptions du règlement.

— Mais enfin, à quoi tâches-tu, en donnant tes exemples ?

— Je tâche que mes hommes prennent de bonnes habitudes.

— Des habitudes, rien de plus ? reprend à son tour le jeune camarade. Ne peut-on pas leur donner aussi quelques idées ?

René lui met la main sur l'épaule, affectueusement :

— Cette jeunesse ne doute de rien ! Tu ne réfléchis pas que s'ils avaient des idées, on aurait plus de peine à les commander. Pourquoi ne peut-on pas monter sur le cheval sauvage ? Parce qu'il n'est pas si bête que le cheval domestique.

Puis il retourne au whist, qui suffit à ses besoins de philosophie. Mon confrère en idéologie me raconte alors ses déboires. Combien ses recrues sont inertes, et qu'il ne sait par quel bout les prendre. Je lui réponds :

Patience. Sache les attendre. Ils ont subi au début de leur service une rude secousse dont ils ne sont pas encore remis. On devrait éviter ces chocs, puisque tout choc est une perte de force vive. Mais acceptons les choses que nous ne pouvons corriger et laissons ces corps

heurtés revenir à leur équilibre. Étudions-les cependant : il faudra tantôt parler à chacun d'eux une langue différente.

Te souviens-tu de nos manipulations, à l'École? La chimie n'était guère notre fait ; nous essayions au hasard, coup sur coup, tous les réactifs du laboratoire, si bien qu'à la fin nous précipitions, non pas le sel primitif, mais les réactifs eux-mêmes. Bien des jeunes soldats sont traités aussi imprudemment ; on fait faute sur faute, jusqu'à ce qu'un correctif vienne à donner l'illusion d'un résultat, en annulant non pas les défauts de nature, mais les défauts acquis. Ajoute à cela que l'homme n'étant en fait neutre à aucune influence, cet être, neuf naguère entre les mains de son instructeur, est devenu un composé bizarre dont l'analyse est désormais impossible.

4 février

J'avais l'an dernier une fonction qui me retenait un peu tard, mais qui m'était devenue familière et qui, cet hiver-ci, me manque : je présidais au cours des illettrés.

Une soixantaine d'hommes se trouvaient réunis chaque soir au local dit de l'enseignement mutuel, les uns debout devant des abécédaires pendus au mur, les autres assis le long des tables noires où leurs crayons grinçaient sur les ardoises. A mon entrée, on criait : *fixe!* — notre formule universelle de respect — ; ces braves gens se levaient et tournaient vers moi leurs faces ignares. Il me fallait alors les mettre en œuvre, utiliser les plus instruits comme moniteurs de ceux qui étaient tout à fait incultes, répartir la fonction de surveillance entre mes brigadiers, régler l'alternance des exercices. C'est là que, pour la première fois, j'appris à résoudre ce problème général de l'instruction, dont toutes

nos pratiques ne sont que des solutions approchées.

Étant donnés une idée et un homme, il n'y a qu'une manière sensée d'inculquer cette idée à cet homme, manière qui se trouve déterminée par la qualité de l'idée et par le caractère de l'homme : trouver pour chacun ce chemin logique par lequel il peut passer, telle est la question que nous nous posons toujours, sans jamais exactement la résoudre. Il nous arrive soixante hommes à la fois, inconnus, fermés, indifférents; le temps nous presse : il n'y a d'autre parti à prendre que d'agir sur eux avec autorité, avec tact, avec patience. Nous nous réglons sur des pratiques tout empiriques et personnelles, et bien que nous sentions l'avantage qu'il y aurait à soumettre la machine humaine à quelque *principe de la moindre action*, il faut que nous nous bornions à faire naître l'effort dans cette machine. Le surveiller, empêcher qu'il ne se perde, lui donner de courtes orientations: c'est notre souci de toutes les heures.

Nous alléchions nos ignorants par le leurre d'un résultat. Signer son nom : grande satisfaction, plaisir dont ils ne se lassaient pas. Combien en

ai-je vu, de ces pages, qui portaient de haut en bas, indéfiniment : Laurent Auguste, Laurent Auguste... Puis écrire le nom de leur pays, mettre l'adresse sur l'enveloppe destinée à leurs parents : ils avaient l'une après l'autre ces petites joies. Enfin, on leur promettait qu'ils sauraient bientôt écrire la lettre elle-même : « Écrire à not'mère ? Écrire à chez nous ? » Ils en rougissaient, n'ayant pas espéré qu'ils atteindraient un si haut degré de savoir.

Aux approches du nouvel an, ils se présentèrent avec d'invraisemblables papiers à lettres ajourés, teintés, enguirlandés, où se voyaient des pensées, des myosotis, des mains enlacées, et même des étendards croisés en frontispice, des artilleurs debout dans la marge. On leur fit des modèles, car je voulus qu'ils fussent affranchis de ces « Je mets là main à la plume », de ces « Votre fils pour la vie », formules chinoises auxquelles ils s'adonnent si volontiers. On leur guida un peu la main, et l'étonnement qu'ils avaient à voir des caractères naître sous leurs doigts malhabiles, c'était risible et touchant. Ils se réjouissaient d'écrire, eux qui ne savaient pas, qui ne devaient jamais savoir : mais nous, qui avons

tant appris, avec quelle contrainte nous l'accomplissons, ce même acte d'écrire !

Je donnais moi-même la leçon des points cardinaux, — car n'est-ce pas la tâche du plus instruit d'enseigner justement les premiers principes ? Nous eûmes une élite capable d'écrire sous la dictée : je lui composai de petits textes où il était question de l'officier et du soldat. Enfin, tous, ignorants de rencontre dont la vive intelligence s'éveillait, ou retardataires voués à l'obscurantisme irrémédiable, écoutaient chaque soir une lecture divertissante du *Médecin malgré lui*, de l'*Avare*. Ils y prenaient plaisir, pareils à cette servante Laforêt qui ne savait pas lire et dont le gros rire, pourtant, était pour Molière un criterium.

Avec quel sentiment découragé retrouvais-je ensuite quelque livre de science resté ouvert sur ma table, et comme cette culture dont je m'enorgueillissais auparavant me paraissait maintenant factice ! C'était l'attribut d'un certain milieu, dont j'avais fait la parure de mon individu, et je me ravalais à plaisir au rang de ces hommes incultes, égaux à moi ou supérieurs par leurs qualités natives, mais socialement déshérités.

Pourquoi ces épreuves sans nombre subies avant d'obtenir le brevet d'officier ? Ne sommes-nous pas plutôt trop savants, et le moindre curé de campagne n'est-il pas un maître à consulter après tous ces membres de l'Institut ? « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » — Oui, mais quand la raison a épuisé ses raisons, elle en vient à celles du cœur, et c'est peut-être pourquoi, grande et chère École qui es notre mère, tu as conçu ce projet chimérique de résumer dans tes leçons tous les arguments du savoir humain.

7 février

Je les présente tout à l'heure au commandant. Jamais leur position à cheval n'a été si détestable, jamais leurs jambes si peu adhérentes, jamais leurs dos si ronds. C'est vexant, qu'ils donnent si mauvaise opinion d'eux-mêmes et de moi, et qu'ils compromettent en un moment le succès de cette longue préparation.

Mais le commandant est plein d'indulgence; il les trouve assez bien placés, quoique pas encore irréprochables, et maniant suffisamment leurs armes, bien qu'ayant conservé de la gaucherie. La vraie position de la main de la bride, la voilà, le commandant la démontre; et quant au port de l'arme je n'ai qu'à noter cette usure de l'astrakan, ici, au bas de la pelisse : vrai repère de l'appui du sabre.

Bien sûr, il y aura demain au cahier de correspondance une note d'éloge : « Le chef d'escadron adresse ses compliments aux officiers qui ont

dirigé l'instruction à cheval... » et moi, je vais prier instamment le capitaine de faire distribuer un quart de vin : ces hommes ont montré la plus grande bonne volonté, en somme.

12 février

Grand branle-bas au quartier : demain matin le colonel verra son régiment en tenue de campagne. Grosse affaire qu'une pareille revue, à cette époque-ci, et le boute-selle est à 6 heures ! On harnachera à tâtons, on se rassemblera en bousculade : il est à craindre que ça ne marche pas.

Il y a eu beaucoup d'ordres donnés par les uns et les autres. Moi-même, j'ai passé toute la journée des revues partielles. A dix heures on m'a montré les havre-sacs et les buffleteries ; à trois heures, les éperons et les sabres ; quant aux effets de toile, ils sont lavés depuis hier soir. Il ne reste plus qu'à faire les paquetages et à donner le coup de fion sur l'ensemble. Laissez-les se débrouiller, a dit le capitaine.

Malgré tout, je me persuade qu'un petit tour à travers les chambrées ne sera pas inutile. J'ai ce travers, de ne pouvoir rester en repos lorsque mes

hommes ont de la besogne. D'abord a-t-on donné la paille que j'avais dite ? En arrivant aux écuries, j'entends le bruit que font les chaînes en glissant dans les scellements du mur : les chevaux mangent, c'est bien. Les trois gardes d'écurie collaborent à la rédaction d'une lettre ; ils ont renversé le baquet, pour se faire une table. L'un d'eux tient le falot. Derrière, leur dortoir est prêt ; une bonne litière de paille sur laquelle les manteaux sont déployés. La porte est blindée par des bottes entières, énormes bourrelets : c'est qu'il y en a des courants d'air, dans les écuries, la nuit.

Les hommes, dans les chambres, déploient toute leur activité pour astiquer, frotter, rouler les manteaux, farcir les sacoches des selles. Par moments une voix s'élève pour demander le tripoli ou la cire ; il y a des coups de main donnés, des avis offerts. A mesure que je passe, le silence se fait. Autrefois il me fallait un effort d'attention pour apercevoir les fautes, et la récitation en moi-même d'une nomenclature apprise par cœur. Maintenant, je juge d'un seul coup d'œil. Je dis un mot à chacun : Redressez ce manteau — Battez les longes en chaîne — Nettoyez vos fleurons. Pendant que je m'avance de lit en lit, au milieu

des conversations prolongées tout bas, et des pipes timidement fumées, une voix de tempête s'élève au bout du casernement, dans la dernière travée :

Celle que j'aime est une brune
Qui n'a qu'un pauv' matela-a-as,
Mais jamais ni fièvre ni rhume
N'lui a tombé dessus l'estoma-a-ac...

Pauvre chanson paysanne, plaintive et lente, mélodie ancienne à noter dans quelque gamme à cinq tons, comme les vieux airs écossais. Pourquoi la musique primitive est-elle si triste ? Est-ce donc par sa douleur que l'homme accède à l'art ?

C'est dommage qu'un brigadier ait interrompu Pingot au milieu de sa complainte ; je le loue, au contraire, pour sa belle voix. Il rougit. Quant à son bagage, il affirme que tout sera prêt: plus rien que les étriers à fourbir. Et comme je reste un instant encore dans la chambre, il se met à les nettoyer avec fureur.

13 février

Malgré toute la peine qu'on s'est donnée, je ne suis pas tranquille. Ces jeunes soldats commettent toujours quelques bévues dont nous sommes responsables, nous autres.

Nous voici sous les armes, immobiles, résignés. Il vient des éclats de voix, à droite, d'abord à propos d'un conducteur avachi sur sa selle, puis d'un servant coiffé de travers.

A notre tour : attention. Je jette autour de moi un rapide coup d'œil, et je vois que nous sommes perdus : la cravate de Pingot sort de son collet, remonte, il l'a dans les oreilles.

— Pourquoi cet homme n'a-t-il pas d'épingles à sa cravate ? — Question à laquelle il ne faut pas répondre, qui est un reproche. Quand tout est fini, vers onze heures, je rencontre Pingot qui remonte aux chambres portant sa bride, ses sangles, son fouet.

— Malheureux ! pourquoi n'avais-tu pas d'épingles à ta cravate ?

Il se décontenance, fléchit, cligne ses paupières où sourdent des larmes. Mais je le remets d'aplomb en lui disant :

— Prends ces cent sous et va-t'en acheter deux épingles.

Ces revues en tenue de campagne, ça ne marche jamais.

15 février

Je me disais depuis longtemps : Il faut que je lui change sa veste. Celle qu'il porte est ignoble, usée jusqu'à la corde. Trop étroite, d'ailleurs, et le saucissonnant partout : l'étoffe cède aux entournures, aux coutures. Or, aujourd'hui, se présente une occasion d'améliorer sa garde-robe.

Changer une veste n'est pas peu de chose. Il faut avoir l'autorisation du capitaine ; le maréchal-des-logis-chef mentionne l'événement sur plusieurs registres et sur le livret individuel. Après cela, on matricule la doublure. Mais il y a des manières de tourner la difficulté.

Il nous était resté, de la dernière classe, un mauvais gars chargé de punitions sans nombre ; nous l'avons gardé quatre mois, conformément au jugement du Conseil de discipline. Voici finir son dernier jour de service : il redevient citoyen. Donc, on va le déshabiller, il rendra tout ce qu'il possède, linge, souliers, coiffures et

jusqu'à sa réserve de boutons de culotte. Ma combinaison consiste à glisser dans cette restitution la veste insuffisante de Pingot, en retenant celle du libéré. Le tout, dans notre métier, est de savoir s'arranger.

Ils sont trois qui collaborent à la chose : le maréchal-des-logis-chef, le garde-magasin et Savine, le mauvais soldat :

— Bretelles... vous ne pouviez pas laver vos bretelles? — Sabre... vous ne pouviez pas astiquer votre sabre?

Lui, répond qu'il n'y a pas songé, et c'est vrai. Il tourne vers nous sa figure pâle, malsaine, aux traits figés dans une abjection irrémédiable. Il était mineur: la mine va l'engloutir de nouveau dans sa gueule noire. Mais est-ce bien un homme? Est-ce un regard d'être pensant, ou l'éclat d'une haine animale, qui pétille par intervalles dans ses yeux éteints? L'âme en est-elle tout à fait absente, ou bien est-ce la vie souterraine qui a soumis ces prunelles à sa sélection ténébreuse et les a déshabituées de leur propre lumière?

Il y a trois ans, c'était encore un homme. Maintenant, on ne sait plus. C'est qu'on la descend vite, la pente déchéance, sous le poids des tares

originelles, de la mauvaise réputation, des habitudes et des forfanteries de vice : toutes forces d'inertie qui rendent à chaque instant la chute plus irréparable. Veut-on que l'armée enraye ce dévalement accéléré, qu'en ce peu de temps dont elle dispose pour rompre les hommes à sa fonction, elle comble aussi les lacunes des éducations et contrebatte les hérédités ? Elle peut le faire, elle le fait souvent ; c'est lorsqu'elle trouve chez un homme un ressort susceptible encore de se bander ; il arrive que les efforts imposés à cet homme l'accoutument à l'effort volontaire, que ses actions musculaires ressuscitent son cerveau. Mais si le jeune soldat ne peut être haussé à la taille virile, par veulerie native ou par énervement acquis, il faut bien qu'on le jette au rebut. Tel est le sens du service militaire : c'est une éprouvette à jauger les hommes ; les uns sortent de là poinçonnés pour des vies normales, les autres sont un déchet social qu'il serait bon d'écumer tout d'abord. Et bien loin de pouvoir rien pour réhabiliter ceux-ci, l'armée ne peut que provoquer leur révolte, changer ces paresseux en des rétifs, ces incapables en des désespérés. On les voit s'éteindre d'eux-mêmes et comme à dessein ; les années

se passent, leurs peines de chaque jour apportent incessamment un appoint à leurs haines. Vient le jour où l'on démusèle ces hydrophobes, où ces libérés font le rêve et jouent le rôle d'être libres...

Être libre ! Être un homme en marche sur les routes, porter un paquet au bout d'un bâton, se présenter à la porte des charbonnages, demander du travail, refuser les salaires ! On va où la paye est la plus forte et le genièvre le moins cher : n'est-on pas libre ? On insulte les riches, on hait les patrons, on lapide les gendarmes. Libre, on est libre !

Il s'agit de laisser à Savine le moins d'objets possibles. N'a-t-il pas une chemise lui appartenant en propre, une blouse, une casquette ? Les plus pauvres reçoivent d'ordinaire, envoyée par les parents, une défroque sommaire, qu'ils revêtent pour partir. Mais celui-ci n'a rien : il faut se résigner à lui abandonner des vêtements. On lui cherche un vieux pantalon : trop long pour lui. Peu importe, il le gardera : l'objet est vieux et sale, c'est là l'important. Une vieille veste, maintenant : celle de Pingot se trouve là par hasard. J'ordonne qu'on y ajoute un manteau, car cet homme tousse à fendre l'âme ; et le voilà qui

tourne vers moi ses yeux morts, ses yeux vides. Il a l'air surpris d'un chien galeux qu'on caresserait.

C'est fait. Pourquoi reste-t-il en place comme une borne? Qu'attend-il?

— C'est un crêpe, qu'était sur ma veste...

En effet, il y a autour de la manche gauche un ruban froissé, frippé. Ce crêpe est tout ce qu'il possède au monde : rendez-le lui. Le tailleur vient le lui coudre ; le maréchal-des-logis-chef ferme son registre avec bruit, et disparaît. Je veux savoir de qui Savine porte le deuil.

— C'est mon frère qui est mort à cause d'avoir été mouillé dans la mine. Il avait une bronkite. Nous n'étions plus que nous deux de parents.

Et sa toux le reprend. Quand il mourra, celui-ci, qui donc portera le deuil?

20 février

Devant nous, la terre dure, froide, mauvaise aux pieds des chevaux, et, sur elle, le brouillard compact. On se sent perdu dans cette atmosphère malsaine, on cherche un arbre ou un toit, une réalité quelconque sur qui marcher. On a cet instinct, que si l'on trouvait seulement une direction, on pourrait sortir de là. Mais rien que la brume illimitée, lourde comme une angoisse...

Nous en sommes à ce moment où les jeunes soldats commencent à conduire deux chevaux ; ils vont en file, tout près de moi. Je crie au maréchal-des-logis qui est à leur tête de partir au trot. Ils s'ébranlent en effet, apparaissent successivement, puis se fondent, à deux pas, dans le gris. Comme j'entends cliqueter les crochets-tête-de-trait, je pense que je pourrai les rejoindre en me dirigeant sur eux au son. Mais je les cherche vainement pendant un quart d'heure, galopant au hasard dans le brouillard de feutre, tandis que retentit, tout près de moi, cette sonnaille railleuse.

Les corbeaux se réjouissent, on les entend sans les voir. Il semble qu'ils se moquent de notre marche zigzaguée, de notre métier, de toute notre vie. Ce sont peut-être des corbeaux de champs de bataille : nous vous mangerons, disent-ils, nous vous mangerons. Mais de grands squelettes se dessinent : arbres maigres, givrés, qui ne sont plus que des perchoirs de corbeaux. On entend un grouillement dans les branches ; cela s'enlève en noir, tourbillonne, revient, et nous les voyons s'effacer, devenir informes, pareils à des boules de gui.

Fais-nous périr à la clarté du jour!

C'est la prière d'Ajax que je te refais après quatre mille ans, Soleil-Dieu, témoin des carnages!

Décor fantastique : au fond, le donjon estompé dans la brume ; par-devant, la chapelle, extraordinairement dégagée de cette brume, exposant sur fond pâle jusqu'au moindre de ses atours noirs. On voit bâiller les gargouilles, essorer les

Saints-Esprits. L'église, découpure hardie et délicate ; la geôle, simple rectangle d'ombre, imperceptible.

J'aime cette transfiguration du temple et ce recul de la prison. Ce bloc de pierre, posé par la royauté sur tant de vies, cette presse de granit d'où coula tant de sang, m'offusque par la brutalité de son contour : c'est un trop gros pavé sur la poitrine de la France. L'église, au contraire, ornée et complexe, aux vitres claires comme celles d'un aquarium, je l'aime, je veux croire qu'elle a fait plus de bien que de mal.

Dans les replis de ses pierres, il y a un grand rassemblement de corneilles, qui voltigent, caquètent, soufflettent les modillons à grands coups d'aile. Que disent-elles ? Peut-être ceci :

« Nous sommes les âmes des morts couchés sous les dalles du chœur. Nous nous posions dans les stalles ; maintenant, il n'y a plus là que nos corps. Pourquoi nous fermez-vous la porte ? Ouvrez-nous, ouvrez-nous ! »

« Les âmes de ce siècle sont habituées au plein ciel. Mais nous, on ne nous a pas appris la liberté. Laissez-nous rentrer auprès des corps que nous aimions : ouvrez-nous, ouvrez-nous ! »

25 février

Ne le dites pas au général inspecteur, ni à l'intendant : notre effectif n'est pas tout à fait tel que prétend le trésorier. Un passe-volant vit à notre ordinaire, et c'est Trois-Pattes, le chien du régiment.

Comment possédons-nous Trois-Pattes ? — Eh ne vous souvenez-vous point de cette pensée de Pascal ? « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants... » Il est entré un jour dans le quartier, et nous l'avons pris. C'était une sorte de terre-neuve, marqué de feu sur le front, avec une tête moutonne, et des yeux si doux. Il galopait dans la cour, jouait avec des riens. On se disait : en voilà un, au moins, qui s'amuse.

L'adjudant-major donna en vain des ordres pour son expulsion. On lui faisait des peurs, on le bourrait à coups de crosse, on le balayait comme une ordure. Chassé par la porte du Nord, il faisait le tour du fort au petit trot, et si la sentinelle

du Sud, fidèle à sa consigne, le renvoyait, il allait passer devant le poste des chasseurs à pied et rentrait par le pont-levis. Le brigadier planton aux cuisines eut mission d'écarter le parasite; mais pouvait-il répondre de toutes les pommes de terre et de tous les os distribués dans douze cents gamelles? Trois-Pattes engraissait, et nous aimait d'autant plus.

Ses fonctions étaient multiples: agent du commandement en ce qui concernait l'allure des chevaux, et surveillant spécial du mouvement: au trot! qu'il soulignait d'aboiements furieux; puis policier, éclaireur, garde-parc mortellement hostile à ces gens hâves qui viennent rôder autour de nos manœuvres. Enfin, il collaborait aux installations en plein vent de la cantinière, avec laquelle il était en relations de politesse.

Mais l'omniprésence de Trois-Pattes agaçait le colonel. A l'approche de l'inspection générale, le vétérinaire reçut l'ordre de préparer une boulette de strychnine... C'en était fait. Le matin du jour fatal, le condamné parut au polygone, tranquille comme Socrate devant la ciguë; on entendit sa belle voix de commandement. Mais dans une conjonction difficile de pièces et de

caissons, l'ardeur de son zèle l'emporta au centre du péril, il se laissa prendre sous une roue. Ce fut un cri aigu : la jante se développa, sanglante. Était-il mort? Non, mais il avait une patte coupée, et se traînait dans son sang, en gémissant. Le commandant cria : Achevez-le ! mais personne ne bougea, bien que nous eussions tous nos armes et mille fois le moyen, certes, de tuer un chien. C'est qu'il tournait vers nous ces regards plaintifs par lesquels la bête dit à l'homme : guéris-moi.

Une corvée passait auprès : on la héla. Emportez cet animal jusqu'à l'infirmerie vétérinaire, dit-on au brigadier. Il était sous-entendu que là-bas on l'exécuterait dans les règles. Un canonnier prit en effet Trois-Pattes en travers sur son cou comme la brebis du Bon-Pasteur, mais au bout d'un instant, il sentit que le sang avait percé son bourgeron, et demanda que le fardeau fût pris par un autre. Ils se le passèrent ainsi tout le long de la route.

Le vétérinaire vit qu'il était perdu et lui offrit la boulette. Il la refusa : elle était pourtant appétissante. Mais il souffrait trop, et laissait tomber sa tête, comme font les oiseaux qui vont mourir.

Ses dents blanches étaient serrées par une convulsion de douleur intense : frisson de mort prochaine qui devenait une volonté de ne pas mourir. Il fut convenu qu'on le soignerait d'abord et qu'on l'empoisonnerait ensuite. On lui coupa donc proprement ce qui lui restait de patte, on le pansa à l'iodoforme comme une personne, ou comme un cheval qui vaudrait la peine qu'on le guérît. Il eut une stalle au département des maladies contagieuses, et nombre de canonniers venaient le voir, lui portaient les restes de leurs soupes.

Quinze jours après — l'inspection était passée — le colonel fut fort surpris de rencontrer sur le terrain de manœuvre Trois-Pattes, qui s'avança bravement vers lui et lui fit le salut militaire avec sa queue. Le maître permit qu'on lui racontât l'histoire, puis pardonna, oublia.

Que personne maintenant ne prétende plus nous enlever notre chien invalide ; il est à nous, non plus par une possession de hasard, mais en vertu d'un contrat pour lequel il a mis sa patte en gage. Invalide, il l'est, vraiment, car, souffrant de ces démangeaisons qu'ont les amputés au bout de leurs membres absents, on le voit se soulager en trempant son moignon dans les flaques.

Il a contracté aussi l'habitude de s'asseoir, dès qu'il s'arrête, de manière à reposer son arrière-train. Enfin, au sujet d'un certain besoin, il est revenu à cette manière de s'accroupir qu'il pratiquait dans son bas âge, que sa maman chienne lui avait apprise.

1er avril

Si j'ai laissé tout le mois de mars en blanc dans ce cahier, on peut m'en blâmer, puisque j'ai manqué à mon propos ; mais il est juste aussi qu'on m'en plaigne. J'ai eu un grand chagrin : mon cheval est mort.

Le 28 février, il était languissant ; je l'ai fait conduire au vétérinaire, qui l'a retenu, le suspectant de fièvre typhoïde. On l'a mis dans un box, et lui, tout triste, cachait sa bonne tête derrière la porte, pour ne pas voir la lumière. Il ne mangeait plus : rien que quelques carottes, dans la main ; ses naseaux étaient brûlants. Le troisième jour, comme j'arrivais au matin prendre de ses nouvelles, je l'ai trouvé dans la cour, au milieu de tout le personnel rassemblé pour juger son cas. On m'a dit : « Il va claquer » — tout simplement, sans plus me ménager ; et c'était vrai, il a claqué, il s'est mis à lentement mourir, effondré dans sa litière ; il râlait en me regardant avec

ses yeux noyés de fièvre, mais interrogateurs encore et câlins, qui me demandaient de l'air, de la vie.....

Il faut être officier, avoir dressé un cheval, l'avoir monté en route, en manœuvres, le jour, la nuit, en tout terrain, par tous les temps, l'avoir vu partout où l'on était soi-même, au camp, au cantonnement, au bivouac, l'avoir aidé à vivre, l'avoir empêché de souffrir, pour savoir ce que j'éprouvais là, tandis que *Boléro* mourait...

Ne l'ayant plus, je montais ces chevaux qu'on a dans les batteries, carcans à bouche perdue, bêtes de trait, montures réintégrées : des riens-du-tout. Le colonel me disait : « Prenez donc *Pensée*; c'est la meilleure bête de la remonte ! » et le capitaine-instructeur : « Ne la prenez pas, c'est une rogneuse, c'est une... » je n'oserai jamais écrire tout ce qu'il en disait. Une chose m'a décidé : *Pensée* ressemblait à *Boléro*, baie-cerise comme lui, haute de garrot et belle d'épaule, un peu plus forte d'encolure, seulement. Puis elle avait l'œil franc, mangeait dans la main sans chercher à mordre ; aussi soupçonnai-je ses palefreniers de mauvais vouloir, et passai-je outre aux médisances qui couraient sur elle.

Non seulement ses caprices de bête incomprise, mais tout son jeune être maladroit, ignorant des allures, des terrains, des objets : j'avais tout cela contre moi. Je lui donnai d'abord l'habitude des longues promenades et le goût des sites lointains, point sur lequel elle me contredit longtemps, en prenant, au maximum de notre élongation, une allure mourante, quelquefois même en s'arrêtant pour hocher la tête et me dire : « Non ! non ! non ! j'en ai assez de tes sales chemins ! » Après cela, déjà fermes dans nos directions et quelque peu réguliers dans nos allures, nous fîmes du travail en terrain varié. Et ce n'était plus ce sol d'hiver macadamisé par les gelées profondes ou défoncé par les dégels, mais le bon terrain de mars, élastique, vivant, tapissé d'herbe odorante. Enfin, nous eûmes de longues séances dans ce manège rempli de moineaux piaillants, qui font l'amour en l'air, bâclent des nids mal torchés, se roulent dans la sciure, s'y poudrent comme des pierrots de pantomime. La voilà franche à l'obstacle et brave à tous crins. Quand on pense qu'elle se dressait comme un i, au passage du tramway à vapeur ! Maintenant, elle l'entend venir devant, derrière,

en travers, sans broncher, et n'incline vers lui qu'une seule oreille. Elle se dit : « C'est une machine comme ça, qui souffle et qui pète. Ça ne tire pas à conséquence. »

Dresser un cheval : besogne très philosophique. Un cheval et un homme concluent d'abord ce contrat domestique dans lequel l'un dit à l'autre : « Porte-moi, je suis un cerveau qui commande à trop peu de muscles » ; et l'autre : « Nourris-moi bien et soigne-moi, je suis une pauvre bête qui n'a point d'esprit. » Puis, commence entre eux le duel obscur de la raison et de l'instinct, de la ruse et de la force, lutte de patience et de pitié dont le terme est pour le cheval le gain de quelques idées. On veut que la bête n'ait point d'idées ; mais niera-t-on qu'elle ait du moins des images générales ? Or, qu'est l'idée, sinon une image générale ?

Le difficile est d'exprimer ces idées dans cette langue cheval qui n'a que deux termes : le terme rêne, le terme jambe, et l'expression serait impossible, si on n'avait aussi la ressource de le deviner et de le percer à jour, le pauvre être, d'opposer ses velléités l'une à l'autre, de le leurrer par des récompenses illusoires, enfin, de faire

naître en lui l'idée comme conjonction des instincts et comme sédiment des expériences : exactement comme elle est née chez l'homme.

C'est ainsi que j'ai conduit *Pensée* à porter sur moi un jugement favorable, et que je suis devenu pour elle Monsieur-Sucre, mon ordonnance étant Monsieur-Fourrage. S'il est vrai que les chevaux prient Dieu pour que leur maître les aime, elle sait bien, la mignonne, que sa prière est exaucée : de là son geste de chercher entre mes doigts avec ses lèvres embaumées de foin, et, quand je m'éloigne, d'allonger hors du box sa jolie tête pareille à celle de *Boléro*.

3 avril

Pingot prend une leçon d'armes. Non que nous voulions en faire un spadassin : mais il est avéré que l'escrime dégourdit.

En face de Pingot, sur la planche, un élève-prévôt, que j'avais l'an dernier comme pointeur, donne la leçon. C'est aussi un lampiste, un orphéoniste, il sait des vers par cœur ; il nous fabrique tous les ans le lustre dont on éclaire le banquet de la Sainte-Barbe, ce beau lustre où les bougies brûlent dans les canons des revolvers. Mais dirai-je tous ses talents ? Les dégourdis, on les retrouve partout. Il a pris maintenant des allures de vrai prévôt : il les connaît, ces grands froissements du fer qui éprouvent le poignet de l'élève ; il commande aux mains gauches, rien que par un geste de la tête et des yeux, de rester dressées en l'air. Il place aussi sa main droite horizontalement, les doigts allongés, invitant la lame à venir, par ce geste de recevoir — tout à fait

comme un vieux maître. Je m'approche de sa planche, il prend un ton doctoral, et, pour m'étonner, dit :

— 3e leçon, 3e reprise. Exercices sur la marche ; attaque, parade et riposte du coup droit.

Marchez..., dégagez.

On entend un bruit sourd, comme d'un morceau de plafond qui se serait effondré sur la planche : c'est simplement Pingot qui se fend, tout d'une pièce, en geignant de l'effort.

7 avril

Un homme qui revient d'Hasebrouck m'apporte une mauvaise nouvelle. Blanchart, le sous-officier modèle, l'honnête Blanchart dont j'avais gardé un si bon souvenir, maintenant ouvrier bouilleur dans une raffinerie : on dit qu'il bat sa femme. Il faut qu'elle ait eu des torts. Mais pourquoi cette brutalité ? Se serait-il mis à boire ?

J'espère que nous irons cette année-ci à Calais pour faire nos écoles à feu. Je verrais alors Blanchart, et tous les autres. C'est qu'ils sont déjà légion ceux dont j'ai peu ou prou été le lieutenant. Je m'informe de leur sort, j'en tiens registre, et quand j'apprends que l'un d'eux manque à ses devoirs, vraiment, je ne suis pas tranquille.

J'ai peur d'avoir à répondre pour eux, au jour du jugement dernier. Ils seront là quinze cents, dans la vallée de Josaphat, qui diront : « C'est la faute du lieutenant ! il ne nous a pas punis au bon moment ; il a été trop sévère, il a été trop

bon ; il ne nous a pas donné de conseils, il nous a donné de mauvais exemples. » Et le bon Dieu me demandera : « Pourquoi celui-ci se grisait-il ? Pourquoi celui-là battait-il sa femme ? » Comme je ne saurai que dire, il est possible qu'il m'envoie un temps au purgatoire, avec Blanchart.

8 avril

Je lis souvent ces autobiographies qu'il est de mode aujourd'hui d'offrir au public : livres fragiles, vite effeuillés dans le tourbillon de notre vie, auquel je viens pourtant ajouter ces pages. C'est que ces auteurs, dont chacun de nous est confident, ont le plus souvent ces qualités maîtresses : délicatesse et sincérité. Je voudrais les connaître tous, les remercier d'avoir dit si bien maintes choses que j'avais senties moi-même, mais que j'hésitais à dire. Ils me placent dans cet état singulier, qu'une fois ma lecture finie, une main sur ma conscience et l'autre sur le livre, je trouve que celui-là répond à celle-ci, et n'ai rien à leur reprocher, sinon, justement, ce livre. Car c'est moins un livre qu'une plainte orgueilleuse et l'exaltation d'un Moi, ou, si l'on veut, d'un Nous, haïssable.

L'un écrit : « Pourquoi et comment la vie se fait-elle accepter ? » Mais pris, hélas ! dans ses

réminiscences littéraires, victime de sa propre culture, il laisse la question sans réponse, après avoir rejeté ces vocables vides : par l'humanité, par la pitié... N'est-ce pas un signe des temps qu'on puisse se leurrer sur de tels sujets, et les envelopper par tout un livre de déductions délicates, alors que la réponse immédiate, évidente, était celle-ci : par le devoir ?

Oui, ne perdons pas de vue notre devoir. Celui de l'officier est le plus clair ; mais tous ceux qui ontplace en la société ont un devoir, qui est de bien tenir cette place. L'artiste ne doit livrer au public qu'un art, à son sens, excellent ; le littérateur, rien que des livres qui satisfassent un besoin, qui guérissent un mal, qui consolent une douleur. Est-il certain qu'ils aient fait pareil examen de conscience, ces délicats qui nous apportent des œuvres si mélancoliques ? Et s'ils ne l'ont pas fait, de quel droit deviennent-ils nos maîtres ès-désespoir ?

Leur mal — j'en ai souffert — vient de trop d'étude et de trop peu d'action. Il leur manque, non pas l'intelligence de ce qu'ils doivent et de ce qu'ils peuvent, mais l'effort viril nécessaire à notre nature et pourtant retranché de nos mœurs,

la contrainte salutaire, cette pratique d'obéissance qui est école d'autorité. La vie militaire leur aurait donné tout cela, s'ils l'avaient connue, ou si, l'ayant connue, ils avaient su la voir telle qu'elle est.

J'espère fermement que la génération suivante sera plus mâle, et si notre contagion devait prolonger sur nos fils la maladie du désespoir, je compte sur l'armée pour les en guérir. Elle éveillera leurs énergies, cette maîtresse martiale, rien qu'en les forçant à l'action ; au lieu de cette pitié abstraite que nous vouons aux humbles, elle leur enseignera une sympathie expérimentale, effective ; et les contraignant à se taire devant des ignorants qu'elle fera leurs maîtres, peut-être les rendra-t-elle moins diserts. Qui ne voit tout ce que la nation gagnerait à ce silence, si la littérature y perdait ?

Mais pourquoi moi-même manqué-je à cette maxime du silence ? Ai-je un droit que n'aient pas tous ces jeunes hommes si studieux et d'âme si subtile ? Dire que je prends la parole au nom d'une catégorie serait une vanité inutile, car il n'est si triste lamenteur qui ne se croit prophète et qui ne puisse mettre une étiquette générale

sur sa confession particulière. J'aime mieux répondre ceci : Vos livres charmants, qui ne sont orientés sur rien, pourraient dévier nos volontés ; et vous avez beau inscrire vos vies sous l'épigraphe de Montaigne : Ceci est un livre de bonne foi ; j'ai trouvé, moi, une formule plus brève : Ceci est un livre de foi.

12 avril

La question suivante se pose : Que faire de Pingot ? Ses classes sont finies, toute ambition lui est interdite. L'abandonnerons-nous à son modeste sort et devra-t-il, indéfiniment, atteler des chariots, des fourragères, des avant-trains de siège, des porte-corps, des caissons légers, des fourgons, des voitures médicales, et charrier à journée faite au gré de ces puissances qu'on nomme la Direction d'artillerie, l'École, l'Arsenal ? Pauvre hère ! je l'imagine mêlé, les matins d'hiver, à ce groupe frileux que l'adjudant de service inspecte la lanterne à la main, et qui se morcèle à mesure qu'on appelle : travail du polygone, balayage, fourrage. Ou bien devrai-je le rencontrer, l'été, remuant de la terre au gros soleil et pris dans ces besognes ridicules : le travail de la cible, le travail des obstacles ? Fera-t-il deux ans ce métier d'esclave et de vagabond qui l'éloignera de moi corps et âme, et ne me le laissera plus voir que par hasard, mangeant en

hâte sa soupe, sur un coin de table, entre deux corvées?

Mais quel emploi lui donner? La vie d'un régiment implique des fonctions nombreuses; on les distribue aux hommes d'après leurs métiers antérieurs, qui leur font des aptitudes : fouriérisme sans phrases qui existait dans l'armée bien avant qu'on ne rêvât d'en appliquer à la société une généralisation aventureuse. Or, la profession de Pingot, inscrite sur la première page de son livret, est celle-ci : cultivateur.

Il est vrai que nous avons, dans les fossés du fort, des plates-bandes où poussent des choux et des navets. Mais cette culture incombe à l'un de nos hommes, précédemment maraîcher à Saint-Omer. Puis, jardinier, est-ce une profession honorifique? Il vaudrait mieux un emploi auquel correspondît un insigne. Le maréchal porte un fer à cheval sur le bras gauche; le bourrelier, le contour d'un collier; le trompette..... au fait, pourquoi Pingot ne serait-il pas trompette?

Et comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? Avec des poumons comme les siens, on soufflerait dans le clairon du jugement dernier. Je propose mon idée au capitaine.

— Hem !... Pingot? Je le trouve bien lourd. J'aime qu'un trompette soit dégourdi.

— Il se dégourdira, mon capitaine. Remarquez les progrès qu'il a faits en équitation, depuis janvier...

— C'est vrai. Il est moins puni, aussi. Me répondez-vous de lui ?

— J'en réponds, mon capitaine.

C'est pourquoi, demain matin, le colonel recevra un état de proposition, à l'effet de nommer le canonnier Pingot à l'emploi d'élève-trompette. La colonne « avis du capitaine » porte cette mention: Sujet dévoué, bonne constitution.

le bruit de son sabre qui traîne à son côté, à peine moins large que ses cuisses plates, serrées par la culotte de tricot. Je m'avance et le salue. Rien que ma présence est une déférence qui lui plaît, il examine d'abord mon candidat.

— Combien pesez-vous? lui demande-t-il. Et ce nigaud répond :

— $1^{m}68$, mon commandant.

Le commandant daigne rire : nous sommes sauvés.

18 avril

Un jeune homme obèse, que je rencontre dans le monde, m'expose ses idées sur l'armée. Il la connaît bien l'armée, ayant fait son volontariat d'un an. Certainement, il y a des officiers estimables, mais comme ils font un métier mesquin ! Harceler sans cesse ces hommes qui sont sales, brutaux, et pour quels détails odieux ! Prétendent-ils les réformer ? Impossible, affaire d'éducation première, c'est le maître d'école prussien qui nous a battus en 70, etc... Bref, cette besogne étroite est indigne d'un homme intelligent — comme vous, ajouta-t-il avec un sourire lippu, croyant finir par une politesse son discours insipide, pas mécontent non plus de fuir par une personnalité ce terrain général où les imbéciles ont tant de peine à se tenir.

Je n'ai rien réfuté : à quoi bon ? Cause-t-on religion avec un prêtre ? Mais, la conversation glissant bientôt jusqu'au chapitre de la vie privée et des habitudes, j'ai vu devant moi un bonhomme

si abject que je me suis réjoui qu'il n'aimât pas l'armée. Il se lève à midi, passe quelques heures au cercle, va à la salle d'armes pour secouer un peu la graisse qui l'envahit, et finit sa journée dans un théâtre, non pas dans un théâtre où l'on s'ennuie, mais dans une boîte à femmes, vous comprenez ?

Combien je préfère nos pauvres troupiers à ces poussahs dont la société est pleine, et comme leur contact est plus sain ! Ils ne sont pas trop propres, c'est vrai ; mais quand on les envoie se laver, ils y vont, et sortent nets de dessous le robinet. Tandis que les autres, la mer y passerait sans laver la souillure. Et leurs petits devoirs, qu'ont-ils d'avilissant pour nous, puisqu'ils sont salutaires pour eux ? Pouvons-nous nommer détails ce qui fait toute leur vie ? Chacun d'eux n'a qu'une étroite sphère et se meut dans un court orbite ; mais enfin, ils ont droit d'y marcher sans encombre et c'est à nous d'aplanir leurs voies. Loin d'y éprouver le moindre dégoût, l'officier ne peut que se réjouir de voir le soldat aller de ses armes à son cheval, à sa gamelle, revenir à ses effets, car ces menues besognes sont des signes et tiennent la place des travaux plus graves

qu'accomplira le citoyen. Le chef, personnification de la règle, sollicite cet homme à vouloir par de petits mots, par de petits gestes, par de brèves actions de présence, et c'est sa foi intime qu'ensuite, par une multiplication et un devenir secrets, ces heures de sa jeunesse qu'il a voulu partager entre ses soldats se transforment en des centaines de vies libres, faciles, heureuses.



« Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne pas leur laisser une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? »

C'est pour la plupart de nous bien autre chose. Un métier qu'on exerce est moins un divertissement où l'on se jette pour ne pas réfléchir, qu'un travail dans lequel on se repose après excès de réflexion. C'est ainsi que la fonction d'officier, où la part de la fatigue et celle de l'étude sont également grandes, permet de penser à soi-même et de s'en consoler par le bien qu'on fait à autrui. Qu'on y réfléchisse, et l'on verra que la discipline

militaire, une fois consentie, devient la règle de vie la plus haute, et laisse loin derrière elle cette discipline des Chartreux qu'autre part Pascal lui oppose.

Mais y a-t-il une seule des Pensées qui, détachée du recueil, reste vraie ? Aussi justement qu'elles s'appliquent à l'état d'âme de Pascal, marquent sa grandeur et ses faiblesses, aussi faussement pourrait-on en revêtir une conscience moderne ou voudrait-on les faire siennes en les méditant. L'humanité a ses âges, Pascal est d'un autre âge, et c'est une erreur à nous que de le lire, à moins que nous ne cherchions en lui l'intelligence d'un certain milieu, ou qu'il ne nous marque un terme en la carrière morale de l'humanité.

25 avril

Maintenant, il va deux fois par jour à la répétition des trompettes. Son instrument n'est pas des meilleurs, ayant été jadis écrasé dans quelque accident, par un homme ou par un cheval, on ne sait. Le forgeron du casernement le remit tant bien que mal sur la forme, et le plombier le ressouda à sa manière, ce qui n'était pas pour le rendre sonore. Enfin, cela peut suffire pour les couacs du début : quand Pingot saura jouer, on verra à se procurer une trompette neuve.

C'est au-dessus de l'écurie, dans les combles, qu'ils soufflent à pleines joues pendant deux heures. Par manière de mesure, ils marquent le pas, tic-tac énorme, rythme vertigineux sous lequel vibre tout le bâtiment. La résonance du plancher couvre leurs fausses notes : on a bien raison de dire que quand le bâtiment va, tout va. Mais combien cette cadence est funeste aux talons de bottes, c'est ce que je peux constater dans mes revues du samedi.

J'entre dans leur tintamarre et vais droit au maréchal-des-logis, docteur ès-soufflerie.

— Voyez-vous, Henrion, celui-ci a des poumons. Quatre-vingt-six centimètres de circonférence, sous les aisselles !

Et, sur-le-champ, il se décide ceci : on exercera mon protégé à la trompette basse, qui exige plus de souffle, et même plus d'art.

4 mai

La manœuvre au matin, en mai, c'est vraiment ravissant. Le ciel est plein d'une lumière fraîche, les arbres allongent parmi le gazon leurs ombres changeantes, vite diminuées; et, tout autour du polygone, des frondaisons encadrent l'aire nue, la forêt développe sa robe de tous les verts. Alors, il fait bon vivre ! Pour peu que l'allure soit vive, on se sent des ailes. Ai-je encore une âme? Non, elle s'est envolée. Voyez ces hirondelles qui font des circuits au ras du sol, poussent des cris d'amour, et, par moments, culbutent, montrent leurs ventres blancs... Mon âme est une de ces hirondelles.

Nous avons comme point de direction : l'arbre en fleurs. Ce marronnier au feuillage de qui sont profusément mêlées ces grappes blanches, pareilles aux joujoux d'un arbre de Noël... Que je touche donc au terme enchanté et que j'y prenne un hochet de joie et de printemps !...

Contremarche : nous nous en allons, je n'aurai pas mon jouet.

Les batteries s'allongent en colonnes, s'élargissent en bataille, se rompent, se reforment. Nous voici au trot, piquant droit au capitaine qui simule là-bas sa reconnaissance. « Feu en avant, en batterie ! » Les caissons sont déjà arrêtés, les pièces se décrochent et, d'un leste demi-tour, menacent leur but. Le but ! que peut-il être parmi cette verdure ? Je montre à mes pointeurs ce sapin vert aux longs bourgeons verticaux, cette girandole sombre garnie de mille flammes pâles. N'est-ce pas le but qu'il nous faut pour cette comédie de guerre, jouée dans le décor du printemps ? On pointerait sur le paradis, si seulement on savait la direction...

Que de lieues on trace sur cette lieue carrée ! En avant, demi-tour, en arrière, et des déploiements obliques, et des défilés, aussi. L'herbe qu'on écrase rend une odeur de sève épanchée, et de la terre égratignée s'élève et nous grise doucement l'âme des germes endormis. Y a-t-il encore une guerre quelque part, dans l'espace ou dans le temps ? Non, la guerre est abolie de par la sérénité de la nature. Glissons sur cette pente verte,

déployons nos chevaux dans l'étendue qui les attire et célébrons en nous, d'accord avec ces bêtes, la fête de l'instinct assouvi !

17 mai

Les manœuvres qu'on exécute avec une troupe exercée ne sont pas fatigantes : l'officier a, dans l'œil, l'épure du mouvement à exécuter ; dans la mémoire, le mécanisme des organes qui s'engrènent en ce mouvement; dans la voix, l'intonation du commandement. Ce sont fruits de l'habitude auxquels notre long stationnement dans les grades subalternes laisse tout le temps de mûrir.

Au contraire, les heures consacrées à l'instruction des jeunes soldats exigent une dépense d'attention et d'énergie, et, quelquefois, un véritable effort intellectuel. Telles sont les séances où l'on s'occupe de la formation des pointeurs.

Il s'agit d'exercer à la fois l'œil de ces hommes et leur intelligence. Qu'il faille aiguiser le regard du pointeur, cela est manifeste ; mais on n'est pas toujours d'accord sur la quantité de théorie qu'il convient de leur dispenser. C'est le cas d'élu-

cider cette question, car l'exemple montre dans leur vrai rapport les fonctions de l'officier et du soldat.

Le pointeur est dans la main de l'officier un instrument conscient, mais non volontaire: conscient en ce sens, qu'il doit à tout moment manier ses instruments avec exactitude, les combiner entre eux, les interchanger sur un bref commandement; non volontaire en celui-ci, qu'il doit rester docile à tous les ordres, indifférent aux phases du combat, et même aux effets de son propre tir.

La première condition exige une mentalité alerte et vigoureuse, la seconde de la loyauté et de la confiance, car on ne peut sensément obtenir la passivité du pointeur que par un renoncement éclairé qu'il consent une fois pour toutes quand il en a touché du doigt la nécessité. Si, par malheur, ce désintéressement n'était que factice et n'avait d'autre cause que le respect d'une consigne ou la crainte d'une punition, il s'évanouirait à ces heures critiques où l'homme ne sent plus rien, sinon le droit qu'il a de vivre; et ce serait, au moment même d'agir, la rupture de l'instrument, l'anéantissement de l'effort.

J'explique donc au pointeur, à la fois, la gravité et l'insuffisance de son rôle, et je l'amène à ce parti : de ne vouloir plus voir du champ de tir que ce qu'il en découvre par l'œilleton de sa hausse.

Rien que par la définition de ce terme et par la notion du point de départ, qui est l'intelligence obtuse d'un paysan, on pressent que la carrière est vaste. On n'y progresse qu'à pas comptés. Mais par un effort continu et le soin qu'on prend de mêler la théorie à l'exercice, de ne la livrer qu'en échange d'une certaine opération manuelle (*nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu*), on les sent se former en effet, ces hommes, s'animer, vivre avec le degré de vie et le caractère qu'on veut. C'est là notre récompense : mieux que le marbre du sculpteur et pour autre cause que nos faibles talents, elles ont vie et se mêlent à notre vie, les statues que nous taillons dans cette matière sublime, dans l'homme.

La pierre d'achoppement, le casse-tête, c'est l'enseignement de ces humbles notions théoriques qui sont pourtant la base de tout le reste. On a beau transposer les idées dans un vocabulaire restreint, où chaque mot garde un sens concret,

figurer les lignes par des ficelles, comparer les angles à des ciseaux qui s'ouvrent, appeler le cercle un rond, le cylindre un tuyau ; on a beau surprendre les gens par une question inattendue qui leur impose une réminiscence, répéter et rabâcher : il leur faut des mois pour apprendre et des jours pour oublier. Et cependant beaucoup d'entre eux doivent, en un an seulement, connaître ces choses et nombre d'autres, emporter du régiment des notions claires, qui, ne laissant aucun trouble dans leur esprit, leur donnent pleine confiance en eux-mêmes : difficile problème.

Enfin, voilà la besogne à laquelle j'emploie mes après-midi. Je rentre chez moi vers cinq heures, fourbu, usé, incapable d'écrire une ligne ; et s'il y a beaucoup de lacunes ce mois-ci dans mon cahier, elles ont ce sens grave : je forme des pointeurs.

20 mai

Dirai-je que les hommes dont René est le lieutenant ont pour lui de l'estime ou de l'affection? Ils sont plutôt amoureux de lui, oui, épris de sa belle figure, de sa grâce à cheval, de son habileté à tous les exercices du corps. Ils étaient réunis en nombre, tout à l'heure, tandis que René menait par la cour, à vive allure, un attelage réservé aux promenades des officiers.

— Comme il conduit bien, le lieutenant! c'est un plaisir de le voir.

— L'as-tu vu tirer au revolver? Il met six balles l'une sur l'autre, sans viser, en baissant le canon comme ça, mon vieux; et il n'ôte pas seulement son gant.

— Et dans la société, c'est là qu'il n'a pas son pareil; si tu le voyais danser, mon vieux.

— Tu l'as vu, toi?

— Oui, je l'ai vu.

— Pas vrai, tu l'as pas vu.

— Si je l'ai vu, chez le colonel, un soir que j'étais employé au vestiaire...

— Le commandant l'invite toujours à dîner, à cause de sa demoiselle. Mais le lieutenant est bien plus riche que le commandant. Il y a qu'à le voir, quand il a ses effets civils.

— Il donne trente francs par mois à son ordonnance.

— En voilà un chanceux ! Et rien à cirer : les affaires du lieutenant, c'est tout vernis...

Etc...

2 juin

« On ne peut trop hâter l'époque où les armées seront identifiées à la nation, si elle doit acheminer au temps où les armées ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales. »

Le vœu philosophique d'Alfred de Vigny est accompli ; notre armée n'est plus que la nation en armes. Quelle que soit la cause de ce fait, ou paroxysme de haine entre les races, ou raison d'État pliant tous les citoyens sous une règle unique, il est manifeste que les cloisons placées entre le peuple et l'armée ne sont plus étanches et que le courant de la vie sociale les traverse librement.

Je voudrais dire en peu de mots quelles conséquences me paraissent avoir suivi déjà l'événement, et quelles suivront dans l'avenir.

I

La guerre de 1870 a eu deux effets : l'écrasement de notre armée, la rupture de nos formes

sociales. Une œuvre de régénération a suivi. Mais tandis que l'assainissement public et la réforme de l'éducation générale progressaient lentement, avec la forme constitutionnelle, l'armée, elle, se redressait brusquement, par une élasticité propre. C'est qu'elle a une formule plus simple : la guerre ; une seule chose la touchait : sa défaite.

Dès lors, dans l'échange de force vive qui s'instituait entre l'armée et la société, celle-ci avait tout à gagner. Chacun voulait sa liberté ; mais le service militaire, dressé là comme un signe, orientait ces libertés vers le devoir. La fraternité était aussi dans les bouches : la communauté des casernes la faisait passer dans les cœurs. Des enfants arrachés à des hérédités d'ignorance pour une culture prématurée, devenus hommes, paraissaient tout pleins de leurs facultés récentes, avides et méprisants ; d'autres, à qui l'on avait retranché leurs maîtres, prétendaient entrer de plain-pied dans les carrières, en vertu de droits acquis par leurs familles : ceux-là ambitieux, ceux-ci jaloux, se rencontraient à la chambrée et s'y réconciliaient. Quelques-uns avaient pu se soustraire à l'instruction profusément répandue; d'autres s'en étaient vainement sursaturés, et,

vaincus dans une compétition chaque jour plus sévère, restaient sans emploi : l'armée recueillait ces ignares et ces impuissants ; elle donnait aux uns les éléments d'une vie intellectuelle, aux autres, l'apaisement, le repos, de nouvelles espérances.

On n'a pas assez remarqué ce bienfait de l'épreuve militaire. Mais enfin, comment, après tant de publications malsaines, de rhétoriques captieuses, de propagandes imprudentes, la nation n'a-t-elle pas perdu le sens ? L'excès des ambitions, tout seul, pouvait causer le naufrage ; ce navire, dont on ne chargeait que le pont, pouvait chavirer. Qui donc a gardé la France d'une ruine probable ? Je dis que c'est l'armée.

Elle se transformait à mesure, par réaction. L'obligation d'instruire un grand nombre de soldats, sans citer les autres causes, conduisait à restreindre la durée du service. Cette formation abrégée du soldat demande un emploi judicieux du temps, une critique sévère des moyens d'instruction. L'armée, dans cette forme nouvelle, devient semblable à ces usines parfaites où la matière première ne subit ni travail inutile, ni rebroussement, ni temps d'arrêt.

II

Quels seront, dans l'avenir, les rapports de l'armée et de la société?

Certes, notre histoire sociale dans ce siècle-ci est peu consolante. Mais ces dernières années, à tout prendre, marquent un progrès qui pourra aller s'accélérant. La presse et la maison d'école y serviront, et l'on peut espérer que, dans cinquante ans, un citoyen français, pris au hasard, sera à peu près un homme.

Que sera alors l'armée? Et d'abord, sera-t-elle?

Quelques-uns condamnent l'obligation du service militaire au nom d'un utilitarisme étroit. Que produisent ces jeunes gens mis en geôle trois ans? disent-ils. Quel est leur rendement? Le soldat qui s'efforce, s'exerce, apprend à obéir, à respecter, à vivre enfin : c'est un capital improductif. Donc, que le monde ne soit plus qu'une immense ergastule ; quand les enfants ont fini de grandir, qu'on les occupe à tourner des meules et que pas un d'eux, fût-ce l'esclave Plaute, ne retire ses épaules de la sangle servile : pas de

génie, de la farine. « L'homme ne vit pas seulement de pain... » erreur que la science sociale vient à propos pour effacer.

Car c'est le fléau de notre espèce, qu'avec la vraie science, avant elle parfois, marche la fausse science ; et c'est une grave question, de savoir si l'une fait plus de bien que l'autre ne fait de mal... On pourrait répondre à ces ménagers du capital humain qu'ils négligent la plus-value acquise par ce capital : plus-value de force, d'expérience, et de volonté. Mais l'armée est avant tout une institution morale. Il sera toujours utile d'appeler les jeunes gens aux casernes, parce que ce sera toujours les placer dans un milieu propre à les cémenter, à les rendre élastiques et résistants. Trempés dans le bain militaire, ils y entreront fer et sortiront acier.

La tâche de l'officier restera donc la même, plus ardue, seulement, à mesure que les hommes seront meilleurs. Sa tâche sera la même, ses moyens différeront. Il saura renoncer à des maximes traditionnelles pour tenir compte de droits nouveaux ; il jettera par-dessus bord la formule de l'obéissance passive, dès aujourd'hui bien vieille, et pratiquera celle de l'obéissance volontaire, dès que celle-ci

donnera plus de probabilité d'être servi. Puis, pour mettre en jeu ces volontés désormais différenciées, il prendra contact avec ses hommes d'une manière à la fois intellectuelle et sympathique, fouillant leur vie antérieure, devinant leur avenir. De ces vies mises entre ses mains comme un dépôt d'honneur, il ne voudra ni dévier, ni retarder l'évolution. Un vaste savoir, une adroite impersonnalité du cœur : ces qualités remplaceront pour lui les qualités plus mâles et plus communes qu'on nous demande aujourd'hui.

Plus l'officier excellera à ce rôle pour ainsi dire persuasif, et plus grand sera l'effort que, dans un moment critique, il pourra demander à ses hommes. Ils le croiront alors sur parole, ils se fieront à un esprit dont ils auront maintes fois senti la force. Au contraire, l'habitude seule ou la crainte les retenant dans l'obéissance, le danger, qui oppose la nature à la coutume et la mort aux peines, les eût vite affranchis.

On refusera peut-être le nom d'armée à cette école du devoir et le nom d'officiers à ces professeurs en armes : c'est ne pas vouloir que les mots fléchissent leur sens à mesure que nos idées se développent. Mais qu'importe le nom? qu'importe même

l'apparence de la chose? Et que ce soit, si l'on veut, un service *industriel* obligatoire, où les officiers ne porteront plus que des armes emblématiques, et les soldats, des outils : ce qu'il faut, c'est que le courage, la patience, le dévouement, ne disparaissent pas avant notre espèce; c'est qu'il y ait à jamais des lévites autour de l'arche qui contient ces trois choses.

Quel sera le dernier stade de l'évolution accomplie en commun par l'armée et la société? Après combien de détours et d'arrêts arrivera-t-on à cette unanimité qu'Alfred de Vigny espère? Questions obscures, auxquelles répondront brutalement les guerres à venir. La lutte pour la vie est maintenant entre les nations, après ces combats de tout ordre qui ont ensanglanté la terre: duels de primates au fond des bois où bramaient les espèces préhistoriques, haines des clans, traîtrises des tribus, émeutes des communes. Ç'a été sans cesse un cirque plus grand dans lequel s'atténuaient les fureurs humaines: mais l'être social, apothéose planant sur le cirque, synthétise et perpétue les rages éteintes.

Quelques rêveurs ont dit que la science pouvait conjurer le dénoûment tragique : elle sou-

mettrait les civilisations à une sélection pacifique et romprait les frontières par un va-et-vient intellectuel d'abord, amical ensuite. D'autres prêchent l'unanimité en des langues universelles, déserts où leur voix retentit toute seule. Bref, on fait toutes sortes d'actes de foi au sujet d'une paix générale et définitive. Mais, quelles que soient ses propres tendances, l'officier ne parle pas de ce qu'il ignore et n'avoue pas ce qu'il espère. Il veut que sa patrie triomphe, et s'il souffre par avance des carnages sur lesquels ce triomphe sera dressé, il peut considérer que tous les progrès accomplis dans l'art militaire, dans la fabrication des engins destructeurs, que l'horreur croissante de la guerre, enfin, doivent tourner à un sacrifice moindre en augmentant cette force morale qui seule, dit-on, donne la victoire.

7 juin

La voix de ce spectre dit : Passons à la chimie. Et j'eus une sueur froide. J'allais donc être examiné sur la chimie, sur les acides, sur les phosphures, sur les hyposulfites? Et comment faudrait-il noter ? En atomes ou en équivalents?

Je m'éveillai avec l'angoisse animale du cavalier qui sent son cheval crouler sous lui, ou du plongeur qui ne peut remonter jusqu'à l'air. C'est toujours ce même cauchemar : rêver qu'on se présente à l'École Polytechnique et qu'on se trouve entre l'examen de ceci et l'examen de cela.

Combien de fois en ai-je eu l'oppression, de cet abominable songe ! Une nuit, il prit cette forme : l'appariteur avait affiché la liste d'admissibilité trop haut, je ne pouvais y lire. Et comme je lui demandais, haletant : « Y suis-je ? » ce satan repliait son échelle en me disant : « Allez chercher le télescope de M. Foucauld ! » Je courais alors par

tout le Collège de France : « Par charité, le télescope, le télescope de M. Foucauld ! » Et, me dressant hagard sur mon lit, je me voyais dans ce casernement d'école où, depuis peu, je passais mes nuits. Une clarté de lune entrant par les vitres sans rideaux me montrait des formes moutonnes et soufflantes, mes nouveaux camarades, et ce n'était plus le dortoir du lycée, non vraiment : les épées étaient accrochées horizontalement au-dessus des chevets, et, plus haut, une boîte de bois blanc, trapézoïdale, qui contenait le claque, marquait ces fronts endormis d'une auréole angulaire et de ce signe : élève de l'École Polytechnique. Alors ma joie était telle que je sautais pieds nus sur le carrelage, et venais m'accouder à la fenêtre, le cœur pantelant, extasié, et tout mon être fondu en une de ces rares effusions qu'on n'éprouve que la nuit, auprès de ce qu'on aime...

Qu'elle était belle en ces heures-là, l'École endormie au clair de la lune ! C'était d'abord cette grande cour où, depuis un siècle, tant d'illustres ont pratiqué le péripatétisme ; c'était, à gauche, cette petite salle d'escrime, autrefois chapelle ; l'avant-cour et le portail ; le

rempart de ces hautes maisons blanches, hérissées de cheminées ; Saint-Étienne et le Panthéon, que des perspectives jumelles montraient à une même hauteur au-dessus des toits, faisant sur l'École leurs gestes éternels. Le sens de ces gestes? J'eus là-bas le loisir de le pénétrer, et le voici.



L'Église fait sur l'École un signe de grâce et de bonté.

Mille souvenirs séduisent en elle. Là dort Racine. C'est là qu'aux yeux effarés de Pascal ce gouffre sans cesse ouvert s'est fermé enfin, est devenu sa tombe. Devant cet autel, Hégésippe Moreau rêva son *Quart d'heure de dévotion,* le meilleur moment de sa vie.

Elle porte si coquettement les falbalas, les frises, les bigoudis! Sa colonne française est galonnée de si jolis rubans! Elle est une réviviscence si moderne de cette mystique fiancée du Christ, jadis vêtue des simples atours romans, puis voilée de dentelle gothique, ici, grande dame à paniers!

Tombe des piétés les plus pures, reliquaire

des arts les plus charmants, cette Église attire vers elle par tout le charme du passé.



Le Panthéon fait sur l'École un geste de menace et de commandement.

Ce sont de vastes murs silencieux : un grenier plein de cette graine, le génie humain ; un catafalque où les plus grands athées sont ensevelis. La pensée de ces hommes, immortelle, emplit le monument, en chasse Dieu.

Les arts n'ont pu mordre aux flancs de ce Léviathan ; la peinture n'ose y attacher que la fresque rêveuse, où les hommes sont impalpables et les idées tangibles. L'architecture, sur cette ossature énorme et inexpressive, pose la coupole, telle qu'un crâne symbolique.

Tombe des plus hardis penseurs, archétype d'un art géométrique, ce monument a sur lui le mystérieux attrait de l'avenir.



Il faut donc que l'École écoute l'Église, et qu'elle réponde au Panthéon.

Et que personne, au nom de la pensée, ne veuille rompre ses liens traditionnels pour la pousser plus vite à son avenir : Saint-Étienne, à la tour manchotte, cesserait aussitôt de la bénir.

Qu'on ne tente pas non plus, au nom des fois passées, d'interrompre sa marche prudente et progressive : le Panthéon l'aurait vite éteinte dans son ombre.

12 juin

Aujourd'hui est un jour faste pour Pingot : on vient de lui donner un cheval. Car rien ne nous empêche, à ce moment de l'année, de désigner à nos canonniers leurs montures : nous sommes renseignés sur leur mérite équestre et sur leur aptitude au pansage. Donc, Pingot montera *Friture,* voilà qui est décidé.

Friture a dix ans, pas une tare, un beau poil alezan brûlé. Grosse mangeuse, elle digère bien. Quant aux formes, on y trouverait à reprendre, mais les proportions de l'ensemble y sont, et les membres ont le calibre qu'il faut pour emmener des pièces au galop par les terrains labourés. Je dois reconnaître que sa tête est un peu ridicule. C'est, à vrai dire, la *tête de brochet ;* ses crins sont lavés, et même déteints, d'un jaune douteux. La première fois que je l'ai vue, je me suis souvenu du chariot qui porte les héros du Roman comique à leur entrée dans Le Mans. Ce devait être quelque ancêtre de *Friture*

qui figurait dans cet équipage : bête modeste et méritante qui lui aura transmis, avec son exemple, cette fruste constitution tout à fait pure de sang anglais.

Son existence de jument eut l'automne dernier une traverse étrange. Depuis des années, elle avait comme compère un large bai marron, fort comme un bœuf et nommé *Fromage* (pourquoi donne-t-on toujours aux chevaux des noms ridicules ?). *Fromage* a fini au mois d'octobre misérablement. On l'avait attelé pour herser le manège. Était-il mal conduit ou prit-il peur ? Le fait est qu'il s'emballa avec son instrument, s'empêtra, se roula, se déchira aux pointes de la herse. Conduit à l'infirmerie, il fut mis dans le suspensoir, lavé et pansé. Il y avait un robinet sur chacune des blessures, et des tuyaux de caoutchouc pénétraient dans sa chair par les ouvertures de sa peau. Malgré tout, la gangrène s'y mit. Quand j'allai le voir, il était bien près de sa fin, l'encolure tombante, l'œil éteint ; pourtant il eut la force de flairer un morceau de sucre dans ma main et de le prendre entre ses lèvres dolentes. Les bêtes ont sur nous cet avantage, que l'impression de surface leur fait oublier la misère profonde.

Friture, restée veuve, convola avec un cheval borgne qui tombait comme la grêle et ne voulait pas se relever. Elle avait été précédemment sous-verge : le métier de porteuse ne lui plaisait pas. Il n'est sorte de frasques qu'elle ne fît, à cause de l'éperon : elle s'embarrait sur le timon plus de dix fois par manœuvre. Enfin, un jour qu'elle avait renversé un avant-train et blessé un servant, on la déposséda définitivement de son harnais pour l'élever à la dignité de cheval de selle.

Pingot la contemple, les mains derrière le dos, avec un sourire béat. Il est dans une disposition d'esprit à me promettre de tout son cœur ce que je lui demanderai ; j'en profite pour lui refaire cette recommandation tant de fois répétée au cours de nos instructions à cheval : de monter sa jument en tournant la pointe du pied en dedans.

13 juin

Souvenirs d'École ! Comme vous nous hantez tous, après quelques années, quand quelques impressions maussades, quand de juvéniles rancunes ont disparu devant les vraies tristesses ! *Forsan et hæc olim...* Nous ne voulions pas en croire Virgile, et voilà qu'après cinq ans nous convenons qu'il a raison. Plus jeunes, nous pensions que le bonheur était dans l'avenir ; nous voyons bien maintenant qu'il est dans le passé.

Si quelques-uns de nous ont souffert d'être transplantés dans cette pépinière étroite, où l'on élevait indistinctement sauvageons, plantes de serres et bois des îles, cela importe-t-il ? L'armée nous a trop bien fait voir ensuite que l'homme n'est rien et que l'agrégat humain est tout, pour que nous puissions nous plaindre d'avoir été émondés, tranchés, comprimés dans ce terrain collectif. Trop d'autres ont ce travers, d'opposer leur individu à la loi générale ; le sacrifice de

soi est le premier pas à faire dans les voies de la sagesse, et l'homme cultivé moins que tout autre a droit de se soustraire à cette clause du contrat social. Si l'École nous a menés deux ans par des sentiers vertigineux, c'était pour voir si nous ne broncherions pas, nous, réservés par elle pour commander à des hommes. Elle nous a retranché les deux plus belles années de notre jeunesse : c'était pour que nous puissions demander à d'autres pareil sacrifice. Je te pardonne donc tes coups de férule, forte maîtresse : et vraiment, que t'importe mon pardon ? Mais pardonne-moi à ton tour si j'ai mal usé de tes armes transcendantes, si j'ai mal porté ta parole par le monde ; et me pardonne aussi ta chouette symbolique si, fuyant à tire-d'aile son nid sombre, j'ai si tôt regagné le ciel...

Il faudrait que l'un de nous prît un jour la peine d'écrire sur la vie d'École, sur le travail, sur les plaisirs, sur les mœurs de ces quatre cents jeunes gens qu'on dit être une élite. Mais puisque ce livre n'existe pas, il ne sera pas inutile que je réfléchisse ce soir à ces deux choses : ce que le polytechnicien pense de l'armée, ce que l'officier pense de l'École.

La première question s'éclaircit tout de suite

si l'on cherche d'abord à définir l'état mental du polytechnicien. Le vocabulaire psychologique n'offrant pour cette définition aucun appoint, j'y risque les vocables d'*abstraitisme* et d'*extrêmisme*. L'équilibre du cerveau ne permet pas aux cellules qui élaborent l'exact de vibrer contemporainement avec celles qui perçoivent le réel : en sorte que cette entière ignorance des choses contingentes, caractéristique du polytechnicien, est un effet de son travail, plus encore que de la contrainte et de l'isolement dans lesquels il vit ; c'est l'ombre propre de cette intelligence éclairée de lumière abstraite.

Cet état singulier est révélé par les mœurs polytechniciennes, et d'abord par le nonchaloir de la personne et par le laisser-aller de la tenue : l'aversion pour le réel atteint ici jusqu'au mépris de soi, et c'est un mysticisme sans enthousiasme qui change ces sceptiques en des fakirs indifférents aux poussières de craie, aux taches d'encre, à toutes les scories que vomit le creuset de leur recherche. Si le polytechnicien, au dehors, est correct, c'est qu'il se guinde pour paraître tel, et cela, en vertu d'un autre principe, absolu encore : son culte pour l'École. Au dedans, s'il crie, c'est

à tue-tête ; s il casse des vitres, il faut que pas un carreau ne subsiste ; s'il chante pour se distraire, ce sont refrains dont la teneur suffoquerait les beuveurs même de Rabelais. Un singulier retour de l'extrême culture vers la brutalité originelle ramène parfois ces abstracteurs de quintessence jusqu'au forcené vandalisme. Nul doute que le régime quasi-cellulaire de l'École ne soit la première cause de ces désordres ; mais il y a vraiment un parti pris de les pousser jusqu'à une certaine perfection : trouble mental dû à des indigestions d'abstrait.

Même intransigeance dans les rapports de camaraderie. Il y a des amitiés fougueuses qui s'élargissent jusqu'à former des clans ; ces clans se livrent des luttes homériques à propos des affaires générales de la promotion. On tient alors, en d'étranges lieux, des débats d'une virulence topique.

Mais c'est surtout la raison raisonnante du polytechnicien qui procède de manière singulière. Dans une conversation, il restera muet, le plus souvent jusqu'à l'instant où quelqu'un posera un aphorisme quelconque, un semblant d'axiome : on le verra alors s'acharner sur ce peu de géné-

ral, vouloir en extraire quelque chose, y réussir quelquefois par une argumentation déliée. On appelle cela : sauter sur la formule. Et c'est une prestesse d'esprit, si l'on veut, mais c'est un défaut aussi, car c'est la routine déductive d'une intelligence confite en transcendance et qui rechigne au réel. Cet officier professeur d'artillerie à Fontainebleau connaissait bien ce travers, quand, dans ses interrogations, il voulait qu'il n'y eût aucun bâton de craie sur la marge de son tableau et que l'officier-élève répondît, les bras pendants naturellement, sans figures et sans calculs. Cette perversion logique, aujourd'hui transitoire par le bienfait des écoles d'application, a duré jadis des vies entières, et produit le saint-simonisme, le positivisme sénile d'Auguste Comte, sans compter maintes théories pseudo-synthétiques dont la bibliothèque de l'École garde indulgemment les exposés.

Il est plaisant de voir, parmi les polytechniciens, l'amour même qu'ils portent à l'École céder peu à peu devant la fatigue intellectuelle et la torpeur physique, leur superstition absolue du début sombrer dans l'absolu nirvana final. Mais le moyen qu'en aucun temps de ses études l'élève

ait sur l'École une juste opinion ? Pareil au métal plongé dans le bain galvanoplastique, il ne peut sentir qu'une chose : qu'il est traversé par un certain courant ; l'effet de la métallisation due à ces cathodes puissantes, les Laplace, les Arago, les Bertrand, n'apparaît qu'ensuite, par l'éclat que quelques-uns jettent dans le monde.

Après cela, je peux bien dire que l'opinion portée par le polytechnicien sur l'armée est rigoureusement nulle, que l'armée est pour lui un noumène impensable. Dire qu'il l'ignore n'est pas suffisant, ni non plus très exact, car enfin le polytechnicien a sur le sujet de courtes données : le mal est qu'il ne peut les mettre en équation. Première donnée : un cours d'art militaire professé à l'École. On y prête une oreille non distraite, mais plutôt sourde, un tympan assiégé par la rumeur intérieure des arguments et des symboles. Autre donnée : l'exercice militaire pratiqué dans les cours de récréation. On lui oppose trop d'inertie physique et de soucis intellectuels. L'enseignement de l'artillerie est limité au fastidieux service de la pièce : la mémoire du polytechnicien, temporairement abolie, se refuse à contenir les nomenclatures. Je me souviens de

l'étonnement dans lequel nous mit un jour un de nos camarades qui savait démonter la culasse. Cet étonnement cède maintenant à cet autre souvenir : le même camarade faillit sortir fruit sec. Enfin, dernière donnée : les renseignements communiqués par les anciens, déjà présents à l'École d'Application. Ils disent que ce n'est pas trop dur et qu'on s'y habitue. Comment ont-ils pu s'habituer à une vie si peu transcendantale? Surtout, ce qu'on ne peut comprendre, c'est leur prétention au travail. Qu'ils récitent des règlements appris par cœur, soit; qu'ils torchent des épures, des lavis, soit; mais de ce qu'on appelle le vrai travail, non, ils n'en ont pas.

Mais par quelles causes acceptera-t-on enfin un métier si mal jugé? Par une certaine curiosité d'éprouver l'inconnu et de forcer l'incompréhensible, par une réviviscence de ces cœurs enfouis sous la mathématique en attendant leur floraison, comme des plantes sous la neige, par un désir de paraître, très vif en ces esprits tout neufs, enfin, par cette irréductible espérance sans laquelle il serait bien impossible de vivre, et qui nous pousse sans cesse à des efforts nouveaux.

Les derniers jours d'École se passent, bien

sombres, ceux-là ; on en est à ce défilé angoissant des examens de la sortie, puis on franchit le terme attendu, on arrive en un carrefour qui a des débouchés nombreux, sans compter les culs-de-sac. Une descenderie étroite conduit à l'École des mines, une chaussée glissante à celle des ponts, il y a (pardon du symbolisme) un bureau de tabac et un bassin de radoub ; enfin, une route facile, engageante, porte sur son écriteau : Fontainebleau, école d'application, carrière militaire et champs d'honneur.

Cette route fait un tournant terrible dans les existences. Ce sont de nouvelles habitudes à gagner, une autre atmosphère dans laquelle il faut qu'on respire. On se refait un esprit et un corps, un esprit plus alerte dans un corps plus sain : deux années s'écoulent. D'autres graves examens, un suprême classement marquent la fin des études, et cent cinquante lieutenants d'artillerie courent à leurs postes, où de nouvelles surprises les attendent.

Quand le dernier apprentissage est fait, qu'on porte allégrement et pour toujours le harnais, on peut jeter un coup d'œil en arrière vers cette École déjà lointaine et toujours si présente. On

comprend alors que, bien réellement, on l'aime, non seulement de cette affection mélancolique que l'homme mûrissant voue à tout ce qui fut sa jeunesse, mais de reconnaissance, d'estime. Son secret a été de nous former, par le vrai, pour le bien. Et non seulement elle a discipliné nos esprits, mais elle a d'avance réglé et garanti leurs productions en nous habituant d'abord à ordonner et à diviser. Quelle que soit notre besogne, nous aimons à classer nos idées en lemmes, théorèmes, scolies : parti pris de subordination qui laisse rarement le faux ou l'inutile anticiper sur l'essentiel. Bref, l'École se résume ainsi : deux ans de travail immédiatement improductif, mais dont le résultat postérieur est de *savoir travailler.*

16 juin

On m'avait dit l'autre jour : Il va mieux, il s'en tirera. Et ce matin la nouvelle de sa mort nous arrive par cette note de service : Mutation. Daubard, décédé à l'hôpital militaire le 21, rayé des contrôles ledit jour.

Nous allons pour l'enterrer, emportant plusieurs couronnes pareilles, en perles bleues et blanches, mais dont les dédicaces diffèrent : Au canonnier Daubard, le colonel. — Au canonnier Daubard, les officiers. — A Daubard, ses camarades. L'adjudant a pris quatre hommes pour l'aller reconnaître sur la table de l'amphithéâtre ; ils reviennent, portant la boîte de sapin où le crayon du menuisier a laissé ses marques. On dit un bout d'office, puis nous marchons au cimetière.

Le colonel conduit le deuil, car les parents de Daubard, des paysans très pauvres, n'ont pu venir. Un vent chaud souffle par intermittences.

lève des poussières, balance les couronnes accrochées à la galerie du corbillard. La matérialité des choses est en ce moment tangible et douloureuse... Nous dépassons la grille et nous tournons : nous voyons alors devant la porte de la chapelle, la sœur infirmière qui nous suit des yeux, immobile, son livre de prières appuyé contre sa guimpe blanche. Il n'y a que sa cornette qui bouge. Ne semble-t-il pas que, dans ces limbes des hospices, ces femmes se déshabituent de leur propre vie, que leurs poses soient copiées sur des attitudes de morts? Pourtant leur voix, leur sourire, ont de la douceur, et comme un accent maternel : elles président au cercueil, d'autres au berceau. Tout à l'heure, sous le porche, celle-ci nous racontait les derniers moments de Daubard — elle tenait son livre de cette pieuse manière ; le colonel s'épongeait, étant venu très vite — « Il se voyait mourir, a-t-elle dit, il appelait sa mère. »

Il se voyait mourir... Dans la grande salle où les lits blancs sont alignés, tous pareils, la lumière décroissait, l'image ensoleillée de la fenêtre s'allongeait sur le plancher, gagnait le mur ; la nuit tombait, sa dernière nuit. Les infir-

miers entrèrent avec des plats, le caporal régla la distribution d'après sa liste. Rien pour lui, Daubard. Les convalescents regagnaient leurs places, pâles sous leurs capotes de prisonniers ; en passant, ils jetaient un regard effrayé vers lui : et dans leurs yeux, il se voyait mourir.

Il appelait sa mère... L'obscurité était maintenant complète, on n'entendait aucun bruit. Le lampiste alluma les veilleuses. Alors, les lits de la rangée opposée se mirent en mouvement, se serrant, puis se dilatant, comme les plis d'un accordéon ; le plafond s'abaissa, et il n'y eut plus d'air ; les ombres que projetait la veilleuse n'étaient pas des ombres, mais bien des oiseaux velus, qu'on sentait sur son visage. Alors, dans ce grand danger, il appela sa mère. La porte s'ouvrit, la religieuse entra sur ses semelles de feutre. Il la reconnut bien, la femme noire qui venait pour le mettre en bière : et de nouveau, avec ce qui lui restait de voix, il appela sa mère.

Au moins, elle n'aura pas vu ceci, la mère ; ce trou dans la fosse commune, cette largeur de soixante-quinze centimètres, — juste la place que son fils occupait dans le rang. On jette sur lui la

terre, on dépose les couronnes, on dresse la croix noire où son nom est orthographié *Daubare,* parmi de ridicules larmes blanches. Et nous le laissons là sous son épitaphe incorrecte, dans ce cimetière que le champ d'un maraîcher accule aux fortifications : lieu symbolique où s'est arrêtée sa vie, entre son enfance rurale et sa courte vision de la chose militaire.

Si nos vies valent quelque chose par l'effort et par la pauvreté, nous devrions en avoir cette récompense : que ces agonies débattues dans un lit d'hôpital nous soient épargnées. Mieux vaut la fin inattendue qu'on rencontre sur un champ de bataille ; mieux vaut la balle aiguë, mieux le coup de sabre hasardé dans la galopade et le ventre-à-terre ; mieux l'obus qui nous enlève dans une gloire de poussière. Il y a dans la mort de guerre une violence et une soudaineté qui s'accordent bien à l'absurdité du phénomène.

Et puisqu'il est entendu qu'elle ne choisit pas, cette mort, n'y a-t-il pas de la convenance à marcher de front au-devant d'elle ? Elle abat les

pions, couche les quilles, et, quand son jeu est fini, parmi ces cadavres qui portent tous le même habit, on ne distingue plus quels crimes elle a commis.

Puis, comme c'est à ce moment-là notre devoir, de nous laisser faucher de la sorte, le deuil est moins lourd à ceux qui nous aimaient. Ils nous mêlent, leur vie durant, à ce culte des mânes qui est un expédient si touchant à l'effacement de la personne. Les femmes, surtout, ont un besoin d'honorer ce par quoi elles souffrent : il leur faut bien de ces pensées d'orgueil, à ces mères, quand elles s'agenouillent sur le tertre où elles supposent qu'est leur enfant, et quand elles vont pleurer devant cet ossuaire, à Loigny, auprès du tombeau de Sonis...

17 juin

Des chevaux lâchés se promènent dans la cour du quartier, l'air minable et nu, le mufle au vent, la queue dressée, incohérents dans leurs allures, zigzaguant comme des hommes ivres, ivres en effet d'un regain de liberté sauvage. Qui voit leur force ainsi déployée dans sa violence et son danger comprend mieux le mérite de celui qui les dompte, et qui sait réserver, développer cette énergie brutale. Ils s'arrêtent aux auges pour y boire, flairent les fumiers, puis partent d'une brusque galopade ; et, se rencontrant au milieu d'une cour, deux d'entre eux s'abordent, se tendent leurs naseaux, hésitent, puis, antipathiques sans doute l'un à l'autre, pirouettent et se décochent deux ruades qui mêlent drôlement leurs arrière-mains. Les hommes sont moins sincères : qu'ils s'aiment ou se haïssent, leur règle de vie est toujours la règle de Lhomond, *asinus asinum fricat.*

19 juin

René avait arrêté son peloton devant les obstacles : avant d'engager ses hommes sur la piste, il voulait la parcourir lui-même, pour donner l'exemple. Son cheval regimba à la haie, qu'on vient justement de refaire, plus drue et plus haute, et refusa obstinément de franchir, soit de pied ferme, soit au petit galop. René prit alors un peu de champ pour lancer sa bête à fond : elle ne résista plus, mais sauta si maladroitement qu'elle se prit du devant dans l'obstacle et fit panache. Les sous-officiers, les hommes même, s'empressèrent autour du cavalier qui gisait sans mouvement, tandis que sa monture se relevait toute froissée et s'en allait d'un pas dolent. Le bruit se répandit par le polygone qu'un officier venait de faire une chute grave ; il y eut bientôt un cercle de camarades autour de lui, toujours inerte. Enfin, il ouvrit les yeux et dit :

— Quel est ce désordre ?

C'est que son peloton était rompu ; plusieurs cavaliers avaient mis pied à terre et s'étaient approchés, par bonne volonté, espérant qu'ils aideraient à quelque chose. Pendant que le guide les reformait, nous dressâmes René en le prenant sous les bras. Il demanda :

— A-t-on rattrapé mon cheval ?

Un cavalier, justement, le ramenait.

— Mettez-moi en selle, dit-il.

On le campa sur sa monture ; à peine eut-il le pied dans l'étrier, qu'il se déclara guéri et voulut repasser l'obstacle. Nous l'en dissuadions.

— Laissez-moi tranquille, cria-t-il. Il ne faut jamais céder à un cheval. J'aurais peut-être mieux fait de mettre pied à terre et de conduire la bête en main, mais, puisque j'ai commencé de cette manière, il faut que je finisse.

Il franchit cette fois sans encombre, puis nous l'escortâmes jusqu'au quartier — botte à botte, car il était mortellement pâle ; et nous craignions à chaque moment de le voir défaillir. Il a la cuisse largement meurtrie par la garde du sabre, mais le docteur ne demande qu'une quinzaine pour le guérir et pense qu'il pourra faire avec nous nos routes jusqu'au camp de Châlons.

21 juin

Quelquefois, le lundi, je me fais raconter par mes hommes la façon dont ils ont passé le dimanche. Non pas le lundi matin : j'arrive au contraire avec la tête de service, cingle les retardataires, et me montre féroce sur le chapitre de la tenue. Mais l'après-midi, quand deux bonnes manœuvres les ont remis en train, je passe dans les chambres ; je les trouve assis sur les lits, fumant leur pipe, ou taillant dans leur miche ces énormes prismes de mie qui sont des bouchées. Ils me disent qu'ils sont allés à Paris ; ayant débarqué place de la Bastille, ils ont acheté une gaufre au marchand qui est sous la colonne, puis fait une longue station dans un débit de vins, au coin du boulevard, chez un homme de leur pays qui vend de la bière du Nord. Tels sont leurs voyages à Paris. Les malins poussent jusqu'au Jardin des Plantes ; quelques-uns lui préfèrent la Morgue. Aucun, je pense, n'a dépassé Notre-Dame.

Maintenant, c'est la foire au pain d'épices qui les attire. Comme je veux savoir ce qu'ils y ont vu, ils me répondent qu'ils sont entrés chez Mlle Rosita, une géante. Ils en parlent avec un sérieux naïf, comme d'une personne que tout le monde connaîtrait, et ne doutent pas que moi, qui vais souvent à Paris, je n'aie été maintes fois la voir, cette Rosita.

23 juin

Importante nouvelle : Mme Pingot est à Paris. Cuisinière ou femme de chambre, je ne sais, mais servante dans une maison où son mari a ses petites entrées, voilà ce qui est sûr. Il me demanda d'abord, avec les circonlocutions les plus polies, de manquer au pansage, le jour où sa provinciale épouse fit son entrée dans la ville : il voulait l'escorter depuis la gare jusqu'à son logis, lui, versé dans les noms des rues, expert aux omnibus.

Un trompette a des privautés : on lui permet d'ordinaire de soigner son cheval à sa guise ; si bien que faisant mon tour aux écuries vers l'heure de l'abreuvoir, j'y trouve *Friture* dans sa stalle, régalée d'eau, nettoyée, attaquant à belles dents la botte du soir. Si je demande alors où est Pingot, on me répond qu'il est disparu, filé dès longtemps pour Paris avec la permission de théâtre. De théâtre... ces fourriers ont des euphémismes!

24 juin

Pourquoi Gœthe a-t-il nommé *Poésie et Vérité* cette partie de son œuvre où il raconte sa vie? Ce n'est pas seulement parce que la faveur de la nature et celle des circonstances avaient fait de cette existence une sorte de poème, ni parce que la vieillesse de l'artiste se complut à cette tâche charmante, de broder des imaginations sur la trame des souvenirs : mais bien parce qu'il est impossible à l'homme, lorsqu'il veut exposer sa destinée morale, de dégager sa propre réalité de toute poésie. Examinant ses actions anciennes avec son âme récente, il leur imagine des motifs et des effets qu'elles n'eurent pas ; ayant son point de vue hors du temps, il voit proches des états d'âme qui se succèdent logiquement, mais qu'une inconséquence des faits a séparés. Qui sait s'il est une forme d'art plus haute que cette confession discrète et suggestive, créatrice aussi, puisque de l'homme vivant elle

abstrait l'homme immortel? Mais enfin il n'y a que le génie qui puisse concilier la poésie et la vérité, et c'est pourquoi plus un auteur aura par don poétique l'intuition du monde et de lui-même, plus sa confidence sera suspecte. Comme l'attention qu'il porte à sa vie est un effet de cette intuition, l'inexactitude de son récit sera d'autant plus grande qu'il se sera plus soigneusement observé.

Ces réflexions me sont venues ce soir tandis que je m'amusais à raccorder quatre années, quatre tronçons de ma jeunesse : par la mémoire ou par le rêve, je ne sais. Il me semble seulement que si cet ordre que j'ai mis dans mes souvenirs avait été dans les choses, j'aurais été plus heureux. Mais qu'il me soit permis de conter mon histoire, peut-être vraie.



La rigueur des études préparatoires à l'École, le disparate et le terre-à-terre des notions acquises, nous firent considérer notre admission comme un affranchissement. Le nouveau point de vue était élevé, les horizons s'agrandissaient. Peu nous

importait que dans ces cantons ouverts aux regards, et qui étaient des sciences, il y eût des replis inaperçus, que la frontière entre elles fût arbitraire, mouvante : l'air était pur sur ces sommets logiques, nous respirions.

Pourtant j'éprouvai bientôt un autre malaise. Je me demandais, sans pouvoir me répondre, si une abstraction aussi exclusive ne finirait pas par rendre inexactes les sciences exactes elles-mêmes. J'entendais dire que l'analyse était en progrès ; l'enseignement de l'École me paraissait bien statique pour cette science en mouvement. Par quel artifice la figeait-on en pleine histoire ?

L'effet de ce doute fut une curiosité de puiser aux sources : je les trouvai troubles. Un symbole inaccoutumé m'étonnait ; je voyais aussi que ces notations défavorables avaient souvent déconcerté les inventeurs eux-mêmes ; leurs théories empêtrées dans des vocabulaires imparfaits, leurs exposés modestes, étaient loin de cette rigueur impeccable que l'École donne aux théorèmes. Il était certain que ces propositions, sublimées par nos maîtres, avaient eu d'abord une expression plus concrète. Ce remaniement incessant des formes, et la qualité toute transitoire des résultats, desti-

nés à disparaître dans de plus généraux, réduisaient pour moi l'intérêt présenté par les sciences exactes à leur transformation même et à leur enchaînement : j'en vins à lire l'histoire des mathématiques.

On sait qu'il n'y a pas de traité complet sur cette haute matière. Mais des documents partiels, préfaces de traités, articles d'encyclopédies, et quelques rudiments médiocres, avant-projets de l'œuvre qui manque, en tiennent lieu. En parcourant ce champ, on voit se lever de toutes parts des essaims d'idées ; c'est un bourdonnement aux oreilles, un obscurcissement aux yeux : l'infini des connaissances stupéfie notre intelligence finie. Mais il y a des effets salutaires à recueillir de cette étude.

J'ai vu par elle que le caractère expérimental et tâtonnant des sciences les plus humbles appartient aussi au progrès des sciences pures : point que la pénible histoire de la numération décimale confirme particulièrement. Quant à l'algèbre, je lus qu'à ses débuts elle employait les mots de la langue courante, res, cosa, censo, et n'avait pas de symboles mais de lourdes locutions : censo-dicenso, etc. — Son existence datant du jour où

elle a conquis ses notations et sa phraséologie distincte, on peut la considérer comme une langue et dire qu'elle est une science historique, au même titre que les autres langues. Je soupçonnai d'après cela que les hommes qui avaient enrichi cet idiome de mots nouveaux, ou fait un usage imprévu des mots anciens, devaient être doués d'une imagination ailée, tout comme ceux qui renouvelaient les langues ou les poussaient à leur progrès par la littérature. Le savant était pour moi un double du poète, le poète lui-même, transposé dans le mode logique. Ces deux ouvriers de l'esprit exercent sur des matières différentes une même imagination. La formule « passer du connu à l'inconnu » qui prétend résumer la science, n'est vraie que de l'ensemble ; le détail de chaque découverte montre que la marche de l'inventeur est plutôt primesautière, qu'il va par intuition à la vérité, l'expérimente, et ne la démontre que lorsqu'il la connaît. Guldin invente son théorème, et laisse à un autre le soin de l'établir sur des bases définitives :

« Il disait que la distance du centre de gravité à l'axe de rotation tenait un milieu entre toutes celles des différentes parties de la figure à cet axe,

que ce point était unique, et que, par conséquent si quelqu'un devait jouir de la prérogative énoncée ce *devait être* celui-là. »

L'histoire des sciences, conférée avec celle des arts, me montrait qu'elles ont toutes deux les mêmes époques de fécondité, l'arbre humain laissant alors tomber de ses branches les fleurs, qui sont les œuvres d'art, ou les fruits, œuvres de science. C'était bien une sorte de maturité qui projetait anonymement certaines productions au milieu d'une génération : la méthode des indivisibles, par exemple, éditée simultanément par Cavaliéri et Roberval. La géométrie analytique est-elle due à Fermat ou à Descartes ? Le calcul différentiel, à Leibniz ou à Newton?
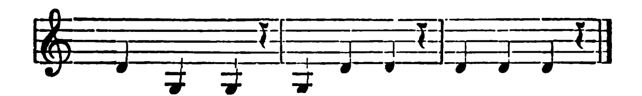
J'avais vu clairement que les sciences n'étaient qu'une fonction vivante d'un être vivant, l'homme, qu'elles devaient naître, fleurir, mourir, au gré des causes multiples qui font les civilisations. Dès lors, je revenais à contempler l'humanité, je voulais lui dévouer ma vie, et me réjouissais de cette fonction d'officier où je pourrais obscurément, mais utilement, concourir au grand œuvre de mon siècle et de ma génération.

5 juin

Il est sept heures du matin, moment fixé pour le repos de la manœuvre. Les trompettes qui cavalcadaient sur une piste et soufflaient en cacophonie se rassemblent, sonnent le ralliement, et vont se poster en un point vers lequel, aussitôt, les batteries convergent. Là, formés en cercle autour de leur maréchal-des-logis, ils jouent leurs fanfares baptisées par René de noms drôles : Vinaigrius, la polka des bourricots, etc. — Et voici le décor qu'ils ont derrière eux : une draperie en nuages, bordée d'une frange d'or, tombe en brume sur la terre et retranche l'horizon ; puis la marge d'or se renfle, prend forme et devient une bigorne aux pointes infinies, sur laquelle enfin le soleil se pose, loupe de métal incandescent.

Rien d'amusant comme le geste à la fois inquiet et précis, hiératique et papillonnant, que fait la main de ce brave Henrion, tandis qu'il mène son orchestre de cuivre, — geste si varié et si expressif

qu'il pourrait signifier à lui seul la courte partition : les cinq doigts tenant lieu des lignes de la portée, leur position plus ou moins crochue figurant les croches simples ou doubles. Par moments Henrion saisit son instrument et pousse, bien au-dessus des premières trompettes, une fioriture si aventurée qu'un capitaine s'arrête de porter son verre à sa bouche et fait : « Oh ! Oh ! » Et Pingot, lui, ne cesse pas de grogner :



tandis que *Friture* bat la mesure avec sa queue rousse.

Les chevaux s'y enrossent terriblement, à ce cercle : hier, j'étais en retard pour le rassemblement, le commandant me dépêcha Pingot ; mais *Friture,* protestant que c'était l'heure du repos, partit en se traversant et jeta son cavalier dans un groupe d'officiers. Elle collait à leur rang, et lui, tout rouge, s'efforçait de la détacher, malmené lui-même par ceux qu'il bousculait. Nous étions déjà formés à intervalles serrés et gagnions notre place, de cette marche nombreuse et dense

qui donne l'impression d'être porté par quelque chose, par une sorte de fabuleux navire à pattes et à roues, quand il m'atteignit enfin, tout troublé :

« Le commandant... il dit si c'est que vous allez pas bientôt rejoindre..., qu'y dit. »

2 juillet

Un brigadier tient un conciliabule secret avec un de ses hommes. Il s'agit d'une lettre que celui-ci, mal assuré en orthographe, adresse à ses parents. L'écrivain, la plume levée, attend que l'idée soit née dans le cerveau de l'épistolier, et lui, les deux poings posés sur la table, une large ride au front, médite. J'interviens :

— Avez-vous pensé à dire à vos parents que vos officiers étaient contents de vous ?

— Non, mon lieutenant, je n'y ai pas pensé... je n'osais pas...

— Eh bien ! Il faut qu'ils le sachent. Brigadier, écrivez : Le lieutenant me charge de vous dire que je suis bon soldat, et vous fait compliment sur la manière dont vous m'avez élevé.

Puis je disparais, car il faut savoir disparaître. Mais l'homme me suit d'un long rire, sa figure s'est éclairée ; rien que par ce peu de sympathie

mêlée à son effort de style, j'aurai peut-être pratiqué la maïeutique de quelque tendre pensée qu'il ne pouvait susciter tout seul, et qui ira droit au cœur de ses parents.

6 juillet

Il y a contre le mur de l'escalier une pancarte sur laquelle est écrit : Bibliothèque des canonniers. Sous l'inscription, une main livide, qui sort d'une manchette verte, montre le chemin. Je me rends à ce geste et monte là-haut pour revoir un moment un brave garçon qui apprit à lire l'an dernier à mon cours d'alphabet. Maintenant, il est planton à la bibliothèque, un poste de confiance, dont le titulaire, généralement, engraisse. Voici bien des jours que je le rencontre dans cet escalier, qu'il se colle au mur et me salue largement, en me montrant sur son bras qui se déploie ses galons récents d'artificier. Vraiment, l'idée est bonne ; puisqu'il pleut et que je ne sais que faire, montons un moment près de Vermesh et sachons s'il a progressé en lecture, en écriture.

La bibliothèque est dans les combles et comprend deux salles, celle où on lit, celle où l'on écrit. Vermesh me fait les honneurs de la pre-

mière. Deux tables massives s'allongent parallèlement à l'axe de la pièce, des emblèmes et des cartes géographiques sont pendus aux pannes : amorces de rideau voulant retrancher cet espace triangulaire, incommode, que les arbalétriers enserrent entre leurs bases et le plancher. Un écusson rouge, sur lequel les noms des batailles inscrites à l'étendard sont rappelés en or, accroche mon regard. J'aperçois cette planche où sont marqués les résultats du dernier concours de tir, de ce concours, où Vermesh, justement, fut un candidat malheureux. C'est une lithographie à douze rectangles, un pour chaque batterie : les impacts de la cible sont indiqués en noir, la somme des écarts et la durée moyenne du pointage sont mentionnées numériquement. Entre les douze cadres, des sites rappellent la forêt de Fontainebleau : pins, rochers, périlleux chemins où des amazones montées sur des chevaux apocalyptiques font face à des dix-cors résignés. Sur un autre carton, on peut lire le récit sommaire de l'expédition du Tonkin ; autour du texte, règne une guirlande de vignettes : canonniers dans des poses héroïques, parmi des fumées.

- Montrez-moi vos livres, Vermesh.

Un petit nombre d'ouvrages classiques, parmi lesquels une grammaire latine venue on ne sait d'où, Alexandre Dumas, le Tour du Monde, Jules Verne sont dans l'armoire de gauche. Dans celle de droite, c'est un pêle-mêle de romans signés Xavier de Montépin, Paul de Kock, et d'autres noms inconnus : tout le fatras malpropre et fatigué des petits cabinets de lecture.

— D'où viennent tous ces romans-là, savez-vous, Vermesh ?

— On les a apportés du cercle des officiers ; ce sont messieurs les officiers qui les ont donnés.

Je m'en doutais : qu'on ait des livres dont on ne sache que faire, au lieu de les vendre au chiffonnier, on les donne au soldat. La sélection du tas d'ordures, c'est l'anthologie offerte à ces pauvres gens. Et voilà qu'ils prennent ces livres quelconques dans leurs lourdes mains incapables de soupeser ces choses légères, dans leurs mains de travailleurs où le prêtre jadis avait mis le catéchisme de leur diocèse, l'évangile de leur foi...

— J'espère que vous continuez à lire, Vermesh. Le colonel vous a donné un emploi de faveur : il faut en profiter.

— Oui, mon lieutenant, je lis.

— Et que lisez-vous ?

— Maintenant, je lis *les Viveurs de Paris ;* la semaine dernière, j'ai lu *la Fille de Marbre*...

Ce sont les livres de l'armoire droite. Ceux de gauche, m'assure-t-il, sont moins consultés, étant peu rigolots. J'attrape le mot au vol : de même que nous ne sommes pas au monde pour y rigoler, de même nous devons préférer les bons livres aux livres rigolots... Les bons livres, ici, sont de l'autre côté.

Voilà tout ce que je peux faire, hélas ! Entrant ici par hasard, un jour qu'il pleut, et voyant égaré cet homme que l'hiver dernier j'avais mis en route, je lui crie : Pas à droite ! à gauche ! Ce même geste de cette main livide peinte au mur de l'escalier, je le refais, aussi passivement, au soldat qui n'a pourtant que moi pour maître. N'aurait-il pas droit qu'on lui tendît une main vivante pour l'appuyer dans ces durs premiers sentiers de la connaissance, puisqu'il est jeune, et puisqu'il est ignorant ?

Nous entrons dans la deuxième salle, celle où des encriers sont vissés aux tables. Un homme qui me tourne le dos, écrit avec application. Je

reconnais cette carrure, je reconnais plus sûrement encore la voix qui crie : Fixe !

— Bonjour, Pingot. Asseyez-vous, continuez.

Je l'observe du coin de l'œil en parcourant la salle. Il copie sur un cahier enveloppé d'un carton vert quelques textes — des poésies, me semble-t-il, car il y a des marges de part et d'autre de sa grosse écriture. Mais je serai renseigné plus amplement ce soir : je sais où le retrouver, ce cahier.



Entre le mur et la pile des effets arrangés en prisme sur la planche à bagages, se trouve un pertuis étroit : en poussant son stick par un des bouts, l'officier de semaine amène au jour, de l'autre côté, des journaux rigolots, des photographies de bonnes amies, des jeux de cartes. Il est trois heures, je passe dans les chambres, ausculte de cette manière la cachette attenante aux vêtements de Pingot. Je ne me suis pas trompé : voici ce cahier vert.

Pas de titre, mais le nom du propriétaire écrit d'une belle ronde par quelque apprenti fourrier :

Pingot

Jean Trompette.

Sur la première page se lit une romance, puis, successivement, chanson, romance. C'est un répertoire musical que mon troupier se compose en vue des routes à faire l'autre semaine. Cela n'est-il pas bien ? Nous serons tantôt une tribu en marche, ne nous faut-il pas notre barde ?

C'est un vieil usage : ou bien le trompette sait ses notes, ou bien il se renseigne sur les airs auprès du brigadier-trompette ; en tout cas, il est dépositaire de la tradition musicale. Quant aux textes, il est naturel qu'il les transcrive, lui qui a des loisirs.

J'anticipe sur mes impressions prochaines et parcours rapidement ce cahier, qui a dû être un si gros travail.

Voici d'abord, exactement reproduite, la fin de la romance, *le Chevalier :*

A toi, tous,
Tous ces riches domaines ;
A moi
Ces crénos et ces tours ;
A toi
Ces forêts, cette plaine ;
A moi
Ton cœur et tes amours.

Fin de la romance.

Il serait facile de rétablir les vers, mais cela n'en vaut pas la peine.

L'*Oasis* nous transporte dans un autre monde :

On sonne le départ : Écoute, ma charmante,
Le son de ma guzla.
Qu'un mot de toi me mette au cœur l'oiseau qui chante
Pour les élus d'Allah.

Un scrupule a arrêté la plume de Pingot sur *cet oiseau qui chante.* Il avait raturé, et mis l'*amour ;* puis il a récrit : l'*oiseau.* — Et toujours cette notation soigneuse : *Fin de Carmen. Fin des Baisers du Printemps...*

Victime de l'absinthe est d'un ton plus triste :

Il est mort à vingt ans sans pousser une plainte,
Mort sans avoir connu le bonheur ici-bas...
Sur sa tombe est écrit : Victime de l'absinthe,
Enfants qui m'écoutez, oh ! ne l'imitez pas !

Faut-il rire de ces complaintes ? Elles amusent nos hommes, les font marcher, les empêchent de sentir la soif à la gorge, les meurtrissures aux pieds. Quelle parfaite littérature a jamais fait autant de bien ?

15 juillet

Pendant que Bourdin réduit au volume minimum les objets nécessaires durant six jours de marche, et les place dans mon paquetage, je me pose la question : Emporterai-je un livre ? et passe en revue ma mince bibliothèque. J'ai un petit Spinoza que j'ai rapporté d'Allemagne : éditer Spinoza en format de poche, idée bien allemande. Mais je préférerais un livre français... La Bruyère? Non, Balzac l'a refait. Pascal ? oui, plutôt.

De quelle faiblesse je fais preuve ! Cela a-t-il du sens de charger un pauvre cheval de ce poids mort? Pourquoi prendre en croupe ce noir souci? Je sens que j'ai tort : pourtant, je glisse le livre dans mon bissac.

Un quart d'heure avant le départ, j'inspecte mon cheval, tout harnaché. Je regarde d'abord la bride et caresse ma bête sur le chanfrein, en pensant à ce livre qui est là, dans la poche droite. L'empor-

terai-je vraiment ? Cette fois je prends un parti héroïque :

— Bourdin, saisis-moi ce papier, porte-le à la maison, cours. Veux-tu que ce cheval crève sous la charge ?

— Mon lieutenant, ce n'est pas moi...

— Pas d'histoires ! Cours, te dis-je !

Si je l'avais emporté, pourtant ?

16 juillet

Nous sommes arrêtés devant la barrière d'un passage à niveau : un train file furieusement devant nous. Voilà ce que c'est : les gens qui vont à Paris s'y précipitent derrière une locomotive lancée à toute allure, et ceux qui s'en éloignent avancent lentement et comme à regret, au pas de leur cheval.

17 juillet

Nous allons de Coulommiers à Montmirail, moi devant, Pingot derrière. Comme l'étape est longue, j'ai avancé l'heure du boute-selle. Nous sommes partis à belle allure; à mesure que le soleil montait, je diminuais la vitesse ; enfin, nous faisons les deux dernières lieues au pas.

Il me suit comme Sancho suivait Don Quichotte, changeant d'allure avec moi, mettant pied à terre quand je descends. Au commencement, je l'appelais à ma gauche et lui nommais les villages, les cours d'eau ; je les lui montrais sur la carte. Mais cela l'intéressait peu : j'ai pris le parti de le laisser tranquille. Il s'occupe d'éventer son cheval avec une branche, mâchonne du pain qu'il tire de sa musette, biberonne au goulot de son bidon.

Nous avons à notre droite les villages de l'Épine-au-Bois et de Marchais, et je ne résiste pas à la curiosité de fouler ce sol illustré par les

combats de février 1814. Ce qui frappe d'abord, c'est la petitesse du théâtre, la non-valeur topographique du terrain, tandis qu'à quelques centaines de mètres, le Morin, vers qui s'inclinent ces pentes historiques, offre une de ces lignes que l'on recherche aujourd'hui. D'un village à l'autre, nous traversons les champs ensoleillés, fertiles ; les alouettes grisollent, les grillons agitent leurs cistres. Marchais est vide et silencieux. Nous cherchons l'abreuvoir : une vache indolente, non guidée, marche devant nous et nous y conduit.

Je n'avais pas oublié le récit de cette bataille : l'attaque de l'Épine-au-Bois par Friant et Mortier, sa défense *formidable,* sa chute, la lutte des tirailleurs autour de la ferme, enfin, cette charge du général Guyot ratissant toute la ligne sous l'élan du 1er lanciers, des vieux dragons, des vieux grenadiers de la Garde. Mais je n'avais pas encore compris, aussi bien qu'aujourd'hui, la vanité d'une semblable analyse. Un dessin linéaire, une chronique affranchie du temps, voilà le document dont j'avais chargé ma mémoire, sans profit pour l'intelligence de cette bataille, ni de la bataille en général. L'action multiple,

hardie, vivante, je voudrais la voir là, sur le théâtre où elle s'est déployée. Vainement : l'art seul pourrait opérer cette évocation par une étude patiente des hommes d'alors, de leurs costumes, de leurs armes, de leurs pratiques militaires, puis par une vue sympathique jetée en arrière sur leur communauté dans l'effort et leur contact dans l'héroïsme. Cette œuvre n'est pas, toute lecture d'histoire est impuissante à la suppléer : l'impression que j'emporte est nulle, ou plutôt, c'est la rancœur d'un frais tableau gâté par une réminiscence importune et je ne sais quelle mélancolie faite de ma propre imbécillité.

C'est le malheur des jeunes gens qui ont beaucoup travaillé, d'avoir dans l'esprit une ivraie nombreuse semée par des maîtres mal instruits ou mal compris, ou recueillie au cours d'imprudentes lectures. Depuis cent cinquante ans que Rousseau a écrit l'*Émile*, l'éducation a vraiment peu progressé. Les principes des sciences, les chefs-d'œuvre de l'art, il ne faudrait pas nous montrer davantage et nous irions ensuite, par notre pente naturelle, vers cet art-ci, vers cette science-là. Les programmes pour l'entrée aux Écoles, les examens sans fin sous lesquels nous

passons, sont autant de jougs qui nous courbent, au delà, souvent, de notre limite d'élasticité. C'est un mal nécessaire, soit : il faut faire une sélection parmi la jeunesse studieuse. Mais ne pourrait-on la faire autrement que brutale, et s'assurer que cette jeunesse, élue pour ses qualités d'esprit et qui doit réussir par elles, ne commence pas par en souffrir ?

Le même régime de hasard, sinon de violence, nous le suivons nous-mêmes au sujet de nos lectures. On lit parce qu'on a hérité d'une bibliothèque, parce qu'une personne quelconque a prôné un auteur inconnu, pour passer le temps, pour tenir sa place dans les conversations du jour. Mais le livre pour nous essentiel, le livre unique auquel notre vie devrait s'accoupler, nous passons à côté, nous marchons dessus. Dans la vertigineuse foison des pensées humaines, tout ce qui sort d'une contingence prochaine nous échappe et ne nous sollicite point.

La conclusion de ma demi-lieue de pessimisme, est que je suis bien content d'être pour trois mois dehors avec ma gentille *Pensée*. Nous nous en irons par monts et par vaux, moi ruminant ce fatras ingéré durant l'hiver et non digéré

encore, elle, attentive aux circonstances et toute à la sensation pesante de porter sur son dos mon corps familier. Je ne l'éperonnerai pas, et ce fouet de la pensée publique, incessamment brandi par le livre, j'y échapperai moi-même. Repos, air pur, vastes ciels : à force de marcher, je trouverai peut-être ma voie.

Et si je m'ennuie, je peux bien causer avec Pingot.

— Hé ! Pingot !... Viens te mettre à côté de moi !

Il a placé sous son képi son mouchoir de cotonnade bleue : non qu'il ait la coquetterie de vouloir protéger son teint, mais parce qu'il n'a pas oublié ces principes d'hygiène enseignés spécialement en vue de nos routes : c'est ainsi qu'il ne boit jamais qu'après avoir retenu la gorgée quelque temps dans sa bouche ; ses bonnes joues apparaissent alors élargies et distendues, comme lorsqu'il souffle dans sa trompette basse.

Je lui raconte la bataille : Friant, Mortier, etc. Cette narration bête le saisit ; l'idée ne lui vient pas que son lieutenant pourrait lui servir de la frelature d'histoire. « Était-ce Napoléon Ier ? » me demande-t-il, car il sait qu'il y eut deux Napo-

léon. Puis, nous reprenons la grande route où bronchent un peu nos chevaux.

Oui, pourquoi lire, quand on agit? Ne revivons-nous pas le livre de Cervantès, Pingot et moi? moi toujours tourné vers quelque idée aussi chimérique que Dulcinée, lui, tout occupé à me servir, à panser mon cheval, confiant en moi, gagnant vingt-cinq sous par jour, et si bien nourri, qu'il n'a vraiment pas besoin qu'on lui promette le gouvernement d'une île... « As-tu bien dîné, Pingot? — Oui, mon lieutenant, j'ai bien dîné »; et il rit de ses belles dents carnassières. Et hier, nous avons rencontré Maritorne; *las espaldas que algun tanto la cargaban la hacian mirar al suelo mas de lo que ello quisiera.* Oui, c'était bien elle...

Nous voici devant la colonne — onze heures.....

— Eh! Sancho-Pingot!

— Mon lieutenant?

— Almorzemos.

— Mon lieutenant?

— Déjeunons, te dis-je. Je vais m'asseoir là, sur les marches. Mais donne d'abord l'avoine.

C'est fait: les chevaux ont le nez dans la musette et mangent avidement, faisant par inter-

valles le mouvement d'encolure qu'on appelle *encenser*. Pingot tourne autour du monument, épèle tous ces noms de victoires, puis me demande de sa voix timide :

— Était-ce Napoléon Ier... qui l'a mise là... cette colonne ?

— Non, c'est l'autre. — A ta santé, mon brave.

Et je bois une large rasade, qu'il me sert dans son quart de fer-blanc.

18 juillet

Ma fonction d'officier devançant la colonne consiste à préparer le logement et à assurer les subsistances. Pour le logement, je confère avec les secrétaires des mairies, gens experts, qui ont préparé la besogne d'avance et qui prennent des airs surpris quand je me mets à contrôler le travail.

Il est généralement impossible de loger les batteries au gîte d'étapes. « Oh ! tout à fait impossible ! Jugez donc : un canton de 600 habitants, et si imposé ! » J'insiste, je veux voir M. le maire. Enfin, pour me faire plaisir, on en logera quatre, sans plus : pas plus tard qu'il y a trois mois, il est passé un escadron ; l'habitant se fatigue à la longue. Les deux autres, on les logera à Coupvray et à Chaliffert, deux pays riches, deux bien bons pays.

Toujours ardue, cette question de loger les

gens de guerre, mais moins pourtant qu'autrefois ; alors, le soldat, mis au ban de la société, s'en revengeait sur le bourgeois ; les inimitiés intérieures aggravaient les hostilités du dehors. Dieu merci, j'ai perdu le droit que prit un jour tel capitaine, dont le nom se trouve flétri dans une plainte conservée aux archives de mon village : les gens refusant de loger sa compagnie, il fait donner les étrivières au notaire, se couche dans son lit, et détient des notables en geôle si brutale, « qu'il y en a un qui va mourir ». Dieu merci encore, les municipalités n'exigent plus de nous ces certificats de civisme faute desquels les troupes révolutionnaires mouraient de consomption aux portes des villes. Les mœurs militaires et les mœurs civiles se sont pénétrées ; les secrétaires des mairies se font les camarades des officiers de logement : celui d'avant-hier, n'ayant pu me faire agréer ses politesses, ne s'en est consolé qu'en logeant Pingot.

Casons pourtant ces quatre batteries. Le colonel, au château ; les chevaux du colonel au château. Les commandants, le médecin-major, chez les principaux du lieu. Puis coupons la petite ville en quatre et numérotons les secteurs.

— Premier secteur, première batterie. Y êtes-vous ?

— Oui, Monsieur. On pourrait aussi y loger la musique...

— Première batterie, quatre officiers, cinq chevaux d'officier, quatre-vingt-treize hommes... Y êtes-vous ?

— Oui, Monsieur. C'est le meilleur quartier de la ville ; il y a d'excellentes maisons, M. Bernard, l'adjoint, M. Camus... La musique y sera très bien.

— Il n'y a pas de musique ; elle passe par Château-Thierry.

— Ah vraiment ! C'est bien dommage. L'intendance nous annonçait la musique. Moi, j'avais fait balayer le kiosque...

Quand enfin mes quatre secteurs ont leurs garnisons, je rédige mon pli à l'adresse du capitaine de logement, puis passe à mon service d'approvisionnement. Il n'y a pas de difficultés pour le pain, ni pour le fourrage ; mais pour la viande !... Souvent le patron est absent : les garçons ne veulent pas s'engager. D'autres fois, le boucher hésite, consulte sa femme :

— Qu'en penses-tu, madame Martin ? Crois-tu qu'on puisse livrer à vingt-huit sous ?

— Ma foi, Martin, décide. Si c'est du bas-morceau...

— Du bas-morceau ! Si je fais un *beu,* je n'aurai pas rien que du bas-morceau, peut-être ! Il faudrait que ça soye vingt-neuf sous, l'un dans l'autre. Mais pour de la bonne marchandise, ça en serait ; on connaît la maison dans le pays...

Ceci est le refrain ordinaire : ils traiteront la troupe comme une clientèle bourgeoise, ils ne veulent pas exploiter le soldat. Mais les bouchers anciens dans la ville, gras, prospères, luisants, acceptent froidement mon offre ; ils disent qu'ils n'attendent pas *après ça.* Les plus jeunes, ambitieux, rivalisent de zèle et d'astuce, réfléchissent jusqu'au soir. D'aucuns, ayant passé leur redingote, viennent me relancer pendant que je dîne. L'autre soir, à dix heures, comme je me débottais, j'ai reçu un poulet graisseux signé : Élise Girod, — une grosse femme embaumée de pommade à la rose, que Pingot, me semblait-il, contemplait d'un œil admiratif.

« Monsieur le Lieutenant,

« Vu la qualité de la viande que nous tiendrions à l'honneur de fournir à MM. les militaires de votre régiment, notre juste prix... et croyez bien

à tout le zèle de notre loyauté pour quant à la fourniture. »

J'ai dit à Pingot : Dis-lui qu'elle est charmante ; embrasse-la de ma part, si tu veux. Mais, pour Dieu, qu'elle me laisse dormir.

Une demi-heure après il est encore revenu :

— Mon lieutenant, le boucher dit que c'est une bête qui pèse huit cents...

Cette fois, j'ai failli lui jeter ma carafe à la tête. Une minute après, je reconnus sa voix, répondant à celle de M. Girod, lequel, apparemment, l'avait attendu en bas, sous l'auvent du café. Puis, on apporta des bocks qui sonnèrent sur une table de tôle, et ce fut une buverie, une fumerie, entre Pingot et Girod.

Camp de Châlons, 21 juillet

Finie, notre promenade de cinquante lieues; finie par cette dernière étape, trottée dans la craie. Je n'entendrai plus derrière moi les fermes battues de *Friture*; je ne verrai plus, en me retournant, la carrure de Pingot, et son étui porte-avoine, enveloppant le contour de son cheval, et la semelle cloutée de ses souliers, suspendus à ses sacoches...

Ayant touché le premier au but, j'ai la latitude de choisir ma tente. Je les examine l'une après l'autre. La laide chose que ce camp inoccupé! Mille cônes de toile, tous pareils, sont posés sur des lignes parallèles dont les perspectives convergent au loin dans un paysage chauve. Il y a là cette symétrie mortelle aux impressions d'art, et bien qu'un détail pittoresque doive bientôt ranimer ce fond mort, je prendrai ma tente sur la lisière extrême, j'en lèverai l'auvent du côté des champs.

Il faut faire maintenant appel à tout mon flair topographique pour dépister les sillons d'écoulement que suivent ici les eaux. Le sol paraît plat, mais il y a toutes sortes de vallonnements imperceptibles auxquels les pluies, elles, ne se trompent pas. L'observation à laquelle je me livre est d'autant plus importante que je compte faire creuser à deux fers de pelle la surface de dessous mes toiles : cela donne du plafond. Or, on a vu de ces sous-sols envahis nuitamment par les eaux, et leurs propriétaires, relégués dans leurs lits comme dans des îles, se sont réveillés parmi des flottaisons de bottes et des soulèvements de tables de nuit.

Je cherche aussi un emplacement pour mon cheval : il lui faut un semblant de tertre, de manière qu'il ne patauge pas et ne gagne pas de crevasses. Son installation — au moins jusqu'à ce que nous nous soyons fabriqué des écuries — se composera d'une longe et d'un piquet, destinés, aussi bien, à jouer plus d'une fois le rôle d'entraves, car *Pensée* est d'humeur voyageuse, elle fera plus d'une partie à travers le camp.

Voilà qu'une trompe sonne le lancé, puis l'hallali. Qu'est-ce que cela signifie ? Chasse-

t-on à courre au milieu des tentes? « Chasseur as-tu vu... » cela recommence. Enfin, une grande silhouette se montre sur l'autre lisière et me fait des gestes.

« Arrivez donc ! on vous sonne depuis un quart d'heure ! » Je m'excuse, grimpe en hâte dans un break où sont assis le capitaine directeur du parc, l'officier de détail, le lieutenant chargé du téléphone : et nous allons dîner à Mourmelon.

Mais j'ai fait une sottise : j'aurais dû commander à Pingot de mettre au-dessus de ma tente une botte de paille, un sac, un signal quelconque, mais énorme, qui me permît de discerner mon *home*. Rentrant par une nuit noire, je tâtonne le long de l'interminable ligne, consomme une boîte d'allumettes, et n'ai pas encore trouvé. Enfin, un corps oblong posé sur quatre membres immobiles se dessine vaguement : *Pensée*, dans son attitude de sommeil. Je trébuche dans un fossé : c'est là. L'industrieux, le zélé Pingot a commencé autour de ma tente les indispensables travaux de circonvallation.

22 juillet

C'est aujourd'hui qu'ils arrivent : je vais les attendre à leur grande halte, qui se fera à Ligny. Il n'y a pas plus de six jours que je les ai quittés, mais cet écheveau de routes déployé entre eux et moi m'a dévidé un temps plus long. Ou bien est-ce que l'obligation de déloger d'un cantonnement à mesure qu'ils en approchaient creusait d'eux à moi un abîme illusoire, et changeait cet éloignement dans lequel ils me tenaient en une durable impossibilité de les joindre ? Toujours est-il que je suis bien content de les voir s'avancer parmi la poussière blanche, de les saluer l'un après l'autre, un peu hâlés déjà, de les entendre dire qu'ils étaient bien logés, puis de m'asseoir à leur table de hasard, au bord du chemin. Pingot aussi est venu voir ses camarades ; il leur a apporté un saucisson.

23 juillet

Je préside à mon installation. D'abord, tournons la tente autour de son axe pour que la porte soit dans le bon azimut. C'est un mouvement d'ensemble qui exige trois opérateurs : raison d'équilibre. Maintenant, assujettissons les piquets : on a vu aussi des tentes qui s'envolaient, qui prenaient des allures de parachutes...

L'ameublement est sommaire ; mais peu m'importe, je ne compte pas donner de fêtes. Si d'aucuns viennent me proposer un whist, ils devront apporter leurs chaises. La table guigne : qui dira si c'est sa faute ou celle du terrain ? Mettons-la devant la porte, pour qu'assis là, j'aie vue sur les champs : condition *sine quâ non* pour bien rédiger mes bulletins de tir. Le pauvre paysage, cependant ! Des avoines ondulantes jusqu'à l'horizon : cet horizon, ici tout proche est jalonné par des hêtres malingres, pareils à ces arbres héraldiques qui ne sont qu'une divergence de branches

noires sur champ d'azur ; il recule un peu, à droite, laisse voir un sillon transversal où courent par moments les panaches des trains qui se hâtent vers Paris, et se ferme de ce côté par des rideaux d'un feuillage un peu gris : ce sont les arbres qui s'abreuvent à la Vesle.

Je serai heureux ici. Ce site me plaît par sa pauvreté même, et je ne puis comprendre ce que j'entends dire : qu'il est laid. Pour ceux qui n'ont pas ces yeux subtils dont jouit le peintre, les paysages peuvent-ils jamais être laids ? Non, car chacun d'eux a son caractère, auquel il y a des raisons géologiques. Le moyen qu'un terrain purement crétacé soit varié comme un terrain jurassique ? Il faut bien que l'effet superficiel soit conforme à la cause profonde. Et ce simple rapport de cause à effet, n'est-ce pas en définitive toujours lui, conscient ou non, qui assouvit notre appétit du beau ?

J'aime donc cette plaine vague et primitive, à peine modelée par les eaux du ciel, à peine égratignée par les outils de l'homme, telle encore qu'elle émergea des mers molassiques...

Je me demande seulement ceci : est-ce une conformité fortuite de mon âme présente avec

cette nature, ou bien une causalité inhérente aux choses ambiantes, qui fait mon accord parfait avec elles? En y réfléchissant, je crois mon être intime nécessité par ces dehors. J'en ai pour gage cette fièvre où me mettaient les premières étapes : signe de quelque réaction intérieure.

De même, ce paysage de banlieue, traversé de tramways, enfumé d'usines, ces bords de rivières morcelés et bigarrés, ces chemins de halage où des draps étendus taillaient des blancheurs d'emporte-pièce, toute cette nature disparate me faisait une âme d'hiver tourmentée, où mes idées s'entre-choquaient. Paris m'attirait alors dans sa vie tourbillonnaire ; j'étais étincelle ou cendre en ce foyer. Me voici, si j'ose dire, devenu ce brin d'herbe inerte qui vivra à mes pieds sous ma tente, et dont l'humble vie n'a besoin que d'un peu de terre, d'un peu d'eau, d'un peu d'air.

26 juillet

Que faire en un camp, à moins que l'on n'en sorte ? L'examen de la carte nous a décidés pour Trépail, petit village joliment accoté à la montagne de Reims. La voiture étant attelée à la Daumont, René, sur le siège, jouait de la trompe et réglait l'allure. Les autres, sur les banquettes, plaisantaient ce paysage funèbre, puis, malgré eux, se laissaient gagner à la tristesse des lieux. Le retour fut plus gai, grâce au vin mousseux de là-bas.

En arrivant à ma tente, j'ai la plus agréable surprise : elle est décorée, méconnaissable. Les talus qui la bordent ont été refaits bien également ; leurs arêtes sont soulignées de mousse, et chaque sommet de la figure polyédrale est marqué par une pomme de pin. De part et d'autre de la porte, deux môles de terre bien damée portent en leur centre des touffes de carotte sauvage, puis de très petites fleurs, arrangées suivant les

branches d'une étoile. Une arabesque de poussière blanche, doublée elle-même par un nielle de suie ou de charbon, se mêle au terreau de ce jardin suspendu. Enfin, des bâtons de craie, dressés suivant la face extérieure des môles, construisent mon nom à gauche et mon grade à droite.

Faisant ma barbe avant le dîner, j'entends un pas hésitant qui s'approche, s'arrête. Je sors, et vois Pingot tout rouge, sa trompette en sautoir. Il était de service cette après-midi : alors entre deux sonneries, il venait travailler à cette décoration...

— C'était donc toi, Pingot ! Je m'en doutais.

Et ce dont il se doutait, lui, c'est cette pièce d'argent que je lui glisse dans la main. Un moment après, il nous sonne : *Aux Officiers* — *La Soupe* — *Aux Officiers*, etc. Et, me dirigeant vers le mess n° 4, je le trouve assis aux tables de la cantinière, portant remède, avec mes quarante sous, à son inextinguible soif de trompette.

27 juillet

Observateur au point de chute : ceci m'oblige à déguerpir longtemps d'avance, car quelque autre régiment, en commençant son tir, pourrait barrer ma route. A la pyramide, je rencontre les lieutenants employés au parc qui rentrent, eux, ayant établi les objectifs. Ils me donnent des points de direction : un arbre à gauche de la butte jaune, puis, dès que je l'apercevrai, le poteau qui marque la limite de l'École Normale.

Je ne suis pas parti trop tôt, car voilà, vers le quartier général, des masses grandissantes qui sont des batteries à cheval. Je dépasse la butte ; mon cheval enfonce dans une tourbe si molle que les obus ont eu de la peine à y éclater : on en voit un grand nombre couchés intacts sur la mousse. Les voici enfin, ces trois panneaux baptisés *colonnes d'infanterie* par le bulletin que je tire de ma poche, et voici le petit bois où je me posterai pour noter ces éclatements...

Un chariot bondé de gens dépose à mon observatoire un téléphoniste et deux brigadiers, mes aides. Un adjudant m'amène une vedette à cheval, qui se met à faire les cent pas dans l'allée du petit bois, en conduisant *Pensée*. Puis, tous ensemble, nous attendons.

Savoir attendre : capitale qualité militaire. Attendre le général, attendre le beau temps, attendre sa retraite... Attendre oisivement, sans ennui, jusqu'à ce que la chose attendue s'accomplisse, ou que le contre-ordre arrive.

Le ciel se gâte : l'étendue chauve, un peu comme une mer, réfléchit sa lumière livide. Il pleut. Tirera-t-on réellement, ou recevrons-nous vers neuf heures l'avis laconique : École à feu remise ? — Qu'en dit le téléphone ?

Une voix de polichinelle nous répond : Pas d'ordres. Et derechef, adossés aux arbres qui nous protègent un peu, nous attendons.

Cependant, si je faisais la leçon à mes brigadiers ? Je les appelle. Savent-ils ce qu'est intervalle et ce qu'est hauteur d'éclatement ? Coup percutant et coup fusant ? Je leur choisis des postes, leur fixe des repères pour l'évaluation des intervalles, leur fabrique une alidade avec un morceau

de bois gradué qu'ils tiendront à bout de bras. La vedette, interrompant sa promenade oscillatoire, m'écoute et les regarde ; eux, prennent la posture d'observer et concentrent sur ce bâton toute l'attention qu'un astronome pourrait déployer dans la minute où Vénus passe sur le soleil.

La pluie a cessé. Dans l'air plus sonore, les notes de la retraite retentissent distinctement; des points noirs, à peine perceptibles, fourmillent derrière la crête qui cache la prudente mise en batterie : puis c'est l'éclair de la première pièce tirée, et le bruit du canon arrive à peu près avec le projectile. Les deux brigadiers commencent à noter : court, long. Il y a toutes les variétés de points de chute : le ricochet suivi de l'éclatement immédiat, la dispersion violente de l'obus qui fait fougasse, l'éclaboussement insensible de celui qui n'éclate pas. Un châssis d'un panneau s'écroule avec bruit sous un de ces fortuits coups au but qui, bien qu'on sache ce qu'ils valent, ne laissent pas de faire plaisir.

Puis, le tir fusant commence son feu d'artifices contre la colonne démantibulée : des éclats frappent avec une résonance ce qui reste des voliges, d'autres s'amortissent en pluie succes-

sive sur la matité du gazon. Une accalmie, puis la canonnade reprend, furieuse, s'apaise de nouveau. Un pointillé dansant sur la crête marque qu'on amène les avant-trains ; quelques bribes des commandements vociférés nous arrivent. Et le silence se fait, le grave silence de midi.

Cet homme, dont le rôle de vedette finit avec le tir, me demande la permission d'aller jusqu'aux objectifs pour y ramasser des fusées. J'y consens ; il laisse son cheval au téléphoniste et se précipite aux panneaux, ravi d'y arriver le premier, avant la corvée dite *des caffûts*. C'est qu'une fusée intacte, qu'on rapporte au chef-mécanicien, est payée deux sous.

28 juillet

Bien m'en a pris de n'apporter ici aucun livre, et de me nantir seulement de quelques feuilles où jeter ces notes de tous les jours. Cette mouvante cloison de toile me fait un habitacle trop conventionnel et ne peut détenir mon esprit sollicité au dehors, mêlé aux intempéries. C'est d'abord le vent qui fouette et distend l'enveloppe, retrousse le volant du bas, entre chez moi par bouffées fantasques : le trémolo qu'il me met en tête m'incline plus au sommeil qu'à tout autre état d'âme. Puis, des pluies inopinées, sans pénétrer la toile, la tendent entre ses points d'appui, la rendent plus sonore. Combien de fois me suis-je réveillé sous cette peau de tambour, et combien y ai-je fait de *ra* et de *fla* depuis mon lit, rien qu'en étendant le bras ! Enfin, cette lune radieuse, dont je suis à jamais l'Endymion passionné, me tient en insomnie sous sa pâle caresse ; sa lumière ne m'arrive que tamisée et deux fois vague : je m'amuse alors de cette idée, que je suis, moi, dans la lanterne, et que la lumière est dehors.

Nous dormons peu : de satanés trompettes poussent leurs fanfares dès trois heures du matin. Pourquoi toutes ces berloques, je le demande? Pour le café, pour les vedettes, pour le départ des chariots de parc : êtres et choses qui se passeraient aisément de musique.

Mon ordonnance entre ensuite par-dessous l'auvent soigneusement bouclé, sans bruit, si bien que, dans mon demi-sommeil, j'ai le cauchemar qu'il sort de dessous terre. Il va droit à ma bride, passe sa peau de chamois sur les aciers, ternis de rosée, apporte de l'eau, va seller mon cheval, revient. Je le laisse très libre : il croit ainsi être un personnage et fait les choses avec plus de gravité. D'ailleurs, le compliment agit plus sur lui que le blâme ; je le vois souvent venir au-devant de l'éloge, en insinuant :

— Mon lieutenant a-t-il trouvé que le thé était fort juste de la bonne force?

Ou bien :

— Pour le papier à lettres, j'en ai pris de pareil à celui que mon lieutenant avait à l'habitude.

Je ne manque jamais de répondre à l'invite : c'est trop amusant.

30 juillet

Le soir, après la soupe, la musique joue au milieu du camp. D'aucuns l'écoutent avec recueillement; d'autres, épris de danse, se groupent deux par deux ; l'un saisit aux épaules le second qui le tient sous les aisselles : ils agitent un branle de leur village. Après cela, on organise des parties de bouchon; on tire. les paillasses dehors pour s'en faire des sophas et fumer une pipe, les jambes en l'air. C'est dans ce tohu-bohu que je passe après dîner, allant voir si les gardes d'écurie sont à leur affaire, ou marchant au-devant des nouvelles de service apportées par le fourrier.

Ce soir, j'ai trouvé un bon prétexte de me mêler aux conversations. Le sous-chef avait dressé la lunette de batterie, pour voir la lune: cela avait causé un attroupement. De loin, je les voyais faire. Chacun d'eux, avant de regarder à l'oculaire, campait ses mains sur ses genoux, se pliait d'une fa-

çon bonhomme, clignait de l'œil avec une grimace affreuse, et, d'une avancée prudente, mettait l'œil à l'instrument. Ces hommes ne s'observent nullement ; et c'est naturel, puisque, dans leur milieu, personne ne les observe.

Puis, je suis entré dans leur cercle. J'ai fait brièvement un cours d'astronomie qu'ils pussent entendre : ils ont très bien compris que la lune courait autour de la terre comme un cheval de voltige autour de l'instructeur qui le tient à la longe. Mais bientôt les curieux sont arrivés en trop grand nombre ; on me demandait de tous côtés : « Et les étoiles ? Et celles qui brillent ? Et celles qui ne brillent pas ? Et celles qui ont une queue ? Et celles qui filent ? » J'ai dû disparaître, et le sous-chef lui-même, débordé, a pris le parti de les placer à la file indienne pour qu'ils vissent la lune chacun à leur tour, en bon ordre, et sans culbuter la lunette.

2 août

A l'École Polytechnique, les camarades d'une même salle se faisaient photographier juchés sur un canon, dans des poses fantaisistes. Nous gardons précieusement d'ordinaire ce souvenir de deux années à la fois gaies et graves, ce gage échangé entre gens qui s'aimaient avec l'esprit, — une bien bonne manière d'aimer. Pourquoi faut-il que des vies ainsi mélangées, amalgamées deux ans, soient ensuite séparées pour jamais?

La photographie de la salle 20 se voit donc dans mon cabinet, à côté de mon tableau noir; et si elle est à neuf personnages, c'est que nous eûmes René comme figurant, René, marqué au flanc d'un immense k qui signifiait *Constante*, hôte habituel. Il faut dire que René fréquentait un peu partout et qu'il habitait principalement le corridor.

Pingot a-t-il vu cette photographie chez moi? A-t-il entendu Bourdin en faire la description?

Je ne sais. Mais aujourd'hui qu'il travaillait à nettoyer quelque chose dans ma tente, il poussait de gros soupirs, oppressé par une envie de parler que sa timidité refoulait. Interrogé, il m'a avoué qu'il désirait... avec ceux de sa tente... prendre un canon... parce qu'il y a un photographe dans le camp... qui les tirerait en portrait. Ils nettoieraient bien le canon, pour que ce fût joli ; puis ils le replaceraient au parc. Je lui donnai un billet, qu'il porta tout courant au chef-mécanicien.

Une heure après, on peut admirer leur tableau vivant près de l'enclos réservé aux maréchaux : le moulin à vent leur fait un fond. Un chevauche le coffre ; deux sont à califourchon sur la pièce ; un autre, debout, s'est coiffé du couvre-bouche et porte le refouloir sur l'épaule. La bonne tête de Pingot passe entre deux rais de la roue. Mais, si bien qu'ils aient imité nos drôleries d'École, ils restent guindés, car c'est un moment grave pour le paysan que celui où l'on fait sa portraiture. Le maréchal-des-logis ne s'est affranchi de son souci qu'en prenant une pose héroïque, poitrine bombée, sourcils froncés. Je passe, craignant de troubler le *bougeons plus,* et n'ai pas le courage

de rappeler à l'ordre cette bourrique famélique qui emmène le cabriolet du photographe dans les avoines.

Ces photographies de troupiers sont toujours étonnantes. René nous en fit une à Giromagny, quand nous eûmes fini le lever du fort. Les soldats que nous avions employés quinze jours à dresser nos mires, à porter nos niveaux, il les établit sur la coupole, au sommet du massif central; et c'est ainsi qu'il les attrapa, quatre assis et cinq debout, dans une raideur impayable. Derrière eux, à l'horizon, un contour arrondi se dessine : le Ballon d'Alsace.

3 août

Longue marche de retour faite au pas depuis le camp d'Attila jusqu'à nos tentes.

Un ciel bas, uniformément gris, couvre le lent déroulement de ce sol égal, tapissé d'un gazon moussu où les roues s'empreignent sans bruit, comme sur du feutre. Pas un oiseau, pas une bête fuyante devant nous, ne rompt ce silence de mort dont nous sentons mieux la gravité, tympanisés que nous sommes par les récents éclats du canon. On dirait d'une marche abstraite que feraient des ombres dans une nature amorphe, lunaire, et dont le devenir serait absent.

4 août

J'avais fait une galopade jusqu'à l'Arbre-Chenu et rentrais lentement, au soleil de cinq heures qui projetait de moi une ombre caricaturale, quand j'aperçus sur la voie romaine une silhouette noire : assurément celle d'un officier d'artillerie. J'obliquai donc à gauche : à cinq cents mètres, je reconnus le cavalier. C'est que nous avons tous une caractéristique équestre à laquelle on ne se trompe pas. Ce vieux dos voûté, las d'avoir servi, ce buste hésitant qui accompagnait la marche du cheval par une avancée alternative des épaules, ne pouvaient appartenir qu'à l'excellent capitaine Michadou : il s'en allait donc le long de cette route morne, lentement, avec une sorte d'effort, comme s'il eût traîné derrière lui de mortes années, toute l'inertie de son humble carrière ; et son corps trop assoupli, rompu, ne se refusait pas à marquer un pas à droite, vers la retraite, — un pas à gauche vers l'oubli.

Il s'arrêta pour me voir venir, tournant vers moi sa figure noire et blanche, noire de peau, blanche de moustache.

— Té! bonjour, me cria-t-il, ravi de rencontrer un compagnon. Rentrons ensemble, mais au pas, s'il vous plaît; *Bijou* est un peu fatigué.

Bien que la fatigue de *Bijou,* énorme cheval abruti par la litière, n'eût rien de pitoyable ni même d'avéré, je me rangeai à gauche du capitaine et l'écoutai.

— Eh bien! Vous avez vu cette note que nous envoie le commandant du 19e corps? Cela fait bien de la besogne pour mes tailleurs; j'ai été obligé d'acheter du drap à Mourmelon. Mais ce sont des mesures, vraiment, qui ont des avantages, quelques avantages..... ne trouvez-vous pas?

Je convins que le parti de doubler en drap la banderole des étuis-musettes était bon, très bon, et que cette manière de noircir les gamelles avec un frottis d'ail et des fumigations de paille, était curieuse, très curieuse.

— Ces manœuvres! reprit-il, c'est la perte des effets, la ruine des fonds particuliers. On dit que le fonds commun indemnisera, mais de com-

bien ? Cela dépend du conseil d'administration, et nous, en attendant, nous nous mettons en débet, en débet complet... C'est pour cela qu'on a bien raison de renforcer les effets comme on peut.

L'occupation unique du capitaine Michadou fut, pendant quinze ans, de gérer habilement les fonds de sa batterie ; il passait chaque jour des heures dans son magasin, où l'ordre était admirable. Et voilà qu'au moment de prendre sa retraite, il est menacé de déficit par ces manœuvres...

Nous arrivâmes devant le *but mobile* dont un peu de vent agaçait la voile, et *Bijou* prit peur. Le capitaine le contraignit à passer, d'une manière peu conforme aux principes, sans le forcer à regarder l'objet. A partir de ce moment, l'animal trottina et le cavalier le laissa faire, ne paraissant pas même s'en douter, et ne songeant point à déplacer son immuable main de la bride.

Assez loin sur notre gauche, des hommes vêtus du bourgeron et portant le manteau en sautoir, ramassaient des débris de projectiles. Un d'eux se redressa, nous observa un moment, puis courut vers nous d'une surprenante vitesse.

— Voyez donc, mon capitaine. Cet homme !...

Il le regarda en se garant du soleil avec la main, et dit simplement :

— C'est Auguste.

Le coureur, arrivé au chemin, s'arrêta sur le bord, ses épaules orientées suivant le sens de notre mouvement, et resta ainsi, dans la position d'un homme qui s'efface pour laisser passer. Quand nous arrivâmes à six pas, il salua. Le capitaine s'arrêta court, et il y eut un silence pendant lequel l'officier sourit au soldat et le soldat à l'officier.

— As-tu ton pantalon neuf, Auguste ?

— Oui, mon capitaine.

— Qui t'a donné ce pantalon-là, Auguste ?

— C'est vous, mon capitaine.

Ils se sourirent encore, puis le capitaine reprit :

— Allons, c'est très bien !... Ménage-le : c'est le dernier que je te donne.

Il activa *Bijou,* qui reprit son trottinement, et continua avec moi la conversation commencée avec l'autre.

— Oui, c'est le dernier. Aussitôt après les manœuvres, j'aurai ma retraite, tandis qu'Auguste est encore là pour deux ans. Il a commencé son

service à la 2e batterie, vous savez? On lui faisait toutes sortes de misères, parce qu'il parlait mal le français, on le passait à la couverte, et lui se révoltait : c'est que nous ne sommes pas patients, nous autres du Midi. Quand j'ai vu ça, moi, j'ai demandé au colonel à prendre Auguste... Maintenant, vous voyez, il est très doux. C'est comme les chevaux mauvais à l'homme : mettez-les dans un bon coin d'écurie, ils deviennent bons. Et ce matin, je lui ai donné un pantalon, pour ses manœuvres...

Nous nous étions déjà séparés, pour regagner isolément nos tentes, quand le capitaine me rappela. Je me rapprochai de lui avec circonspection, car *Bijou* dansait d'une manière violente, agressive :

— Quand je ne serai plus là, n'oubliez pas Auguste... J'ai peur qu'on ne se remette à le brutaliser : alors il se révolterait. C'est qu'il est de Mirande, vous savez...

6 août

Nous avons voulu nous signaler en offrant aux camarades des nombreux régiments assemblés ici une fête mémorable, et ce fut un rallye-paper aussi brillant que ceux que nous courions jadis en forêt de Fontainebleau. L'arrivée était au bois 56, juste assez grand pour contenir la musique ; le buffet était établi sur la lisière, du côté de l'ombre. Une voiture revenue de Trépail, déversait incessamment ce petit vin de Champagne dont la mousse est si délectable ; on avait fait venir de Paris des pièces et des fruits ; bref, cela fut gai, amical et copieux, et n'eut d'autre inconvénient que de retrancher deux louis à nos maigres bourses de lieutenant. Mais notre camarade Simon qui est sans ressources et qui fait vivre sa mère sur sa solde, nous lui avons fait croire que le colonel payait tout, et que chaque officier donnait seulement deux francs, pour les fleurs et le papier.

Les canonniers ont eu aussi leur fête, vaste kermesse organisée par nous sur le terrain qui sépare les tentes des officiers de celles des hommes. La mairie de Châlons nous avait prêté le matériel qu'elle emploie aux réjouissances publiques, et nous avions fabriqué quelques accessoires. Les prix étaient des volailles, des lapins, des bouteilles, des pièces de cent sous, puis de menus objets : pipes, couteaux, voire une montre d'argent.

Il y eut d'abord des courses de toutes sortes : plates, d'obstacles, en sacs, en brouettes, montées, accouplées. Puis des masses de gros plaisirs : le duel du chat et de la souris, la pièce d'argent qu'il faut prendre avec les dents au fond d'un plat plein de farine, l'ascension des tentes, la moutarde et les confitures, le tourniquet. Chacun de nous présidait à l'un de ces jeux : j'étais au mât de cocagne, un beau tronc de sapin, droit comme un I et soigneusement savonné, le long duquel ils s'efforcèrent vainement durant une heure. Ils s'arrêtaient à mi-hauteur, hors d'haleine, tiraient du sable de leur poche pour donner du mordant à leurs mains, et montaient encore, plus lentement. Ceux qui regardaient alors la

longueur à gagner étaient perdus : on les voyait hésiter, lâcher prise, glisser en bas d'un mouvement uniformément accéléré ; ils touchaient terre parmi les huées. Enfin, il y eut une affluence nouvelle de canonniers qui avaient concouru pour d'autres jeux ; ceux-là s'étaient donné du cœur avec du vin qu'ils avaient gagné. Ils trouvèrent le mât moins glissant par tout le sable qu'on y avait mis : plusieurs arrivèrent au faîte sans trop de mal. Un d'eux, gaillard souple et dégingandé, avait sa réputation faite, car j'entendais dire : « Tiens, Émile ! Regarde donc : Émile ! » Un cercle plus large se forma pour le voir, et quand il eut décroché l'oie, une voix envieuse dit derrière moi : « C'est son septième prix ; ça ne devrait pas être permis ! »

Où là justice distributive est-elle meilleure qu'autour de mon mât ? N'est-ce pas la loi, que des comparses s'essoufflent, s'épuisent, grattent le savon, et qu'au bon moment arrive un Émile pour décrocher l'oie ?

La dernière attraction fut un concert varié : la scène consistait en un plancher posé sur deux chariots-fourragères qu'on avait accolés et solidement amarrés à des piquets, de crainte qu'ils

ne vinssent à dériver sous le piétinement des acteurs. Le char de Thespis, voilà où nous en sommes, nous autres. Quant au programme, le monologue réaliste et la chanson canaille en occupaient la grande moitié : nous savons sacrifier au goût du jour. Mais j'ai peine à croire que Pingot ait beaucoup goûté ces *Petits joyeux* ou ce refrain : *A Montparnasse.* On veut que ce soit là de l'art : est-ce celui qu'il faut à des soldats ? Et pourquoi n'avons-nous pas une poésie militaire ? Les Allemands en ont bien une.

Au fait, je sais bien pourquoi. C'est que nous sommes toujours ce peuple gaulois épris de deux choses : *rem militarem et argute loqui.* C'est, qu'étant un peuple de braves, nous sommes aussi un peuple de rhéteurs. L'armée : matériaux pour poèmes épiques. « Les morts que Raffet déifie », écrit Théophile Gautier : quels besoins ont-ils qu'on les déifie, ces humbles que personne ne plaint ? Mais le pis, dans notre cas littéraire, est que, saturés de larges vers et de royale prose, fatigués d'*argute loqui,* nous tombons dans cette littérature bourbeuse qui ne veut rien savoir du peuple que ce qu'il a d'abject, du sous-officier et du soldat, que leur paresse et leur goût de crapule.

Par contre, l'opérette *Les deux aveugles* mit l'auditoire en une telle liesse que nous n'eûmes pas le courage d'arrêter là le spectacle : nous le laissâmes dépasser le programme d'autant que la bonne volonté des exécutants le permettrait. Quand vint la nuit, on improvisa une rampe avec les lanternes de toutes les écuries. Il y avait en même temps des pique-niques où les lapins, les canards, promptement sautés dans les poêles de la cantine, reparaissaient en débris sur les couvercles des gamelles.

7 août

La formule du commandant pour obtenir de son personnel une manœuvre attentive et régulière est toute simple : il s'est fait aimer de nous. Les capitaines veulent lui amener correctement leurs batteries, les lieutenants, leurs sections : et lui, sûr de notre bonne volonté, se contente de nous commander par des gestes lents de son sabre, et s'en va tranquillement, au trot de son gros cheval, qui semble traîner par des fils invisibles toutes ces pièces et tous ces caissons. Quel que soit le terrain, et qu'il nous faille nous comprimer, nous étendre, ralentir, arrêter, nous nous retrouvons alignés au moment décisif : nos mises en batterie sont, dit-on, grandioses.

C'est ce qui nous a valu l'honneur de paraître aujourd'hui devant le général inspecteur. Il y avait six batteries dans la main du commandant, devenu colonel pour la circonstance. On avait réservé beaucoup de munitions pour cette

solennité; et, comme nous pratiquons cette méthode de réglage qui rend les sections indépendantes dès que la hausse probable est trouvée, ce fut, toute la matinée, sur une ligne de trente-six pièces, une pétarade effrénée. Il nous fallait tenir à la main nos montres à secondes, pour reconnaître, d'après les durées, nos éclatements. C'était plaisir alors, dans cette gerbe de lueurs soudaines, de discerner les deux coups de la salve, à une même hauteur, tels que les yeux d'une locomotive, et de dire aux pourvoyeurs tournés à demi vers soi : « Bas : diminuez la durée de deux dixièmes. »

16 août

Avant de quitter le camp, nous flambons tous les bois qui nous ont servi : châssis des couchettes, charpentes des abris à fourrage, poteaux des selleries. C'est un immense feu de bivouac autour duquel nous sommes tous assemblés : pourquoi ? nous n'en savons rien. Mais les fumeurs trouvent drôle de prendre là un tison pour allumer leurs pipes ; les autres contemplent en silence ces volutes ardents, ces vols d'étincelles qui pétillent aux étoiles. Tous ces visages, illuminés de reflets d'enfer, ont une expression presque pieuse et je ne sais quelle instinctive extase. Il faut être soldat pour savoir tout ce qui subsiste en nous de l'homme préhistorique.

21 août

Nous marchons vers le point de rassemblement qui sera ensuite l'origine de nos manœuvres, au pas, par ordre, pour ménager nos chevaux. C'est toute la Champagne prise d'écharpe, traversée de l'ouest à l'est, par petites journées ; et l'on s'ennuierait durant ces lentes matinées, si l'on pouvait s'ennuyer jamais, tant qu'une brise erre par les champs, que les nuages passent, qu'il y a des fleurs au bord du chemin.

Le commandant Dagobert nous appelle auprès de lui, à tour de rôle, pour lui tenir compagnie. Un lieutenant, à gauche, lit la carte, un autre, à droite, tient sa montre en main. L'attitude du commandant est celle de ces excellents cavaliers qu'un peu d'embonpoint, que des cheveux grisons ont désintéressés du cheval ; l'étrier chaussé à fond, la cuisse très immobile, il laisse son buste osciller, et baisse un peu la tête, dans ce port mélancolique qu'on prête à Frédéric II.

Sa figure calme et pleine, son corps lourd, s'harmonisent mal avec l'ajustement militaire. Je l'imagine, en un manteau d'ampleur royale, séant sur une haquenée blanche ; son képi se fleuronne ; sa cravache, tenue en sa dextre, devient sceptre : et c'est pour moi un bon roi des temps carolingiens qui va tenir un lit de justice, là-bas, au point de rassemblement.

Il raconte ses campagnes du ton le plus égal, en homme dont les émotions militaires sont éteintes, ou simplement, en narrateur fatigué de répéter toujours les mêmes histoires. Nous lui prêtons une pieuse attention, nous, ses pages, qui n'avons montré quelque valeur que dans le calcul intégral, et n'avons pas, à vrai dire, gagné nos éperons.

— Vous voulez savoir comment j'ai débuté dans le service? nous dit-il. C'est par un combat, par cinq heures de présence au feu. Depuis quatre jours, je courais après ma batterie ; j'arrivais dans un cantonnement : décampée. Notez que je n'avais pas de cheval, pas même de bottes, et que je faisais les étapes sans bagages, dans ma tenue de l'École d'Application. Enfin, tant qu'on marche en avant, on a des jambes ; j'aurais volon-

tiers été de la sorte jusqu'à Berlin. Mais le malheur a voulu que sur la route de Berlin se trouvât Wœrth, vous savez? Ce matin-là, un officier d'état-major me donna un renseignement précis : il venait de voir mon capitaine par là — et il me montrait une direction — je n'avais qu'à marcher et je le retrouverais, à moins d'un changement de position. Je courus. Devant moi, un tas de canons pétaradaient, les premiers que j'entendais, et j'étais nerveux comme l'autre jour ces jeunes pointeurs qui vous envoyaient des obus de tous les côtés. Aussi la longue course que je fournis me fit-elle du bien, en me permettant de rassembler mes idées. Arrivé sur la ligne des batteries, je me mis à la parcourir de la droite à la gauche. Cela commençait à mal tourner ; les officiers étaient trop occupés pour pouvoir me répondre : je passais simplement derrière les avant-trains et regardais les numéros aux collets des pourvoyeurs. Enfin, l'avant-dernière batterie de gauche était la mienne : j'y entrai. Le capitaine se tenait sur l'autre aile, à cheval. Je m'avançais vers lui, ma lettre de service à la main, quand, tout d'un coup, je vis quelque chose d'effroyable.

Le cheval du capitaine fléchit sur son arrière-main en même temps qu'on entendit un bruit sourd, semblable à celui d'un coffre vide qui tombe à terre : les flancs de la bête qui craquaient. Puis, tout aussitôt, la détonation d'un obus et l'éparpillement d'une gerbe affreuse faite de fragments d'acier, de flammes et de débris humains. Le cadavre de l'homme apparut un instant décollé de la selle et l'on vit un peu de jour entre ses cuisses, puis il retomba pêle-mêle avec la charogne du cheval.

Quelques canonniers firent un pas vers ce tronc sanglant d'où sortait un râle, mais le lieutenant en premier cria d'une voix sévère : A vos postes! Il devenait commandant de batterie. Je connaissais sa figure pour l'avoir vue au café Vachette; il me reconnut aussi et me serra la main.

— Prends le commandement de la section de gauche, me dit-il.

Nous avons tiré ainsi toute la matinée. J'essayai d'abord de trouver une hausse, et puis, j'y renonçai. Dans ce temps-là, vous savez, on ne réglait rien du tout; on parlait encore du but en blanc. Supposez une école à feu chez les Hotten-

tots : voilà le tir qu'on faisait. D'ailleurs je connaissais mal le matériel, des mitrailleuses. Mon personnel avait trop souffert, aussi ; la mort du capitaine l'avait impressionné. Quand on ne s'est pas réglé dans les premières minutes, voyez-vous, c'est fini.

D'abord, un obus me faucha le pointeur et le pointeur-servant de la première pièce. Avez-vous vu tomber des quilles ?... Je me tournai vers l'avant-train pour crier : Pourvoyeur, venez remplacer ! Mais avant que je n'eusse parlé, cet homme avait déposé son sac à charges, il s'avançait au pas de course. Il était plus jeune encore que moi, petit, imberbe : il s'équipa tranquillement du sac à étoupilles et prit son nouveau poste. Chose étrange, j'eus peur alors pour lui. Que cet enfant succombât là, cela me semblait monstrueux ; et je l'aurais renvoyé derrière son coffre, si j'avais pu seulement en appeler un autre à la pièce.

Le premier coup qu'il me pointa, autant que je pus voir, fut hors de direction. Je lui demandai : Avez-vous peur ? Il me répondit : Non, — avec un sourire si doux... Il ne savait pas pointer. A partir de ce moment, je venais, après chaque charge,

me mettre à sa place : si j'ai fait mieux que lui, Dieu le sait.

Mes autres hommes étaient aussi braves. Vous n'avez pas connu ces canonniers d'autrefois : ceux-là venaient d'Afrique, ils avaient vu plusieurs affaires. Ils me regardaient avec étonnement, peut-être aussi avec un peu de cette pitié que j'éprouvais moi-même à l'endroit de mon petit pointeur. Dans ces moments-là, c'est le fond du cœur qui vient à la surface, il n'y a plus de conventions, plus d'habitudes ; l'idée de ma mort, chez ces vieux soldats, froissait quelque fibre intime et paternelle. Mais, ne trouvez-vous pas que cela est beau, l'obéissance qu'ils me rendaient, eux, hommes mûrs, éprouvés, à moi, si jeune et si ignorant ? « Oui, mon lieutenant. — Tout de suite, mon lieutenant. » C'est que le soldat a naturellement confiance en ses chefs ; il sent qu'ils lui sont nécessaires, il comprend quel malheur c'est pour lui quand il vient à les perdre.

Pourtant mon attention était distraite du tir par un certain désordre dans mes attelages. Un beau cheval noir, derrière moi, ronflait, s'inquiétait, s'empêtrait, puis ruait jusqu'à ce qu'il fût

tombé. Par quelle erreur des commissions de réquisition ce pur-sang était-il dans cette batterie, c'est ce que je n'ai jamais pu comprèndre. Je criai au conducteur de tenir sa bête, car il fallait bien que nous fussions prêts, sans cesse, à amener nos avant-trains. Cet homme se mit en effet entre ses deux chevaux, qui étaient ceux de devant — tandis que tous les autres conducteurs s'étaient placés à droite des sous-verges, de manière à se couvrir des coups qui nous prenaient en écharpe. Il parlait à son cheval, le flattait, le ramenait dans les traits. Tout d'un coup, il nous vint encore un obus qui me donna comme un soufflet par le vent qu'il fit. Derrière moi, le cheval noir poussa un grand cri; nous le vîmes s'agiter sur trois pattes, baisser l'encolure pour voir sa blessure: il avait le membre antérieur droit coupé net au-dessus du paturon. Il glissait dans une mare de sang, mais continuait à se défendre avec une étonnante vigueur; c'était un de ces énergiques anglais dont il y avait alors peu de modèles en France. Le conducteur, maintenant, lui faisait face et le regardait avec consternation. Je criai à cet homme de tuer son cheval en lui logeant une balle dans l'oreille. Commeil n'exécutait pas, je m'approchai

de lui : il pleurait abondamment. Alors je fis signe au brigadier, qui comprit et obéit, tandis que ce pauvre diable, suffoqué de chagrin, s'éloignait à toutes jambes en se bouchant les oreilles.

Notez ceci : les conducteurs s'énervent plus que les servants parce qu'ils sont inoccupés pendant le tir. Si vous voulez garder vos hommes en main, donnez-leur sans cesse de la besogne. On a rendu réglementaire la prescription d'abriter les attelages : c'est en effet une bonne chose, mais pas pour la raison qu'on en donne. Suivant moi, l'important n'est pas que ce personnel-là ne soit pas vu, mais bien, qu'il ne voie pas.

25 août

C'était, au bord du chemin, une maison basse dont la façade n'avait qu'une porte et qu'une fenêtre, très semblable à ces cahutes devant lesquelles Téniers assemble ses joueurs de boules et ses buveurs, les ancêtres de Pingot : pauvres baraques dont il semble qu'on sent le poids sur ces statures ramassées, et qu'elles ne soient que des carapaces humaines.

Je lui ai demandé :

— Est-ce qu'elle ressemble à ça, ta maison ?

— Oh non ! la mienne est bien plus gentile !

(Gentile, pour gentille : Pingot ne mouille pas les *l*.)

Craignant de l'avoir froissé, je me reprends :

— J'entends bien... Je voulais dire : Est-ce qu'elle est posée sur une route, comme celle-ci ?

— Non... c'est l'écurie qui est sur la route.

— L'écurie où tu mets tes lapins, l'hiver ?

— Oui...

Et c'est tout, il ne peut pas me faire comprendre, il ne sait pas me décrire... Et le pis, c'est qu'il me regarde avec ses yeux ronds et qu'il croit qu'il a tout dit.

Comment expliquerai-je ceci ? Son silence m'a causé un chagrin bête, enfantin : le chagrin de penser que je ne saurais jamais comment est faite sa maison. Quand donc posséderons-nous vraiment la terre, quand pourrons-nous toucher sans retard aux lieux qu'atteint notre pensée ? Et qu'importent en ceci les chemins de fer, les ballons, toutes nos machines de vitesse ? Puisque notre désir n'en va que plus vite...

29 août

En apercevant de loin ce village, nous avions jeté un coup d'œil sur nos cartes : Bettancourt, trois cents âmes. Et nous n'y pensions plus, quand, en arrivant à cette longaine de route qui lui fait une avenue, nous vîmes au loin, entre les deux premières maisons, une sorte d'arc triomphal dont le faîte laissait pendre un ornement scintillant. Il fallait que ce fût justement la fête du village, ou que l'évêque eût passé, ou le député : nous regardions avec indifférence l'arche croître et s'élever, le pendentif flamber de manière plus éclatante.

Une bande de toile horizontale, qui faisait la corde de l'arc, portait en lettres majuscules : Honneur à notre armée, et ce qui se balançait dans le demi-cercle, c'était, collé sur un châssis qui portait aussi des casques de pompier, un portrait du président de la République. Cela n'était pas grandiose, mais simplement touchant ; on

voyait que les gens de ce pays avaient exposé là tout le peu qu'ils possédaient. Était-ce leur faute, si la commune est pauvre et n'a d'autres emblèmes militaires que ces casques ? Est-ce la faute d'un roi nègre qui se présente au palabre vêtu seulement d'un casque, si les pantalons n'ont pas pénétré sur son territoire ?

La rue était pleine comme pour une foire, de petits drapeaux flottaient partout ; des gamins, armés de sabres de bois, soufflaient dans des trompettes. Des femmes portaient sur leurs bras des bottelées de fleurs ; des groupes de jeunes filles se tenaient autour de brouettes remplies de verdure, auxquelles des hommes s'attelaient. Le commandant, qui tenait la tête, fut assailli par elles, chacune disant : « Les miennes ! prenez les miennes ! » Nous le voyions entouré de leurs gestes charmants et spontanés, et lui, dodelinait la tête, remerciait d'un air bonhomme. Puis, tous, jusqu'au vétérinaire qui fermait la marche, nous eûmes part à leurs offrandes fleuries ; les sous-officiers eux-mêmes, les hommes, sur leurs chevaux et sur leurs coffres, tendaient les mains, recevaient avec des mercis.

Une femme qui portait son enfant contre son

sein gauche s'avança jusqu'à un pas de mon cheval et, fixant sur les miens ses yeux noirs, me tendit une rose. Que cette femme fut belle dans ce moment si court, belle de maternité, de confiance et d'espoir, et comme je revois avec émotion ce geste de tout son corps par lequel elle voulait me dire : « Je te donne une fleur, garde-moi mon enfant ! »

Nous marchions cependant à ce pas, lent, fatal des chevaux de trait : inexorable clepsydre animale par laquelle les distances s'accourcissent, les impressions s'effacent. Nous étions parés comme des vendangeurs ; nos chevaux prenaient des airs coquets : *Pensée* portait comme œillères deux hortensias. Les canonniers, en belle humeur, inventaient des choses drôles : un conducteur, à côté de moi, attacha une marguerite à la mèche de son fouet. La plupart avaient disposé leurs fleurs autour de leurs sacoches, en serrant d'un trou la courroie de recouvrement : cela leur faisait un petit parterre qui se déplaçait devant eux, sur le garrot de leur cheval. Des gerbes sortaient des mousquetons ; des branches, passées en travers dans les rais, développaient des cycloïdes vertes. Trois servants, sur un coffre,

concentrèrent leur moisson en un bouquet énorme qu'un d'eux, sautant à terre comme pour enrayer, alla fourrer dans la gueule du canon.

Nous arrivâmes ainsi à un village contigu au premier et jeté de part et d'autre de la route, en deux tronçons. Là, ce fut bien autre chose : le conseil municipal était assemblé au carrefour, la fanfare jouait. Le curé, un peu à l'écart, ajoutait sans doute sa bénédiction à cette pompe, car en saluant sa tête blanche qu'il tint découverte devant toute la colonne, je vis que ses lèvres remuaient. Un jeune homme à lunettes, qui portait une redingote défraîchie, nous fit des saluts gauches : je compris qu'il était l'ingénieur de cette petite usine, là, sur la droite ; qu'il avait voulu qu'elle chômât en notre honneur ; que tous ces forgerons à tablier de cuir étaient réunis sur notre passage par son bon plaisir. Les vieux ouvriers nous regardaient avec un sourire expert qui voulait dire : « Je connais ça, j'ai été soldat » — ou bien : « Les canons, c'est en acier, j'en ai coulé. » Les jeunes nous observaient curieusement, nous, surtout les officiers, leurs chefs de demain peut-être, et semblaient se dire qu'en somme nous n'étions pas trop méchants, puisque

nous aimions les fleurs et que nous disions des bonjours à M. le maire, à M. le curé.

Nous la dépassâmes encore, cette humble et chère foule, trop émus cette fois, angoissés à la gorge, et désireux d'en finir avec cette joie aiguë qui nous faisait sortir de notre caractère. La cinquantième minute de l'heure nous arrêta au milieu d'une montée qui laissait derrière nous les deux villages, l'usine, la route jonchée. Les musiciens reprirent leurs cuivres ternes et nous donnèrent encore l'aubade ; puis, quand l'heure fut révolue et que nous remontâmes à cheval, par manière d'adieu, ils jouèrent la *Marseillaise*.



Il fallut pourtant les jeter au vent, au soleil, dans la poussière, ces fleurs trop frêles, symboles caducs d'une idée qui ne peut mourir. Je découronnai *Pensée* et fis une gerbe unique de ce que la chaleur n'avait pas encore flétri : cette rose mystique, qui était la vie d'un enfant, était au milieu. Si j'avais aimé une femme, qu'aurais-je pu lui offrir de plus rare que ces pauvres et communes fleurs ? Quel objet qui symbolisât mieux

ma vie orientée vers la guerre et pourtant vouée au beau ? Je pensais cela en attendant le moment de remonter à cheval, après la grande halte. *Pensée* allongea vers moi sa tête frôleuse, et, flairant d'abord le bouquet, le défit avec ses lèvres, par amusement. Je la laissai faire, avec cet amer plaisir qu'on éprouve parfois à lacérer ce qu'on aime ; mais, quand elle en fut à cette rose essentielle, il me vint un chagrin subit, et je ramassai les pétales à terre pour les respirer encore, pour, jusqu'aux moelles, redevenir cette sensation.

1er septembre

Le vaguemestre, porté par un bon trotteur et juché sur une selle aux sacoches énormes, descend la colonne de la droite à la gauche. Jamais général rencontré en cours de marche n'eut droit à une plus large part de la chaussée, car cet homme apporte à chacun de nous un peu de la pensée des autres, il est l'ombilic qui nous rattache à la vie générale : Ne lui devons-nous pas le libre accès ? Lorsque nous rompons le parc, au petit jour, il est là, pour prendre les dépêches du commandant ; nous lui demandons : A quel bureau vous approvisionnez-vous ? D'après son dire et d'après la carte, nous supputons le point où il rejoindra. — D'autres fois, il parcourt la colonne à rebrousse-poil ; ou bien nous avons l'amusement de le voir couper court à travers champs et, piquant droit au commandant, décrire la courbe *du chien qui cherche son maître.*

2 septembre

Nous demandions au commandant des renseignements sur le thème du jour, sur les mouvements des troupes qui nous encadrent. Il nous répond qu'il ne sait rien de tout cela, qu'il n'en veut rien savoir. Et, comme nous lui en marquons notre étonnement, il s'explique :

C'est que j'ai fait un peu la guerre : j'y ai perdu l'habitude de voir au delà de ma besogne présente. Vous me direz que cette résignation est obligatoire en campagne, qu'elle résulte de la dépression morale qu'on subit au bout de quelques jours. Je vous dis, moi, que si elle n'était pas dans les faits, il faudrait l'y mettre. On vous envoie l'ordre : « Allez coucher à tel endroit. » Allez-y en effet, menez-y tous vos hommes et tous vos chevaux : cela ne laisse pas d'être difficile. On vous dit : « Mettez-vous en batterie là. » Portez-vous sur la position à la bonne allure, arrivez-y en ordre, réglez rapidement votre tir : il y a bien de quoi vous occuper.

Vous voulez savoir ce que nous ferons tantôt? Attendez huit jours : tous les journaux vous renseigneront. Vous savez bien que les reporters excellent en stratégie; vous les verrez même redresser avec désinvolture les torts des généraux : « Ce mouvement tournant était imprudent parce que l'extension des lignes... etc... » et des foutaises de cet ordre-là.

Puis le commandant retombe dans un silence de deux kilomètres, la tête penchée, les yeux mi-clos : visiblement, il rassemble des souvenirs. Enfin, il dit :

— En campagne, on ne pense qu'à manger.

Nous nous récrions. Il tourne alors vers chacun de nous sa face bon enfant, qui s'étonne de notre étonnement.

— Oui, à manger. Savez-vous qu'on se dépense terriblement et qu'il faut se refaire? Aussi est-il bon d'avoir au départ une couche moyenne de graisse : appelons ça une avance d'entrée en campagne. Vous, Roë, vous êtes trop maigre.

On ne pense qu'à manger, on ne parle que de manger. L'un dit : « Mon ordonnance a trouvé deux œufs », l'autre : « J'ai une saucisse », et l'on s'invite, on fait des échanges. Plus on va, plus

on a les dents longues et les idées courtes. Vous connaissez mon camarade Georges, il a été votre professeur ; vous savez s'il a du cœur. Eh bien ! la veille du jour où l'on a rendu Metz, je l'ai rencontré radieux.

— Imagine-toi que j'ai découvert un pot de confitures... de fraises, mon cher ! sous le comptoir d'un épicier...

Il m'a fait une tartine ; et ce n'est qu'ensuite que nous nous sommes reproché la joie où nous étions, lui et moi.

Et chez les soldats, c'est encore plus net. Je m'amusais un jour à questionner un turco sur cette bataille de Wissembourg où ils ont été si admirables. Je le vois encore : un vieil arbico tout gris, mutilé de la main droite, qui portait son bazar en pyramide. Il me faisait un mélange inouï de Prussiens tués et de pommes de terre ramassées.

— Nous étions dans un champ, monsieur officier. Moi, bon tireur ; paf ! il tomber, lui, Prussien. Et moi ramasser pommes de terre, creuser avec mon baïonnette. Moi crever de faim, monsieur officier...

— Et combien en as-tu tué, de ces Prussiens ?

— Moi pas savoir compter... les pommes de terre, j'avais plein dans ma musette.

Je n'ai jamais pu en tirer autre chose. Mais notez cette phrase qu'on n'inventerait pas :

Moi pas savoir compter... les pommes de terre, j'avais plein dans ma musette.

Il redit ces mots lentement, mélancoliquement, puis retomba dans son silence méditatif qu'il ne rompit plus jusqu'à la grande halte.

3 septembre

Avec le dard de son fourreau il traçait dans la poussière une étrange petite machine, très régulière. Du diable si je savais où il voulait en venir : c'était pointu de partout, cela ressemblait à l'instrument de physique qu'on appelle aréomètre....

Ce qu'il y a de frappant, dans leurs dessins, c'est cette symétrie. Sur les murs des corps de garde on voit des étoiles, des polygones réguliers ; un jour, une sentinelle que j'observais faisait avec sa crosse des étampures dans la neige et les étageait en triangle (voulait-il représenter une pile d'obus?...). Ce doit être là une habitude esthétique très ancienne dans l'espèce. Qui sait même si les premiers hommes n'étaient pas sollicités déjà vers cette inconsciente géométrie et s'ils ne la pratiquaient pas sur les parois de leurs cavernes ? De leur contemplation irraisonnée auraient procédé, par l'effet de l'attention, l'amour des formes, d'une part, la théorie des figures, de l'autre : l'art et la

science primitifs auraient ainsi pour racine unique ce plaisii physiologique causé par la symétrie. Et nous, par moments, nous nous reprendrions encore à ce jeu élémentaire: car il y a sûrement, dans notre mentalité, des modes qui appartiennent à un état cérébral inférieur, comme, dans notre squelette, des anomalies qui rappellent des formes animales moins parfaites.

Je me suis approché de Pingot :

— Très joli, lui ai-je dit. Mais qu'as-tu voulu faire ?

— Mon lieutenant, vous ne devinez pas ?...

Il me laissa un moment de réflexion, puis, étonné de ma sottise :

— C'est un moulin à vent. N'y a beaucoup dans mon pays.

En fait, tout l'être d'un moulin à vent était exprimé dans son schème : base tronconique, corps cylindrique, toit pointu, palettes branchées sur deux axes bien rectangulaires.

— Ah ! il y a des moulins à vent ?... Charmant !... C'est un beau pays, n'est-ce pas ?

— Oh oui !... répond-il, songeant à cette plaine plate au travers de laquelle la chaussée pavée s'étire, sans fossés et sans arbres, où les betteraves

verdoient dans la boue jaune... Un bien beau pays : c'est son pays...

— Sais-tu que nous en sommes loin, de ton pays? Si on te laissait là, sur la route, est-ce que tu le retrouverais bien ?

Il se rebiffe, s'oriente vers le Nord-Ouest, hume le vent de ce côté, et fait de la tête et des yeux un geste assuré. Qu'on ait la moindre peine à retrouver son pays, c'est ce qu'il ne peut pas concevoir. Quand nous sommes partis « c'était par là » — au Nord — et maintenant « c'est plus à gauche, ça a tourné ».

Il est amusant en faisant ce geste : on y voit si bien son amour de la terre et le sens immédiat qu'il a de la nature. Moi, au contraire, je sens toujours une épaisseur de science entre les choses et moi, et c'est une infériorité ; mais il y a tant de sujets sur lesquels Pingot m'est supérieur. Partout où il y a des champs, il est chez lui ; il juge des terrains en laboureur, moi, en topographe qui voit le panorama comme une amplification de la carte. Il me faut toujours un Nord pour que je m'y retrouve ; je perds du temps à m'orienter sur la lune, sur le soleil : lui, il lui suffit de son pays.

Mais d'où lui vient cette idée que « ça a tourné »? Sans doute que voyant fuir les objets derrière nous, à mesure que nous marchions, il a conclu que son village tournait aussi, mais seulement un peu, étant si éloigné. Et rapprochant cette observation si juste de ce dessin sommaire, je trouve que celui-ci explique celle-là : dans cette âme simple, incurieuse, rien n'oblitère l'idée de la patrie ni n'égare l'instinct du retour. Quoi de surprenant, au contraire, à ce que de plus cultivés perdent ce sens géographique, tant de soucis tuant chez eux la conscience du mouvement? Et n'est-il pas naturel, enfin, de voir le ramier, l'hirondelle retrouver leur nid d'un bout du monde à l'autre, puisque pour eux le monde n'existe que par rapport à ce nid?

4 septembre

Sunt lacrymæ rerum... Je ne l'avais jamais compris aussi bien qu'aujourd'hui.

Nous visitions ce château historique proche de notre cantonnement. Les uns discutaient sur le mortier des murs et sur le profil des fossés : ils lisaient trois dates dans l'appareil de la maçonnerie. D'autres voulaient monter au clocheton central pour jouir du paysage ; René s'enquérait de la châtelaine. Pour moi, j'errais parmi ces richesses délabrées, comptant que dans ce mélange d'art et de nature je rencontrerais une de ces impressions soudaines, émotives, qui marquent dans une journée l'instant vrai où l'on a vécu.

Le château repose sur un socle de maçonnerie, vestige, peut-être, de quelque forteresse primitive. Une rampe spirale perce ce socle de bas en haut : or, dans cette montée des palefrois, proche du sommet, j'ai vu ceci :

Une niche rectangulaire, rattachée au tambour central par un œuvre massif, où la stéréotomie

n'avait pas de part, contenait d'abord une fenêtre sans vitres, envahie par la vigne vierge et d'où venait un jour vert. Puis, dans la paroi droite, une statue de bois, aux gestes raides et d'une polychromie tout à fait passée, un saint Matthieu, je crois, faisait avec son bras vermoulu et privé de main le geste de bénir. A ses pieds, dans l'encoignure plus sombre dont le sol s'inclinait au même degré que la rampe même, c'était encore, déversée, appuyée au mur, une bombarde du quinzième siècle encastrée dans une charpenterie à roulettes; posée d'écharpe contre la bombarde, une coulevrine allongeait sa volée, que des toiles d'araignée condamnaient. On pouvait rire de cet arsenal suranné qui s'employait à la défense d'un bonhomme de bois : on pouvait s'émouvoir du pardon que cette douce figure étendait sur ces objets de guerre. Mais comment traduire avec des mots la tristesse de ces trois invalides relégués dans ce coin vert, leur expression de ruine et de solitude, et toute l'ironie de ce jour pâle qui, tombant de la baie d'en haut, s'en venait mourir au bord de cette niche, avec un air de dire : Vous n'avez plus droit à la lumière, vous êtes morts à tout jamais...

5 septembre

Toute la batterie, cent hommes, est cantonnée dans une petite ferme où l'on nous accueille à bras ouverts, bien que le voisin, assure-t-on, soit plus riche et mieux en situation de recevoir des militaires. Ça n'était pas arrivé depuis les Prussiens, qu'on eut le plaisir de loger de la troupe : d'où, ce drapeau au-dessus de la porte.

Le patron, un petit vieux, mince et malin, se met à notre disposition ; ils aiment tous l'armée dans sa famille, et son frère a été caporal dans l'infanterie, son frère, qui maintenant est meunier à Arrigny. Où voulons-nous mettre nos chevaux ? Dans le verger, ils seront fameusement, un peu à l'ombre et un peu au soleil, juste comme il faut que des chevaux soient. Nous tendons leurs cordes entre les arbres : le petit vieux s'étonne de les voir, sitôt débridés, brouter, gratter, se rouler. Quels animaux d'enfer avons-nous là ? On lui répond que la mairie paiera pour le dommage

qu'ils font. Dès lors il s'intéresse à eux et propose qu'on déplace ces cordes autour desquelles ils ont déjà fait place nette.

Il nous vante son puits : un rare puits, une eau incomparable. Plus on en tire et meilleure elle est. Mais il y a sans cesse un canonnier pendu à la corde : est-ce qu'on ne le laissera pas aussi puiser de l'eau, lui, le patron, pour qu'il abreuve son bestiaux?

Il nous prête des échelles et nous grimpons au feneau. Par moments, sa tête se montre à la fenêtre qui est notre porte d'entrée: on ne fume pas, au moins? C'est que des dragons ont incendié une meule, l'autre jour, à Nully. Pour lui, il est assuré ; mais, c'est égal, être brûlé, c'est contrariant.

Toute l'après-midi, il se promène dans sa cour, les mains derrière le dos. Ce n'est pas qu'il se méfie, mais, tout de même, il aime mieux voir. Ce foin que mangent les chevaux est bien notre foin à nous? Nous ne lui en aurions pas pris par hasard, et par manière de plaisanter? C'est qu'il en a d'exquis : on peut être tenté par du foin pareil, sans être un malhonnête homme.

Sa femme prépare le dîner des sous-officiers :

soupe au lait, lapin sauté, fromage. Tout cela lui est largement payé, mais elle maugrée parce qu'un petit canonnier qui sert à table a cassé par mégarde un bol de deux sous. Voilà que les dîneurs allument leurs pipes : cette fumée lui fait mal à la tête. Ils sortent pour boire la goutte devant la porte, et le bonhomme rentre, le brûle-gueule aux dents.

J'entre derrière lui : je viens emprunter un sac dans lequel je compte m'envelopper jusqu'à mi-corps, pratique fort répandue parmi les gens qui couchent à la belle étoile. Un sac? Certes, personne ne refuse de me prêter un sac. Que j'affirme seulement être un officier, que je montre l'endroit exact où je couche, de manière qu'on puisse retrouver l'objet demain : et l'on va me prêter un sac.

Mal en train de dormir, je viens respirer un peu à la fenêtre, loin de cet excellent foin dont l'odeur est capiteuse. Une silhouette courbée glisse hors de l'écurie, longe le fumier, contourne les fagots. C'est le petit vieux qui fait sa ronde, sans se méfier.

Il est sur pied avant personne. Il va plus courbé, plus maigre, plus madré encore qu'hier, les mains



toujours croisées derrière le dos. Sa toilette du matin consiste en des sabots bourrés de paille, un pantalon de droguet dont la braguette s'attache aux hanches par deux boutons de cuivre, des bretelles de drap, une chemise bleue entre-bâillée sur sa poitrine creuse et velue. Il me regarde d'un mauvais air, l'air, cette fois, d'un homme qui se méfie, et, comme je lui demande une tasse de lait, son ressentiment éclate :

Plus de lait. Ces vauriens ont tout bu. Sans compter ce qu'on a gâté, ce qu'on a perdu. Il y a eu un couteau prêté et non rendu, un bol cassé hier soir, une lanterne crevée ce matin ; quelqu'un s'est débarbouillé dans le seau du puits. Sont-ce là des manières ? — Il ne veut pas dire du mal de l'armée, mais si on lui offrait de loger encore une fois ce monde-là, vrai, il aimerait mieux donner un écu de sa poche et que nous allions tous coucher chez le voisin.

6 septembre

Nous marchions depuis trois heures à cette allure très lente que règle l'infanterie, rendus passifs et somnolents par la diminution de notre vitesse, quand nous voyons l'avant-garde faire un à-gauche, entrer dans un champ : c'est là. L'heure a sonné, le théâtre est choisi : en place pour la bataille.

Nous nous serrons dans une jachère qui s'allonge et s'élève dans le sens avant ; une autre batterie vient se placer à notre gauche en fauchant les avoines sous ses roues, puis une autre encore, et tout l'espace en arrière des crêtes se couvre d'une foule mobile et bariolée. Ce flot humain ne tarit pas ; serpentant en noir sur la route, il se déverse incessamment dans cette vallée, réservoir de cinquante mille vies. Les pantalons garance et les couvre-nuques blancs des fantassins animent le tableau de notes vives, auxquelles se mêle le scintillement des sabres et

des ustensiles. La hardiesse de ces tons, l'éclat de ces reflets, causent un éblouissement qui se change vite en enthousiasme; mais quelque souci se mêle à cette ardeur. D'une arme à l'autre, on s'observe, on se demande : « Nous soutiendront-ils ? Agiront-ils au bon moment? » Pingot, debout auprès de son cheval, les rênes sous le bras et les mains dans les poches, regarde gravement des chasseurs à pied qui rebouclent les sacs et rompent les faisceaux.

On a vu les états-majors se promener le long des crêtes, silhouettes noires sur le ciel bleu ; les fanions des généraux ondulaient sous le vent, légers comme des espérances. Puis, nos chefs d'escadrons sont partis en reconnaissance. C'est maintenant l'ébranlement de l'artillerie, hydre noire qui développe ses tentacules, s'avance, se tord, s'arrête, se tronçonne. Ouvrons le feu et faisons rage ; on voit bien quelque chose qui ressemble à des troupes, mais bombardons le village, c'est plus commode. L'important est qu'on nous entende et que le fantassin se dise : « Ces artilleurs ! Il n'y a qu'eux pour entamer un combat. » Sur les pentes adverses, glisse une forme horizontale, rectangle lavé à trois teintes, sombre du

bas, puis rougeâtre, puis bleue : des escadrons de cavalerie légère qui battent l'estrade et nettoient notre champ de tir. Maintenant que nos charges sont brûlées, regardons-les à loisir, ces petits hommes qui cavalcadent sur ces petits chevaux. Ils disparaissent par moments dans d'invisibles plis de terrain, puis sortent de terre pour s'aller confondre, plus loin, avec ces masses violâtres qui sont des bruyères.

Nouvelle course vers l'avant, nouvelles salves, nouveau repos. Plusieurs fois, nous repartons encore, le décor change, le soleil monte, la fatigue vient. Nous avons fait toutes sortes d'évolutions et d'actions combinées dont nous nous sommes peu souciés, tout occupés de notre besogne spéciale et de nos propres accidents. D'abord, un timon cassé en pleine marche, contre-temps qui faillit me priver d'une pièce, retardée, égarée. Puis une dégringolade d'attelages dans un fossé, un pêle-mêle de deux hommes et de quatre chevaux, dont la conséquence, après quelques minutes de débrouillement et d'examen, fut la mise à l'écart d'un sous-verge endommagé. Ce même caisson chaviré tout à l'heure, se traîne loin derrière nous, péniblement remorqué par quatre che-

vaux épuisés, assoiffés, au-dessus desquels les fouets des conducteurs brandissent en vain leurs lanières serpentines. Mais, aux instants de repos, les canonniers qui ont place sur ce caisson se pressent autour des chevaux, les caressent. « Donnons-leur à manger, disent-ils, ou bien ils nous laisseront en route. » Et tous ramassent des glanes d'avoine dont ils leur composent des bouchées.

Des clairons, au loin, sonnent la charge : nous qui ne sommes pas de l'assaut final, nous en avons le tableau. Des masses rapides convergent vers l'objectif, d'un élan si net, qu'on les regarde stupéfié, sans concevoir la possibilité d'une résistance. La sonnerie : « halte à la manœuvre » court d'un bout à l'autre du champ de bataille. Et l'on donne l'avoine, on fait le café, on s'allonge un moment par terre.

On n'a pas eu le temps de fermer les yeux que le capitaine crie avec vivacité :

— Debout, à vos chevaux !

Le général passe sur notre front.

— Où sont vos trois autres batteries ? demande-t-il au colonel.

— En face, mon général.

On les voit en effet devant nous, à 800 mètres.

— Pourquoi si loin ? Ralliez-les.

Pour que la chose soit faite plus vite, le général décide qu'on les appellera par une sonnerie. Et c'est justement Pingot, en avant de nous, qui brandit de la main gauche le fanion du général, puis qui sonne : « Ralliement — marchez au trot. »

Un léviathan noir s'assemble, s'ébranle, descend vers nous avec un bruit sourd, et Pingot s'émerveille de tout ce mouvement sorti de sa trompette.

7 septembre

Ayant passé l'après-midi dans ce pré où je surveillais le lavage des chevaux, la distribution de l'avoine, le nettoyage du parc, je n'étais pas responsable des sottises que le fourrier et mon ordonnance pouvaient avoir faites au sujet de mon logement. Pourtant, quand je vis mon nom inscrit sur le volet de cette unique chambre, à côté d'un nom de capitaine, quand j'appris que Bourdin avait incongrûment déposé ma cantine dans ce logis hiérarchiquement inhabitable, j'entrai pour faire des excuses. Je dis que je n'étais pour rien dans cette intrusion, que je savais bien qu'un lieutenant ne pouvait pas coucher dans la chambre d'un capitaine, que j'allais faire enlever mes effets. « Encore devriez-vous styler votre ordonnance », me fut-il répondu.

Je me mis en quête d'un abri. Il restait bien une sorte de tect à porcs, fait de boue et de crachats, mais tellement vermoulu qu'on ne pouvait

raisonnablement en faire son ciel de lit. Je contai mon cas au propriétaire qui voulut d'abord m'admettre au grouillement de sa famille, concentrée ce soir-là dans la seule cuisine. Puis il m'offrit son grenier. Des hardes guenilleuses y pendaient, le plancher était constellé de pruneaux qui séchaient, ou tombaient en pourriture déliquescente. Allais-je donc coucher dans ces pruneaux?

Mieux valait me bauger au feneau avec mes hommes, et c'est ce que je fis. Bourdin me ménagea un trou où je me blottis avant l'appel, de manière à n'être pas remarqué. Les hommes arrivaient l'un après l'autre, portant leurs armes, leurs manteaux, leurs brides; ils choisissaient des places, étalaient leur petit bazar, puis s'écroulaient dans un sommeil immédiat. Bourdin se mit à ma droite. Un grand corps vint se poster à ma gauche, demandant :

— Est-ce toi, François?

Je répondis oui à tout hasard et lui fis place : il s'étendit et ronfla.

Au petit jour, les conducteurs disparurent. Mon camarade de lit se dressa et, pour appeler mon attention, me frappa sur cette partie du dos que Tu-

renne eut molestée, un soir, par la méprise d'un domestique.

— Eh ! François ! t'oublieras pas mon bidon.

Il s'agissait de porter ce récipient à la cuisine et de le remplir de café. J'en chargeai Bourdin; ce François aurait pu oublier aussi bien.

8 septembre

Tandis que mes chevaux malades défilaient devant le vétérinaire, je le vis entrer dans le pré, ce curé, s'avancer jusqu'auprès du parc, et s'arrêter là, intimidé par le factionnaire. Je continuai à noter : « *Écrou,* sous-verge sans sellette... *Colosse,* monté au convoi. » La longue série épuisée, l'abbé était toujours à la même place. Je marchai alors à lui et me mis à sa disposition.

Ce qu'il voulait?... Oh! peu de chose : surtout ne déranger personne, puis, si on permettait, voir de près un canon et causer avec les soldats. Tout cela est si amusant! Il aurait été soldat lui-même, c'était son désir d'enfant : mais le bon Dieu l'a appelé dans une autre voie.

Il y a des gens qu'on aime dès l'abord, et tel était ce prêtre. Un Pingot en soutane, avec les mêmes bons yeux honnêtes, les mêmes lèvres volontiers souriantes. Je pris plaisir à lui donner quelques notions d'artillerie ; un artificier dé-

monta une culasse devant lui ; un sous-chef lui ouvrit les coffres, et c'étaient dans sa bouche des exclamations naïves : « Que de choses ! Seigneur Dieu ! que d'affaires ! » Mais, si intéressé qu'il fût, il se tournait sans cesse vers ces conducteurs occupés, comme ils disent, à leurs *trucs* : leur paquetage, leur harnachement. Et je le conduisis vers eux.

Il reconnut un homme qu'il avait aperçu à sa messe le matin, et lui dit bonjour. — Il avait été si heureux de dire l'office pour des soldats, et même pour des officiers, car quelques-uns de ces messieurs, que le service laissait libres, n'avaient pas dédaigné sa petite église. Et quand tous ces artilleurs au *Credo* s'étaient mis à accompagner le chantre, on eût dit que c'était tout d'un coup la voix de la France qui remplissait la nef des louanges de Dieu.

Et voilà qu'ils pansaient leurs montures avant de songer à eux-mêmes, ces conducteurs... que de peines ils ont, avec ces bêtes !

— Hélas ! il n'y a donc personne pour les consoler, pour les distraire ?

Je répondis :

— Personne.

Il reprit :

— Comme j'aurais aimé être aumônier! A la prochaine guerre, mon parti est pris, je suivrai un régiment. Je ne demanderai rien à personne; si on ne veut pas remplir ma gamelle, je mangerai les restes. Seulement je serai là, derrière, je ramasserai les blessés et je confesserai les mourants. C'est cela que le bon Dieu veut de moi, je le sens bien...

Il leva au ciel ses yeux dilatés, humides, et luisant d'un éclat si doux, qu'on les eût dit éclairés par la transparence d'une lumière intérieure.

— D'ailleurs la paroisse sera presque vide : tous les hommes seront partis. Il restera seulement mes vieilles et mes enfants. Je les enverrai entendre la messe à Juzennecourt, ce n'est pas si loin.

Nous restâmes un instant muets devant cette évocation de guerre, médusés par cette horreur possible et peut-être prochaine, des campagnes vides, des villes fiévreuses, des armées décimées et souffrantes. Il regardait, un pli au front, ces maisons basses serrées autour de l'église ; moi, cette flèche d'ardoise par qui deux cents âmes se

déchargeaient dans le ciel, comme fait la machine électrique par les pointes du conducteur. Et je me reprochais comme un sacrilège d'avoir, le matin même, désigné ce clocher pour but à mes pointeurs, craignant que des artilleries ennemies ne vinssent un jour pointer réellement sur lui, moi mort, l'armée détruite, la France envahie.

Je reconduisis l'abbé jusqu'à son presbytère, pour jouir plus longtemps de lui. Il me dit encore cent choses charmantes, avec un accent enfantin :

— Ce matin, je suis monté sous la cloche pour vous guetter ; de la sorte, les gens ont été avertis, et c'est moi qui vous ai vus le premier...

Ainsi, tandis que nous nous dirigions vers son village à travers champs, il se tenait là-haut, sous la cloche ; pareil à ces statues du Christ dont la tunique ouverte laisse voir un flamboiement, il nous faisait un phare avec son cœur rayonnant...

9 septembre

Aujourd'hui, en partant, nous avons défilé devant la petite église. La porte était grande ouverte; au fond, le prêtre officiait. De la sorte, il avait l'illusion que toute cette troupe en marche participait à l'office, et que chacun emportait au passage un peu de sa prière.

10 septembre

Venu ravitailler en munitions, jusqu'à cinq lieues du cantonnement, à ce dépôt des Grandes-Forges.

C'est une vieille usine abandonnée : autour, des fossés à sec; dedans, des bâtiments alignés suivant un plan rectangulaire. Une grue, enlisée dans sa propre rouille, est au centre de la cour ; une fontaine, où personne ne vient plus boire, persiste à couler. Sur une des faces, la maison des maîtres, sur un côté, les logis d'ouvriers ; à gauche et au fond, les ateliers. Tout cela maintenant se confond dans une ruine uniforme et dans une générale dégringolade de plâtras ; le bureau, surtout, est affligeant. De la table gauchie et disjointe s'allongent les tiroirs vides, tels, sans doute, que les laissa le dernier maître quand, les palpant jusqu'au fond d'une main inquiète, il y trouva sa ruine. Des abeilles dansent dans un rayon de soleil, entrées là le long des branches

que les arbustes du jardin poussent à travers les volets.

Un triste jardin, envahi d'orties, d'asperges haut montées, mais où se voient encore en grand nombre ces fleurs qu'on appelle fleurs de curé. C'étaient des gens simples, sans doute, ces usiniers : ils procédaient de forgerons laborieux et pauvres ; et, tout occupés à leur labeur héréditaire, ils prêtaient peu l'oreille aux rumeurs de ce siècle. Cette imparfaite machine sociale, qui n'a pas de volant ni de régulateur, eut une saute de vitesse : ils ne s'en doutèrent pas, et rien que l'accélération du mouvement les a jetés hors de leur propre orbite.

Maintenant, les végétations s'approchent des murs et les enserrent, les arbres s'élèvent et s'étendent au-dessus des toits. Il semble que la nature veuille compatir à ce désastre et déployer son linceul vert sur ce cadavre de maison jeté à pourrir dans les champs.

11 septembre

Rentrant à tâtons chez mon hôte, un maréchal ferrant, j'évite d'abord un amoncellement de charrues et d'instruments agricoles et gagne le mur que je me mets à suivre. Une vague blancheur m'indique le banc de pierre qui est auprès de la porte : à ce moment, deux ombres se dressent, et deux bras qui prennent une forme angulaire ébauchent vaguement le salut militaire.

— Bonsoir... qui êtes-vous?

— C'est nous, mon lieutenant : Ghys et Arnoud...

Ce sont deux gentils canonniers dont j'ai fait des pointeurs : on les voit toujours ensemble. Souvent, le dimanche matin, ils me demandaient de sortir avant le pansage « pour faire leur communion » ; une fois, au camp, ils ont manqué à l'appel de trois heures : j'ai su que c'était pour se rendre aux vêpres, et j'ai empêché qu'on ne les punît. A l'arrivée de la classe, je les ai questionnés sur leur vie antérieure :

— Avez-vous encore vos parents?

L'un m'a dit :

— Je vivions chez ma mère : elle est veuve.

Et l'autre :

— J'habitions chez ma sœur : nos parents sont morts.

Peut-être sont-ils venus s'asseoir sur ce banc pour causer dans leur patois de cette enfance orpheline. J'entre dans ma chambre et n'allume pas ma bougie, de peur qu'ils ne s'en aillent. Que vont-ils dire ? Rien d'abord, et c'est le silence de la nuit et de la campagne, rythmé seulement par le bruissement de feuillages invisibles. Tout d'un coup, un chien aboie au loin et d'autres, dans les fermes isolées, lui répondent. Alors Ghys, de sa voix douce :

— La nuit, les chiens rêvont à *ieu* pays...

Puis de nouveaux aboiements s'élèvent, graves, continus, prolongés, et les arbres, troublés par le vent, ne cessent pas de mêler leur cadence au concert des plaintes animales.

12 septembre

Un conducteur de ma deuxième pièce, dépossédé d'un de ses chevaux, vint s'en plaindre à moi ; la bête se nommait *Douar,* mais lui, qui ne sait pas l'arabe, francisait le nom en *Edouard.*

— J'avais un bon cheval, *Edouard,* je le soignais bien, et voilà qu'on me le prend pour le donner à Guibert, et qu'on me donne cette *Tapette* qui est maigre et qui est mordeuse comme une teigne...

Quoi qu'il en dît, il y avait une affinité telle entre *Tapette* et lui, qu'après trois jours il l'aime et elle l'aime, il la tripote à sa guise, la caresse là même où les juments, d'ordinaire, sont le plus chatouilleuses. Il a tout à fait oublié *Edouard:* tel est le cœur d'un conducteur.

13 septembre

La discrétion n'est pas la qualité maîtresse de Pingot, car, rentrant inopinément dans ma chambre, je viens de le trouver assis sur ma cantine et lisant avec attention..... quoi ? Une note écrite par moi sur une question qui nous passionne et nous divise, celle des *Reconnaissances préparatoires aux mises en batterie.* Le malotru me savait parti à cheval et ne soupçonnait pas que, dégoûté de ma promenade, je tournerais bride à la première lieue.

Il s'agissait de reconnaître cet étang, dans la forêt de Soulaines, et de voir si l'on pouvait utilement le comprendre dans une coupure défensive faite à travers le bois : question proposée par un capitaine pour leurrer cette journée de repos et d'ennui. Mais il y a des jours où l'on n'a de goût à rien, où rien ne va : mon cheval traquenardait, je sentais d'avance l'odeur fade et nauséeuse de l'étang. Revenu au trot, j'ai ren-

contré à l'entrée du cantonnement Bourdin, qui mena tout droit *Pensée* à l'abreuvoir. Ma porte poussée d'un coup de pied maussade, j'allais sans doute me jeter sur mon lit pour fumer un cigare, et voilà que je trouve ce Pingot...

Il me dit, pour s'excuser, qu'il était venu travailler à mon *truc,* qu'il avait trouvé ce papier envolé, traînant à terre, et qu'en le ramassant il avait jeté un petit coup d'œil. Je le gronde, puis l'interroge : ce qu'il a compris, c'est qu'on ne voulait plus qu'à l'avenir le capitaine emmenât son trompette en reconnaissance. « Tu l'as dit, Pingot : telle est la question, la grave question. » Il se redresse, heureux qu'une question qui le concerne puisse être grave. Et je lui bâcle, avant de le renvoyer, n'importe quelle argumentation touchant la non-présence des trompettes : car l'important n'est pas qu'il suive mes raisonnements, mais bien qu'il connaisse le souci que les officiers ont de ces choses, la sujétion où ils tiennent leur esprit relativement au meilleur et au plus utile, cette conscience dans l'action, enfin, qu'ils prennent pour but de leur effort et pour base de leur commandement.

Il s'en va. Mais le singulier, c'est qu'une fois

seul, je reprends ce papier en effet sali de poussière et m'assieds à ma table pour réfléchir et pour écrire, avec une verve de travail que je ne me soupçonnais pas.

14 septembre

La belle nuit ! Lactée et claire, mais traversée d'un léger vent, elle s'étend, bienfaisante sur toutes les créatures, Εὗδον παννύχιοι[1]... J'ai cette réminiscence d'Homère. Oui, dans ce temps-là, les chefs militaires passaient la nuit à dormir. Mais moi, je suis inquiet : cette nuit est trop belle. Je m'en vais, descendant la rue du bourg qui bientôt devient grande route ; j'ai passé devant une auberge aux rideaux rouges où l'on entendait des refrains de canonniers, puis devant un carrefour béni par une croix ; derrière moi, une fontaine prolonge l'endormant murmure de son jet d'eau. J'arrive au parc, la grande surface herbeuse où sont rangées nos pièces : elles s'appuient au sol par leurs roues pareilles à des ailes, et, de loin, ressemblent à des papillons posés. Le Parc !... c'est en effet un admirable, un merveilleux parc, enclos au loin par des masses vertes que la

1. Ils dormaient toute la nuit...

lune saupoudre de gris. Et je m'avance jusqu'au front de bandière...

— Halte-là ! qui vive?

C'est la sentinelle... C'est vrai, je suis soldat, je l'avais oublié. Mais je me suis arrêté, par habitude ; je reconnais cette voix terrible pour celle de Pingot, et j'admire dans quelle attitude martiale il tend vers moi son sabre, aiguisé d'un reflet de lune.

— Avance au ralliement !

C'est que je ne le sais pas, le mot de ralliement. Alors il me vient une de ces idées nées dans le cœur, et qu'on prononce avant de les penser, et je lui crie :

— Richebourg-l'Avoué !

C'est son pays : il connaît bien ce nom-là. Voici la pointe du sabre méchamment dressée, qui tremble, qui tombe. Il m'a reconnu à son tour; la voix de son lieutenant, qui disait le nomde sonpays, cela l'a désarmé.

Je marche vers lui ; il porte l'arme, c'est son salut.

— Bonsoir, Pingot. Que fais-tu là?

— Mon lieutenant, je veille.

Brave cœur, il veille ! Entre l'étape d'hier et

celle de demain, pendant que les autres se reposent, il veille dans ce grand silence troublé seulement par des cris de bête, il se promène, ombre lente, parmi ces canons lumineux...

Je le plaisante, mais du bout des lèvres et pour donner le change à ma tristesse : tel un enfant qui chante parce qu'il a peur.

— Farceur ! tu veilles ? Et comment passes-tu le temps, en veillant ?

C'est qu'il n'a ni chaise pour s'asseoir, ni pain pour manger, ni livre pour lire... Il me répond :

— Je pense à chez nous.

Ses braves yeux de paysan, où je vois qu'il m'aime, sont fixés sur moi ; je perçois en lui, sous son harnais militaire, des générations éteintes de pâtres, de laboureurs, d'ouvriers, perpétuées par son corps robuste ; et des centaines de vies pastorales se résument pour moi dans ce doux rêve nocturne que j'ai interrompu.

Il pensait à son pays. Il était si libre et si gai, auprès de son troupeau, dans les champs ! Épier les oiseaux, fabriquer des sifflets, grimper aux arbres : la joyeuse vie ! Maintenant, il est berger de ces bêtes monstrueuses vautrées là dans l'herbe et muselées pour un temps, mais dont la bouche

crache le métal et la flamme, qui projettent à des lieues leurs entrailles de fer, qui broutent la chair humaine ; il est le soldat qui s'exténue et qu'on ne paie point, qui marche il ne sait où, la sentinelle inquiète, hantée par la crainte de mal faire, d'oublier les consignes, et ces noms de pays étranges qui sont les mots de ralliement...

Je le gronde doucement. Pourquoi m'a-t-il laissé m'approcher ? Je ne savais pas le mot... Alors il me regarde avec un regard souffrant, comme un chien qu'on bat, et je n'y tiens plus, je m'en vais : cette émotion que je ne sais plus cacher ne peut que me diminuer à ses yeux.



Dans ma chambre où l'hôtesse a bordé mon lit de draps bien blancs, je rentre, j'ouvre la fenêtre, je regarde encore ce parc d'où je reviens. Un falot s'y promène : c'est le brigadier qui va relever les sentinelles. Un pauvre falot, grotesque et touchant, vaincu par la lune. Ainsi, ce soir, ma petite flamme militaire s'est éteinte devant la grande nature.

Je suis bien content de penser que Pingot a

fini sa faction. Il va donc se reposer un peu. Mais moi... μαλακῷ δεδμημένοι ὕπνῳ[1]... Au temps d'Homère, les officiers n'avaient pas encore de cœur.

1. Vaincus par le doux sommeil...

15 septembre

Nous étions aussi lourds, aussi déprimés qu'on peut l'être dans une vraie guerre, à cette manœuvre d'aujourd'hui. Nous n'avions plus de munitions et plus de forces : à peine les avant-trains placés, on s'allongeait pour dormir. A deux heures, nous avons passé la Blaise en marche vers une dernière position, au pied de laquelle on nous a arrêtés fourbus, crevés, incapables, peut-être, du suprême effort.

Nous nous installons au soleil couchant dans une prairie basse qu'enclôt la rivière cristalline. Les canonniers courent à cette belle eau fraîche, y lavent leur linge, y mouillent leurs harnais. Un, qui soulève les pierres, dit :

— N'y a pas d'écrevisses... pourtant l'eau est prou froide.

Un autre :

— T'as pas vu ? une bergeronnette !

— Ça, une bergeronnette ?... C'est un paille-en-cu.

Et une discussion commence. Les gardes d'écurie, eux, se préparent un abri confortable : ils les connaissent, ces nuits de septembre qu'on passe au bord de l'eau. Sous un fourgon, une jonchée de foin, un blindage de sacs à avoine, plusieurs couvertures à chevaux : c'est là qu'ils se glissent, celui qui veille couvre les autres de paille. Tels, ces nids ouatés avec la bourre des chardons, que les mères souris cachent sous des mottes de terre, et que le soc de la charrue, quelquefois, bouleverse.

Bourdin me conduit chez ma logeuse, « chez madame Capet, une vieille... il y a un lit ». Nous longeons l'église, masure romane sans clocher ni presbytère. On n'y dit jamais la messe ; seulement, quand quelqu'un meurt, le curé d'Hauteville vient pour enterrer. Je regarde par une fente de cette porte qui ne s'ouvre que pour les morts : des chauves-souris se balancent d'un chapiteau à l'autre. Autrefois, c'était une volière d'âmes... Et nous passons.

Madame Capet donne la dernière main à mon installation, remplit d'eau ma cuvette, qui est un saladier. « Est-ce que je trouve que c'est bien ? — Oui, oui, parfait ! » Elle me regarde, puis se

met à pleurer : « Hélas, mon Dieu ! comme ce capitaine me rappelle mon cher fils, mon pauvre petiot qui est mort à la Chandeleur ! Il avait tiré au sort, on l'avait marqué pour l'infanterie. Est-ce que vous êtes de ce régiment-là ? C'est là qu'il aurait servi, sans ce tournement de sang. Et personne n'a couché dans son lit que voici, depuis qu'on l'a enterré. Ses couronnes mortuaires sont accrochées sous cette serviette ; le dimanche, quand il fait beau, on les dépose sur le tertre, jusqu'à l'angelus du soir... »

Quel besoin avait-elle de me conter ses misères, cette vieille ? Et pourquoi dînent-ils si nombreux, si gais, à côté, dans la cuisine, tandis que je suis seul ici avec ces tristesses ? Il est arrivé un oncle d'un de nos brigadiers ; cet homme a cherché son neveu toute la journée par les cantonnements, et le voilà, éreinté, qui se restaure à la table des sous-officiers, la seule possible dans ce hameau sans auberge. Ils s'arrangent ensuite pour dormir. Rentre un gamin, un petit-fils de la vieille qu'elle appelle Louis (Louis Capet !) : elle le gifle d'abord, pour avoir toute la soirée fait le galopin autour des soldats, puis elle le couche. Elle a dédoublé son lit, étendu par terre un matelas,

dont l'oncle est confus, organisé je ne sais comment une literie pour mon ordonnance, qui a mal aux dents : et le silence se fait dans leur dortoir.

... Qui n'a éprouvé de ces brusques décharges du moi sur le dehors, de ces fièvres sympathiques sans cause et sans objet, qui refoulent du cœur au cerveau, en un suffocant relent d'amour, tout ce que l'on a rêvé, prié, perdu, souffert ? Ému de la sorte, ce soir, je saute par la fenêtre et j'erre dans ce hameau suspendu sur la pente roide, près de glisser à l'abîme, et qui subsiste pourtant, et qui détient cent âmes dans la pauvreté, dans l'ignorance, dans tous les maux des humbles vies. Les voilà bien alignées, contiguës, ces efflorescences passagères du sol éternel, ces tanières humaines qui crouleront un jour, rendant à la montagne une de ces apparences brumeuses qu'ont ces hauteurs à l'horizon. Et voilà cette église mendiante, aussi triste dans sa nudité que me semblait jadis Notre-Dame dans sa splendeur : Notre-Dame contemplée depuis le casernement d'École, en cette méditation du soir qui supplée à la prière désapprise. Qu'elle était sombre alors, dans la lueur de gaz qui échevelait la ville ! comme elle tenait tristement sa lampe éteinte, la Vierge-

Folle ! Et ces arcs-boutants plongeant dans la Cité, pareils à des tentacules, quelle apparence flottante et rompue ils prenaient dans le brouillard, comme si le cœur navré de cette église ne leur eût plus distribué l'énergie !... De la cathédrale déserte à la chapelle abandonnée, c'est bien la même irrémédiable ruine, plus saisissante là-bas, plus dangereuse ici. Mais laquelle déplorer? De l'Église militante ou de l'Église triomphante, laquelle fut la plus loyale? Laquelle a le moins menti à l'homme? Et pourquoi faut-il qu'entre le souvenir de l'une et la détresse de l'autre, j'erre, avide de tendresse et repu de vérité, souffrant un mal inexprimable? Pourquoi suis-je cette ombre passagère que la lune allonge au sol, quand je sens si bien, devant cette nuit divine, la continuité des choses et la permanence du tout? Pourquoi m'est-il tombé au cœur ce triste hasard, et pourquoi m'en vais-je par ces chemins, moins capable du repos que du devoir, prêt à mourir de solitude, jusqu'à ce que je retombe enfin sur ce chevet mortuaire, où la mort peut bien se poser, mais non pas le sommeil?...

16 septembre

« Voir du pays », disent-ils, quand on leur demande ce qu'ils aiment dans nos manœuvres. « Voir du pays » : partir à l'aurore ; marcher vers les horizons confus qui bientôt se dessinent, se développent, s'approchent, s'effacent ; gravir des côtes ; passer des ponts ; s'arrêter aux voies ferrées devant des locomotives qui se ruent, furieuses, hachant les distances avec leur bielle ; traverser les villages où les gens, sur leurs portes, admirent ; arriver enfin, s'installer au hasard, vivre un soir avec des inconnus, repartir et rouler ailleurs...

Puis, cette existence d'entr'aidement mutuel où chaque petite besogne importe au bien commun, où, toute la journée, je les entends dire : nos chevaux, nos caissons, et justement, car ayant envers ces choses des obligations, ils y ont aussi des droits — cette existence leur plaît et les suscite. Ils comprennent bien ce que nous sommes : une troupe qui va, au gré d'un chef.

Et, pris dans ce mouvement, engrenés à cette volonté, ils se réjouissent de sentir la force et de la transmettre ; leur bonne humeur est la chaleur de frottement que dégage, en fonctionnant, cette petite machine sociale.

Enfin, les largesses de l'habitant sont une autre source de plaisir — non sans danger, car, aux rassemblements du matin, on voit souvent des mines piteuses, on entend des voix engluées. Mais, dans l'ensemble, ces bombances sont pour le troupier un réconfort. Pingot, ce matin, en tenant les rênes de mon cheval, à la halte, avait pris une attitude superbe d'aisance et de nonchaloir.

— Comment, Pingot, tu fumes des cigares à présent?

Il a souri avec orgueil, et j'ai songé quelle prodigieuse armée serait celle où, chaque soir, le soldat mangerait du rôti, boirait un coup de vin, et fumerait un cigare d'un sou.

17 septembre

La matinée sera consacrée à un exercice de ravitaillement et c'est moi qui présiderai à la chose. J'ouvre donc sur une page de mon carnet un compte rendu des opérations et note d'abord l'origine de mon commandement :

« Six heures. — Séparation des échelons de combat. »

Puis, deux heures s'écoulent. Les caissons sont rangés à droite de la route ; les hommes, dans le pré contigu, font un somme. L'ombre se retire d'un vallon que nous avons sur la gauche, la brume s'élève à son tour : nous découvrons à portée moyenne un petit château perdu dans les arbres, flanqué de deux poivrières à chaperons d'ardoise. Quelle est la belle en ce bois dormant? Et je m'abandonne à ces rêves indécis qui nous assiègent si souvent les matins, après les nuits trop brèves.

« 8 heures. Ordre de ravitailler. Envoi de l'agent de liaison à la section de munitions. Compte rendu d'exécution. »

« 8 heures 20′. Arrivée des caissons chargés. Avis donné au commandant. »

Ces caissons chargés viennent s'accoler aux vides; les adjudants rassemblent leur personnel et l'on commence l'échange des porte-charges et des porte-obus.

Je remonte ma colonne pour m'assurer qu'on a disposé les chaînes de sûreté : je me soucie peu de voir un homme écrasé entre une roue et une flèche. Un servant me rattrape pour me dire :

— Mon lieutenant, il y a un monsieur à cheval qui demande s'il *aurait pu* vous parler.

Cette forme conditionnelle plaît à nos hommes, ils la croient polie. Je réponds :

— Oui, le monsieur aurait pu. Où est-il?

En queue de colonne, un domestique, un gros cocher rougeaud sur un fort carrossier : c'est le monsieur.

Il voudrait passer. M. le Baron lui avait dit :

— Antoine, tu rentreras avant neuf heures.

Et voilà la route barrée. Mlle Jeanne attend là, derrière les arbres : lui, est venu pour qu'on fasse place à mademoiselle.

En effet, à travers le feuillage, je vois une tache noire qui est la robe de l'amazone. La

jeune fille ne nous entend pas venir, penchée vers son cheval qui tourne l'encolure ; elle l'agace avec quelques fleurs qu'elle tient à la main. Son buste fluet, sa toque de velours autour de qui ses cheveux blonds sont en révolte : c'est tout ce que je vois d'elle. Pourvu qu'elle soit jolie !... Elle lève la tête : oui vraiment, elle est jolie ; encore enfant et déjà femme, en pleine fleur de puberté... et surtout, surtout, vue, ainsi de loin, sur ce cheval, avec ses cheveux en auréole..... elle *lui* ressemble.

— Mademoiselle, j'avais le règlement pour moi en occupant la route ; mais je vais la faire dégager. Permettez-moi seulement de vous escorter jusqu'au bout de ma colonne.

Je crie de toute ma force :

— Halte à la manœuvre ! Fermez les coffres ! Faites doubler les caissons chargés et ranger à droite !

L'exécution de tout cela dure cinq minutes pendant lesquelles Mlle Jeanne et moi nous causons. C'est incorrect, mais tant pis. Nous sommes en guerre, très loin de toute bonne compagnie ; la réserve qui serait de mise ailleurs entre gens du monde messiérait ici à des gens d'armes. J'ap-

prends donc : qu'elle a un frère sous-lieutenant aux hussards, à Chambéry; qu'elle, si elle avait été homme, elle aurait voulu être officier; qu'elle n'a jamais pu comprendre comment on met le feu au canon avec une ficelle. Je fais apporter une gargousse et une étoupille : ceci enflamme cela.

— Quoi ! c'est de la poudre, ce petit fagot dur qui sent l'éther ?

— Oui, de la poudre sans fumée.

— Ah ! cette poudre !...

Ses yeux vont aux caissons qui se rangent, aux coffres restés ouverts, aux pièces en batterie, là-bas, sur la pente; puis, me regardant fixement avec une absolue candeur, elle dit d'un ton de voix enjoué et charmant :

— On dit bien que les officiers d'artillerie sont les plus savants.

Nous longeons les caissons. Pourquoi ses joues deviennent-elles roses ? Est-ce le plaisir d'être servie par tous ces gens qui lui font place comme à une petite reine, ou la honte d'être regardée par tant de soldats ? Nous voici en tête de colonne. Je la prie de se souvenir de mon nom : Art Roë. Elle me jette le sien en adieu : Jeanne

de Méran. Et je la vois s'enlever légèrement au trot, suivie par Antoine qui trotte assis.

Art Roë, Jeanne de Méran..... Pourquoi ces hommes ne reprennent-ils pas la manœuvre? L'adjudant répond qu'il attendait des ordres. Mes ordres? Je les ai donnés une fois, c'est fini. Faites serrer maintenant les caissons d'arrière, terminez...

Art Roë, Jeanne de Méran...



C'est à une lieue du cantonnement que je fus tenté pour la première fois. Nous suivions cet ennuyeux, tortueux chemin... J'ai résisté d'abord; mais, comme il arrive, plus je réfléchissais, plus j'étais tenté. Le malin me persuadait que cette guerre géométrique est fatigante, que l'État-major abuse à la fin du droit de nous mal loger, que c'est une chose monotone de frapper chaque soir à la porte marquée le matin par la craie du fourrier. Pour vaincre mes derniers scrupules, l'esprit du mal revêtit cette angélique et souriante figure... Et c'en est fait, je pars, je vais coucher ailleurs.

Il y a justement des chevaux frais aux écuries. J'en enfourche un que je sais bon trotteur, Pingot me suit sur sa *Friture,* et nous nous en allons, à travers champs, piquant droit sur un point de direction que je choisis d'après la carte : à gauche du moulin à vent, brèche dans les arbres.

Le couchant ruisselle des tons roux sur toutes choses, la terre paraît comme plus terreuse ; d'exquises broderies en fleurettes, pareilles à des robes de grand'mères, se développent sous nos pas, dans les jachères. En descendant vers un petit ruisseau, nous traversons une aire de grande fraîcheur, puis, sur l'autre pente, des rocailles où butent nos chevaux, des champs fraîchement éventrés par les charrues, et de toutes ces choses émanent les effluves inégaux que rayonnent au soir les différents objets. Je me sens léger, jeune, heureux.

Est-ce tout le mouvement de ces derniers jours, ces longues heures passées à cheval et ces noctambulismes maladifs qui tournent en fièvre ma fatigue ? N'est-ce pas plutôt le charme de l'heure et quelque espérance mêlée à l'évocation inconsciente de chers, de secrets souvenirs ? N'est-ce pas enfin que cette jeune fille... ?

La première étoile se lève, à gauche du moulin à vent, juste dans ma direction...

Le premier amour, la première étoile... La marge du ciel, jaune, puis verte, se diluait dans l'ombre générale, quand là-bas, dans le loin du ciel, cet atome d'or surgit ; cette étincelle, qui ne doit plus s'éteindre, s'attache au manteau de la nuit. A peine les yeux peuvent-ils se poser sur elle, insécable comme le point géométrique, pure idée de lumière vers qui l'homme marche, larme discrète pleurée sur le monde... Pas un des astres qui s'allument ensuite ne peuvent faire qu'on t'oublie, pâle étoile, première étoile !

Tout s'assombrit. Je n'ai plus que ce sublime point de direction dont je dévie sans doute, comme il arrive quand on pointe sur un objet trop éloigné. Avoir des vues trop hautes est mauvais, décidément ; des repères terrestres sont nécessaires, ici-bas, à qui veut toucher son but.

Mon cheval, qui voit mal sous ses sabots, demande des rênes pour allonger l'encolure ; *Friture* souffle, épeurée : je crie à Pingot qu'il lui rende. Plus que ce ruisseau là-bas à franchir et nous arrivons...

Mais, derrière les saules, des formes noires se

meuvent : des chasseurs à cheval, tout massifs dans leurs larges manteaux, la carabine à la main. Et ce sont les sentinelles ennemies.

Il faut payer d'audace : malgré la résistance qu'oppose mon cheval, je marche au trot vers eux. A dix mètres de l'obstacle, je réponds à un qui-vive timide par cette réponse absurde : « Reconnaissance d'État-major ». Je descends dans la rivière, j'atterris légèrement sur la berge : j'ai devant moi un pauvre soldat interloqué et je le dépasserais au plus vite, craignant qu'il ne reprenne ses esprits, si Pingot, par derrière, n'éprouvait je ne sais quel retard.

D'abord *Friture* trébuche et fait le pouf du cheval qui s'assied dans l'eau, puis elle se hisse lourdement sur le bord. Je rebrousse. Pourquoi ce maladroit n'a-t-il pas séparé ses rênes ? C'est qu'il a le revolver au poing ; les yeux fous, la voix sauvage, il me dépasse en criant :

— L'ennemi, mon lieutenant ! l'ennemi !

Cet imbécile va tout perdre : le chasseur, affolé par la décharge de ce revolver, appellera à l'aide ; pincé, incarcéré, je finis dans les fers ma course à l'étoile. Voilà ce que je conçois en une fraction de clin d'œil : j'ai déjà bondi, saisi Pingot par le

bras, arraché cette arme dont une cartouche, pourtant, pète en l'air.

— Ennemi toi-même ! Mais tiens-toi donc tranquille !

Le chasseur, sa carabine contre l'épaule, a un moment d'hésitation : je le dépasse au trot en feignant le plus grand calme. Je suis sauvé, j'ai sauvé Pingot.

Et maintenant, voici un de ces chaperons d'ardoise encore roses d'une lueur suprême, voici cette avenue de tilleuls, cette cour embaumée de réséda. Justement, Antoine sonne la cloche pour le dîner.

— M. le Baron va être bien content. Il disait encore ce matin : on ne nous enverra donc jamais un officier? — Mon lieutenant n'a pas de bagages ?

De bagages, mon Dieu, non... Quelques brosses, simplement, et des gants propres. Je traîne mes pieds dans l'herbe de la pelouse, de manière à revernir mes bottes; Pingot m'époussète : me voilà présentable.

L'entrée en matière était délicate : mais cela s'arrange très bien. Je dis au baron que je suis envoyé en avant en reconnaissance, que la nuit me

surprend devant sa porte, qu'alors j'entre, tout uniment. Et je le vois si content de me recevoir que je me dispense de lui remettre ce billet de logement fabriqué tout à l'heure avec la complicité d'un secrétaire de mairie.

— Cher Monsieur, toute ma famille appartient à l'armée. J'ai servi moi-même dans les zouaves pontificaux...

Et des portraits d'ancêtres, pastels roses et bleus en toutes sortes d'uniformes, me font des sourires.

La baronne entre : elle est ravie de me recevoir à dîner. Tous les officiers lui rappellent son fils ; le cher enfant est en garnison à Chambéry. C'est ensuite Mlle Jeanne, qui s'est peut-être attardée, en mon honneur, à revêtir cette fraîche toilette.

— Ah ! ce monsieur de ce matin !... papa, vous savez ?

— C'est vous, Monsieur, qui avez été assez aimable...

Le baron me prend les deux mains, comme à un vieil ami ; ma rencontre avec sa fille, le dédoublement de ma colonne, ont été contés en détail : il a été beaucoup parlé, cette après-midi, du monsieur de ce matin.

A table, je rends mon hôte l'homme le plus heureux du monde en lui développant le thème de nos manœuvres : « Les armées marchent de l'Est à l'Ouest ; la première est à droite, chargée du mouvement enveloppant. » C'est une stratégie à la manière du général Boum, mais elle lui suffit. Et notre matériel ? demande-t-il. Il est peu versé dans l'artillerie : l'armée pontificale allait avoir ses premiers canons au moment où la révolution a triomphé ; le Saint-Père n'a pas eu le plaisir de les voir. Je lui parle réglage du tir, occupation des positions, action de l'artillerie par masses : toutes choses militaires dont un homme quelconque, en France, a la curiosité native. — Mais que pensé-je de ce vin qu'Antoine me verse? Croirait-on que c'est un vin du terroir, coloré comme le voilà? Et vidant mon verre empli de ce vin surprenant, je regarde cette enfant entre ces deux vieillards et réfléchis à la belle chose que c'est de vivre, de manger en paix son pain avec la femme qu'on a choisie, de devenir vieux en face d'elle, tandis que les enfants qu'on a grandissent, aiment, procréent, et font durer ce qu'on a pu valoir.

Nous restons longtemps à causer dans le salon ;

un vent très doux entre par les fenêtres ouvertes, et fait vaciller la flamme des lampes. J'ai dû avouer que je n'étais pas musicien : le baron, lui, chante un peu, oh! sans prétention. Comme j'insiste, il nous dit d'une voix cassée, éteinte, une musique vieille, vieille, plus vieille même que les chansons de Nadaud, des airs bachiques tristes comme des *de Profundis*. Il a les ports de tête et les ampleurs de bras qui, dans sa jeunesse, étaient du bon style : par moments sa voix le trahit, et c'est sa main qui finit la modulation. Puis, il offre le bras à sa fille pour la reconduire du tabouret à sa chaise, avec une politesse emphatique et des mines dont ils s'amusent, tandis que la mère les suit d'un regard charmé. Cette enfant est toute leur vie, cela se voit, et sa place dans la maison est grande, car elle décide qu'il faut fermer une fenêtre, veille aux lampes dont la flamme baisse, sonne pour demander si Pingot a dîné et si on lui fait un lit. J'admire l'aisance noble de sa marche, et comme, à chaque pas qu'elle fait, ses genoux marquent un pli fugitif sur cette robe droite et large.

C'est pour moi, cette fois, qu'elle se remet au piano. Nous cherchons ensemble dans le ca-

sier : pas une sonate de Beethoven, pas une romance de Mendelssohn, pas un lied de Schumann, mais une littérature de pensionnat pour laquelle, impoliment, je montre peu d'enthousiasme.

— Oui, dit-elle, c'est de la musique de petite fille, je sais bien... Mais, attendez : j'ai là un morceau pour vous. Je l'avais joué une fois, à la fête de la Mère Supérieure...

Le morceau pour moi est la *Pastorale* de Mozart. Le thème vieillot naît sous ses doigts légers ; il s'y mêle la rumeur du vent. De derrière les rideaux d'arbres, il semble qu'il vienne des sons de flûte... Oui, jouez cette *Pastorale*. Depuis un siècle et demi, il est né, à vrai dire, un autre art ; mais celui-ci, plus sévère dans ses moyens et plus puissant dans ses effets, ne s'adresse point à vous, qui n'êtes que femme : il ne s'accorde pas à votre grâce ancienne. Prenez Mozart pour maître de clavecin ; et si Watteau vous rencontre au détour d'une allée, croyez qu'il prendra plaisir à vous y peindre, à mêler le rose de votre robe à quelque sombre et secret crépuscule...

Elle sort pour préparer le plateau du thé. Je fais un compliment quelconque sur la facilité de

son jeu. Alors le baron prend un air mélancolique :

— Oui, oui... Nous ne jouirons plus d'elle bien longtemps.

Il hésite, puis, ce qu'il a dans le cœur en déborde :

— Justement, nous faisons part ces jours-ci... Nous faisons part du mariage de ma fille avec M. de Laurencin. La chose aura lieu au printemps prochain : je me suis réservé cet hiver. Connaissez-vous M. de Laurencin?... Son domaine touche le mien.

Elle rentre, aussi jolie, aussi blonde, aussi svelte : mais maintenant, elle est la fiancée de cet homme. Pourquoi n'ai-je pas su cela plus tôt? Tout le monde ici connaissait la nouvelle, et moi, on ne m'a rien dit. Quoi, est-ce qu'Antoine n'aurait pas pu m'avertir? Et pourquoi elle-même, en m'offrant du thé, me montre-t-elle à son doigt ce saphir, sur sa bague de fiançailles? Tenir cette tasse de l'autre main, était-ce si difficile?

Il est temps, vraiment, que je disparaisse. Le baron affirme que c'est justement l'heure où chacun se retire, dans le château. Il allume mon bougeoir et je prends congé.

— Mais, où Jeanne est-elle allée? remarque-t-il. Il faut aussi qu'elle dise adieu.

Il faut : elle doit me dire ce mot. Cela est fatal et prochain...

Elle revient portant un livre.

— C'est mon album, dit-elle. J'ai pensé que vous voudriez bien y mettre des vers et signer en inscrivant votre titre d'officier. Justement, je n'ai jamais donné mon album à un officier. Il y a un évêque, un membre de l'Institut, un lauréat des Jeux floraux, vous verrez.

Une minute encore, avant qu'elle ne s'en aille pour toujours : nous montons ensemble l'escalier. Qu'inscrirai-je au-dessous du poème couronné aux Jeux floraux? De tristes vers de Schiller, que j'appris enfant, avant de les comprendre, sautent à ma mémoire.

Je lui demande :

— Lisez-vous l'allemand?

— Oui, avec un dictionnaire. Mais pourquoi?

— C'est que j'inscrirais là quelques strophes de Schiller...

— De Schiller? Pourquoi?

— Parce qu'il n'y pas de mots en français pour exprimer ce que je sens...

Elle lève sur moi ses yeux bleus, ses yeux purs, si proches de voir clair en mon âme, et me répond :

— J'essaierai de comprendre.

Et c'est là son adieu, le mot qu'il fallait qu'elle dît...



Ma fenêtre est ouverte : le ciel, comme une poitrine oppressée, palpite ; les grillons, dans l'herbe, répondent au rythme des étoiles. La nuit est calme et persuasive. C'est mon sort, décidément, d'errer sans repos à travers les idées, à travers les choses, et je n'aimerai plus rien, rien que des formes, de l'intellectuel et de l'insaisissable, rien que ces types irréels qui font pourtant la réalité du reste.

Il faudrait s'affranchir du temps, sauter hors de l'espace, parcourir les mondes sur le manteau voyageur. Alors peut-être, au seuil de Ménélas, la verrait-on s'avancer, elle, l'Hélène...

Et que me fait maintenant cet album où des amies de pension ont laissé ces ridicules *Souviens-toi ?* Que m'importe ce document d'une chaste vie

pareille à tant d'autres? Et qu'est-ce que cela pèse dans cette balance idéale qui ne trébuche que pour le beau?

J'écris de ma meilleure écriture la ballade :

In einem Thal, bei armen Hirten,
Erschien, mit jedem jungen Jahr,
Sobald die ersten Lerchen schwirrten,
Ein Mädchen schön und wunderbar[1].

Cela se développe, pur de forme et douloureux de sens, sur cette page vierge. Les caractères sont corrects, sauf pourtant à ce vers :

Da nahte sich ein blühendes Paar[2],

qui est un peu tremblé...



1. Dans un vallon chez de pauvres bergers,
Paraissait, chaque renouveau,
Au premier tire-lire des alouettes,
Une fille admirablement belle.

2. Il se forma alors un couple florissant...

Il est cette heure charmante où le ciel se laisse gagner par une lueur diffuse et comme latente; les étoiles se changent en des opales. Suivant cette fois la route, au pas de nos chevaux que la nuit inquiète, nous revenons, Pingot et moi. Nous longeons le mur d'un parc, la grille d'une avenue.

Peut-être est-ce là le domaine que le baron disait contigu du sien?...

Ridicule manière de régler les affinités électives, pourtant, que de les soumettre à la contiguïté des domaines! Rare sottise que de supposer l'équivalence des âmes d'après l'égalité des fortunes!

Mais, trêve de ces réflexions amères.

— Viens ici, Pingot, marche à côté de moi.

Il faut que je l'appelle deux fois: il dormait. Le voilà titubant sur sa selle, ahuri. Nous allons un temps en silence. Il oscille grotesquement, mou comme ces mannequins sur lesquels les hommes s'exercent au coup de pointe, et se déverse à tel point, par moments, que j'étends le bras pour le rattraper. Vainement: sa prépondérance de reins le ramène à la position.

— Allons, Pingot, réveille-toi! Raconte-moi

quelque chose, pour chasser le sommeil. Je n'ai jamais su comment tu t'étais marié.

— Dame, mon lieutenant, quand ma femme était demoiselle, elle habitait une ferme, près de chez nous...

— Ah! tu m'en diras tant!

20 septembre

Le commandant a été fait officier de la Légion d'honneur ce matin, à l'issue de cette revue d'ensemble qui clôt les manœuvres. Ayant attendu longtemps l'accolade, il n'est rentré au cantonnement que tard dans l'après-midi, portant ce ruban rouge vif sur sa vareuse grise de poussière. Mais, ce soir, nous lui avons ménagé une petite fête pour laquelle l'officier d'approvisionnement est allé à Vassy chercher le nécessaire. La table était dressée dans un verger d'où l'on avait vue sur le soleil couchant. Quand le commandant a paru, trois trompettes dissimulés dans une vigne attenante au verger ont sonné : *aux champs*. Puis, nous avons défilé par ordre d'ancienneté, lui offrant des fleurs. Il nous disait : « Merci, merci... » et peut-être aurait-il ajouté quelques-unes de ces cordiales paroles qui, chez lui, coulent de source, si ces trompettes, bêtement, ne s'étaient remis à sonner. On les fit taire par trois bouteilles : ils les embouchèrent avec la même verve que, tout à l'heure, leurs instruments.

Au milieu du dîner, arrive une dépêche : « C'est de ma mère, dit le commandant. Elle est bien contente. Les femmes ne savent pas au juste ce que cela vaut. Mais vous connaissez le sens de ce bibelot-là, Messieurs ? Il signifie : droit à la retraite. » Nous restâmes un moment silencieux, songeant à la vanité de ces récompenses trop de fois méritées : nous nous reportions par la pensée à vingt ans au delà, au jour où nous recevrions nous-mêmes l'étoile, et songeant à ces vingt ans de vie obscure et laborieuse, nous trouvions un sens amer à ces mots : ce que cela vaut.

21 septembre

L'impression qu'éprouve un invalide à voir défiler son ancien régiment, je l'ai un peu ressentie ce matin au départ de cette colonne qui rentre à Vincennes sans moi. C'est que nous avons notre tour pour le repos comme pour le service, et je dois partir le premier, moi qui depuis trois mois n'ai pas été absent un seul jour. Je vais toucher barre à Paris : le temps de saluer le colonel et de faire ma malle, puis je prendrai le train de Toulouse, et regagnerai ma natale Montagne-Noire.

Un paysan viendra tout à l'heure me prendre dans sa charrette pour me conduire à Blesme; cette route de six jours que mes camarades vont lentement parcourir avec leurs chevaux écorchés, moi, comme un mandarin qui voyagerait pour son plaisir, avec un air de me moquer, je la brûlerai tantôt en trois heures d'express. Le dernier numéro de la Revue d'artillerie Russe m'est justement parvenu hier soir ; il contient un curieux

article de Baumgarten sur la *préparation du canonnier à la guerre,* avec citations de Schopenhauer. Voilà de quoi lire en route. Ce rapide trajet de chemin de fer ne fera, en somme, que marquer mon brusque retour à la vie studieuse, et la détente de mon esprit, bandé par ces trois mois de contrainte physique.

22 octobre

Ce mois de repos qu'on accorde aux officiers chaque année leur permet de se reprendre et de refaire leur personnalité, morcelée le reste du temps en toutes sortes de besognes menues et collectives. Le meilleur emploi de ces trente jours n'est-il pas dès lors d'oublier toute tactique et toute technique, de se promener par les champs avec un chien qu'on s'amuse à voir courir, puis de s'enfermer dans la bibliothèque familiale, malgré l'odeur de moisi, et là, de purger son cerveau avec cette détersive prose latine dont nos pères composaient leurs officines littéraires?

Tel fut mon régime, il m'a donné bonne mine; du moins, c'est ce que le colonel m'a dit ce matin, après son rapport. Puis, au bout d'un mois, les impressions ont imperceptiblement vieilli : juste assez pour rendre sensible la reprise des habitudes et faire goûter le charme de l'accoutumance. J'ai franchi avec joie la porte du fort; voilà donc cette borne entaillée par les moyeux des roues mala-

droites, cette cour incessammant balayée, ces vieux obusiers qui se rouillent tout doucement derrière leur grille, ne valant même plus la peine qu'on les fasse sauter à la mélinite. On sonne aux fourriers... N'est-ce pas le coup de langue de Pingot? De lui-même... Me croira qui voudra : Pingot a embelli. La moustache retroussée, il flambe comme un sou neuf dans sa tenue d'extérieur; son corps, là-dessous, est bien symétrique, sa tête se rebiffe par l'habitude de porter haut le pavillon de la trompette ; et même, cette protubérance qui l'empêchait de monter à cheval, il semble qu'à la fin nos défilés au trot assis l'aient aplatie. Il me dit que la vie a été dure, depuis le départ de la classe : la garde tous les trois jours, et du service en campagne le reste du temps. Mais, c'est égal, Mme Pingot est en bonne santé, l'enfant fait ses dents, et *Friture*, elle va bien.



La corvée pour le fourrage passe... Pas mécontent de les revoir, décidément, tous ces bas-de-cuir. Puis, je vais dire un bonjour à *Pensée* qui me reconnaît, autant qu'un cheval peut recon-

naître. Mais où donc est son voisin d'écurie, ce brave *Anchise?* On me répond qu'il est mort, abattu pour ce coup de pied qu'il avait reçu à Eclaron. Vraiment, *Anchise* est mort? Quelle tristesse!

2 novembre

Nous sommes assemblés pour statuer sur le maintien au corps d'un soldat réfractaire : le lieu de réunion est une casemate sombre, proche du donjon, celle-là même, peut-être, où fut jugé le duc d'Enghien. Mais une grasse figure de la République, peinte à l'eau par quelque ouvrier du casernement, nous regarde avec des yeux de clémence. Grâce à Dieu, l'adoucissement des mœurs a fait dévier de son sens l'expression *cour martiale,* devenue caractéristique d'une juridiction sommaire et brutale, non plus militaire. Et nous sommes là comme de vrais magistrats assis, paperassant et délibérant. Examinant l'affaire chronologiquement, nous nous renseignons d'abord sur les antécédents de l'inculpé ; différents faits graves lui sont reprochés, comme son insolence envers un maréchal-des-logis qui l'arrêtait à la porte.

« Rappelé à l'ordre, et invité à mettre les mains sur le côté et à prendre une attitude militaire, il

les leva par-dessus sa tête et les agita en disant : Les voilà, mes mains.... »

Mauvais style, mais exact, mais détaillant bien ces petites choses qui sont très graves, mais faisant vivement sentir la distance de la chose agie à la chose rêvée, l'incommensurabilité de notre vie avec ces vies de contemplation et d'art, éprises précisément de formes qui, pour nous, sont inutiles ou dangereuses. Puis il nous passe par les mains des tas de rapports, de lettres et de comptes rendus desquels l'histoire suivante se dégage.

Le Déserteur.

C'était plutôt un mauvais sujet : ni le maître d'école qui lui avait appris à lire, ni le maître maçon qui l'avait eu en apprentissage ne pouvaient s'enorgueillir de leur élève. Paresseux, lourd, entêté, il fut renvoyé successivement de tous les chantiers de Châteauroux ; son dernier patron, un bonhomme, le garda pourtant trois mois et ne le congédia qu'avec pitié : « Mon pauvre Thomassot, faut te n'aller... C'est pas que tu sois un mauvais homme. Mais que veux-tu ? T'es propre à rien. »

Il fit alors de la petite besogne pour un fontainier : des grattages de murs, des replâtrages. C'était moins régulier, mais d'autant plus agréable ; puis, on avait affaire aux bonnes.

Une cuisinière eut des bontés pour lui, il retourna souvent la voir. Chose étrange et qui l'amusait, lui, silencieux d'ordinaire et timide, était à son aise et presque bavard auprès de cette femme : une belle fille de vingt ans très rose et très grasse, avec une poitrine bien ronde. Ils s'aimèrent. Elle demandait obstinément le mariage. Mais, quoi ? le temps de faire venir les papiers de chez nous, les histoires que ça fait chez les notaires : ça ne serait seulement pas fini avant le départ pour le régiment. Et l'argent ? Il n'avait pas du tout d'économies ; elle n'en avait guère, étant en place depuis peu. Elle résistait, priait, pleurait : mais son bon cœur la trahit. Elle voulut lui faire des chemises avec de la toile qu'elle avait. Il ôta sa veste, elle lui prit mesure ; mais, venant à toucher sa poitrine fauve et demi-nue, elle rougit, trembla, succomba. Le soir, il grimpait à pas de loup derrière elle, jusqu'à sa mansarde et son petit lit. Ils eurent ainsi huit nuits d'amour.

Le neuvième jour, Thomassot partit pour le régiment. Ils s'arrachèrent l'un à l'autre, au matin, lui pleurant, elle sanglotant. Elle vint le reconduire à la gare, son panier à provisions sous le bras : et comme elle lui faisait mille recommandations, accrochée à lui, elle le vit tout d'un coup rire largement :

— Tu ris, Eugène ? C'est-il que tu ne m'aimes pas, de rire à cette heure ?

— Si, si, je t'aime bien. Mais, je pense... si tu allais avoir un éfant, c'est ça qui serait rigolot !

Elle frissonna : un enfant ! Et comme il continuait à rire, elle eut un redoublement de chagrin :

— Tu ne m'abandonneras pas, dis? Tu m'épouseras, dis? Si je savais que tu aurais idée de m'abandonner, j'écrirais à tes chefs... j'irais à Paris...

Un mois après, il reçut une longue lettre : c'était vrai, ils auraient un enfant. Euphrasie se disait bien malheureuse, toujours en retard pour son ouvrage, à cause des tournements de tête qui la prenaient, qui l'obligeaient tout d'un coup à s'asseoir. Et des meilleures choses, de la volaille, des plats sucrés, elle n'en pouvait pas manger tant

le mal la tenait dans l'estomac. Enfin, il fallait qu'elle fût punie, puisqu'elle avait fauté ; et elle ne se plaindrait pas, si seulement son Eugène l'aimait toujours, s'il voulait tenir ses promesses. Il y avait en post-scriptum : « Si le bon Dieu nous envoyait un petit garçon, serais-tu bien aise ? »

Il avait compté d'abord qu'il retournerait à Châteauroux vers la Noël : mais plus souvent qu'on eût accordé une permission à ce rossard, à ce fricoteur. A la chambrée, il était sale et négligent de ses effets ; à la manœuvre, maladroit, passif. « A quoi donc pense-t-il, ce particulier-là ? » criait le sergent. Il pensait à sa bonne amie. Passant ses nuits à la salle de police, exténué par la manœuvre, souffrant d'engelures, mal nourri, il en vint à cette rébellion sourde, invincible, qui empoisonnait tant de vies militaires. L'enfant naquit : un beau garçon bien venu qui ressemblait à son père. Le curé le baptisa de mauvaise grâce ; à la mairie, la mère essuya des avanies, et toutes ses économies passèrent dans la sacoche de la sage-femme. Ses maîtres l'auraient bien chassée, si elle n'avait pas été si bonne servante : ils la gardèrent, à la condition qu'elle se séparerait de son bâtard. Elle le porta à une bonne femme

de la campagne, non pas dans son propre village, mais tout près, de manière que ses parents pussent lui donner des nouvelles, puis revint à la ville, la mort dans l'âme, et toute pâle à cause de son lait qui ne passait pas.

L'enfant commençait à marcher, à parler, et Thomassot montait la garde, allait aux corvées, épluchait les légumes pour la soupe. Tous les dimanches sur lesquels n'empiétaient pas ses accumulations de consignes, il les passait dans le Jardin des Plantes ou dans les squares. Il s'approchait des nourrices pour admirer leur enfant, puis s'éloignait bêtement d'elles, tout étonnées que son compliment ne fût pas une entrée en conversation. Il s'enhardissait parfois à demander qu'on levât les voiles sous lesquels les nourrissons dormaient, roses dans la mousseline blanche. « Ces enfants de riches, pensait-il, ça n'est pas dans le besoin. »

Il commençait à dire qu'il était de la classe, et rayait les jours sur son almanach, quand il lui vint cette lettre :

Mon petit Eugène,

Je t'écris parce que c'est un grand bonheur que monsieur et madame vont aller demeurer à Paris auprès

de leur tante et ça ne leur coûtera rien du tout. Même monsieur est déjà parti pour louer l'appartement. Moi, je m'en ai allé deux jours à Sauret pour embrasser le petit ; maintenant il dit : « J'aime mon papa. » A bientôt je te dis, mon petit Eugène, à dans huit jours, nous serons près l'un de l'autre ; à Paris ça nous sera plus commode aussi pour nous marier et je n'aurai pas si honte devant monsieur le Curé.

Ton Euphrasie.

Comme ses maîtres avaient un appartement fort petit, Euphrasie habita une mansarde dans un hôtel. Elle donna à son amant des rendez-vous pressants, auxquels il manqua. Elle se crut abandonnée : mais ses soupçons cédèrent à plusieurs lettres brûlantes et tout émaillées d'injures à l'adresse du capitaine, de l'adjudant. Elle avait de la peine à défendre ses charmes contre le patron de l'hôtel, un vieux sale qui courait derrière elle dans les corridors, et qui lui offrait de la loger gratis dans une des chambres du premier étage : une chambre tentante, qui contenait une armoire à glace. Des pensionnaires la pinçaient dans l'escalier : elle les menaçait de Thomassot. « Mon mari est soldat, il est à Vincennes. » — « Bast ! lui répondait-on, s'il était à Vincennes, il viendrait vous voir. »

Thomassot, à ce moment-là, pelletait de l'avoine dans le magasin à fourrages ; comme un sapeur dans un travail d'approche, debout dans un cheminement qui entaillait l'épaisse couche de grain, il attaquait à droite le versant qui croulait sur ses pieds et le rejetait à gauche. Il travaillait sans relâche, pensant que, s'il arrivait au bout de la semaine sans une punition, on lui accorderait peut-être la permission de la nuit. Un sous-officier passa, palpant les poches de chacun pour s'assurer qu'aucune ne contenait des allumettes : il sentit dans le bourgeron de Thomassot quelque chose de dur qui ne pouvait être qu'une des boîtes prohibées, bien évidemment. Or, c'étaient précisément les lettres d'Euphrasie, serrées en un petit paquet. L'affaire se régla par deux jours de salle de police.

Le dimanche, quand elle vit qu'il manquait encore au rendez-vous, elle vint le demander à la porte du fort. Entre la soupe du soir et l'appel, ils eurent cinq heures à eux, qu'ils passèrent dans le bois ; ils choisirent un endroit bien secret pour leur dîner sur l'herbe, puis, ils errèrent amoureusement entre les Minimes et Nogent. Par moments, ils débouchaient dans une clairière où

des dîneurs en gaîté leur faisaient des gestes cyniques et les invitaient ironiquement à s'arrêter parmi eux : ils se replongeaient dans le bois, poursuivis par des huées. Quand elle fut montée sur l'impériale du tramway, il franchit le pont-levis avec un immense regret. Il regarda un moment le fond du fossé, se demandant s'il n'allait pas se jeter en bas, se casser la tête parmi ces débris d'assiettes et ces culs de bouteilles. Puis les touffes d'orties et les détritus, l'eau dormante de la cunette s'obscurcirent à ses yeux que noyaient les larmes.

Il répondit : présent ! à son tour, dès que son voisin de gauche, un bon soldat, eut lui-même répondu d'une voix distincte ; à sa droite, un homme qui sentait le vin grogna : «...sent ! » en poussant un hoquet. Le sergent s'éloigna ; on ferma les fenêtres, on éteignit les feux.

Son camarade de lit, qui l'entendait pousser des soupirs, se demandait : « C'est-il qu'il est soûl, Thomassot ? » Se penchant vers lui, il vit briller ses yeux, nullement troubles, mais dilatés, désireux.

— C'est toi qui souffles comme ça, Thomassot ? Quoi donc que tu as ?

— J'ai que c'est pas des vies d'être toujours enfermés comme des forçats et de seulement rien gagner.

— Ya moyen de faire. Moi, chaque dimanche, je gagne des deux francs cinquante, trois francs.

— Comment fais-tu ?

— Je travaille dans un bateau-lavoir, à dix sous de l'heure.

Cette idée de travail au lavoir hanta Thomassot et se combina à son désir violent, refoulé, de passer la nuit auprès d'Euphrasie : il en vint au projet d'une bordée de trente-six heures qu'il commencerait un samedi soir et terminerait le lundi matin : un jour de travail, deux nuits d'amour.

Il écrivit à Euphrasie qu'il avait enfin la permission désirée ; elle l'attendait à neuf heures, ayant baclé sa besogne du soir : il arriva, et se mit d'abord à table, car elle lui avait apporté des restes. Elle le regardait manger, heureuse et caressante : « Que tu es donc gentil, de t'être bien conduit et d'avoir eu la permission ! » Puis quand il fut repu, elle l'attira avec une lasciveté ingénue, joyeuse à tel point qu'elle avait des larmes dans les yeux.

Il sortit à sept heures, mal réveillé encore d'un pesant sommeil ; il portait la valise où ses effets

de travail étaient enfermés depuis deux ans. Brusquement une idée lui vint, et bientôt l'obséda : d'aller à Vincennes et de savoir si le caporal l'avait signalé, si le capitaine était prévenu, ce qu'on avait dit. Il monta dans le tramway.

Des gens endimanchés sortaient des maisons ; des bicyclistes filaient vers la barrière du Trône. « Quand je serai au bout de mon temps, réfléchissait Thomassot, ce n'est pas moi qui travaillerai le dimanche. Nous irons nous promener, avec Euphrasie ; j'achèterai une voiture pour le petit... »

Puis, l'inquiétude de la punition encourue pour son escapade se mêla à ses soucis d'avenir et des réminiscences du Code de justice militaire, lu à haute voix dans la chambre les samedis, l'écervelèrent.

Il évita le fort et prit par la rue du polygone. Son idée était de s'approcher du tir couvert, sans avoir l'air, et de se renseigner auprès de la sentinelle. C'était justement Imbert, un garçon doux, jamais puni ; il trembla de voir Thomassot.

— Cache-toi par derrière, cria-t-il. Je vas être relevé.

Thomassot se mit entre le bâtiment et la butte

de tir ; puis, invisibles l'un à l'autre, ayant entre eux toute l'épaisseur de la construction, ils causèrent.

— Alors je suis signalé, dis, Imbert ?

— Malheur ! si t'es signalé ! l'adjudant est venu voir à onze heures si tu étais rentré ; il a dit qu'il te ferait ton affaire. Ce matin, il a envoyé un rapport motivé au capitaine. Planchon, il avait le rapport dans sa poche, quand il a apporté le café.

— Quoi, l'adjudant ? Quest-ce qu'il me peut, l'adjudant ? De la salle de police ? Et puis après ? Je suis de la classe. Moi, d'abord, je vas travailler au lavoir : y m'fait pas peur, l'adjudant.

— Juste, voilà le caporal de pose qui vient pour me relever. Tais-toi, Thomassot. Bouge pas, Thomassot.

Le fugitif se colla au mur ; il entendit confusément la remise de la consigne : « Ne laisser approcher aucun homme, pas même un militaire, à moins de trente pas ; en cas d'incendie... »

Il perçut le bruit d'une marche cadencée qui s'éloignait, puis le pas indolent du nouveau factionnaire. Qui était-ce, celui-là ? Un bleu peut-être, qui ferait feu sur lui comme sur un lapin,

s'il l'apercevait là, si près du mur. Alors Thomassot prit du champ en s'éloignant à reculons, de manière à rester caché par le bâtiment. Arrivé à la butte, il longea la lisière du polygone, puis marcha droit sur le donjon. Cet espace ouvert devant lui, la beauté du jour, l'énervement de sa nuit, le grisaient : il se mit à courir. « L'adjudant?... Je m'en fou-t'y, de l'adjudant! Je m'en fou-t'y!... »

Sur l'impériale où il monta, un seul passager était assis. C'était un ouvrier à la trogne vermeille et souriante ; il tenait à la main un petit cheval de carton, dressé sur un plancher à roulettes.

—Bonjour, militaire. Vous partez probablement en permission ? Bonne affaire ! amusez-vous bien.

Thomassot expliqua qu'il allait travailler et qu'il portait là sa casquette, son bourgeron.

— Vous ne travaillez donc pas votre soûl sur semaine ?... De mon temps, on avait assez de besogne. Ce n'est pas que je veuille me plaindre : j'ai toujours eu des chefs qui étaient bons pour le soldat. Avez-vous connu l'adjudant Chevassus ?

— Non, répondit Thomassot, et il y eut un si-

lence. Comme ils passaient la barrière, l'homme reprit :

— C'était un bon garçon.

— Qui ?

— L'adjudant Chevassus. C'est moi qui l'astiquais. Dame, voilà déjà dix ans. Maintenant je travaille dans les jouets. Je gagne des sept francs cinquante, huit francs. Tel que vous me voyez, je porte mes économies à ma mère. C'est la fête de mon pays : alors j'y vas. Et ce cheval est pour mon filleul, l'enfant de ma sœur.

— Puisque vous êtes dans les jouets, dites-moi, une voiture à pousser un éfant, combien ça vaut-il ?...

Ils descendirent à l'Hôtel-de-ville ; là l'ouvrier voulut cimenter leur amitié par une tournée chez le mastroquet ; Thomassot rendit la politesse. Alors l'autre, échauffé et reconnaissant, lui frappa sur l'épaule de toute sa force.

— Tu me plais, Thomassot... Thomassot ! je t'emmène à la fête de chez nous !

A la fête ?... c'était tentant ; mais comment revenir avant minuit ?

— Crois-tu que nous sommes des pays de sau-

vages ? Nous avons des express !... Thomassot ! je te paye l'express !

Ils burent une dernière fois rue Lafayette et Thomassot, dont les idées se brouillaient, ne résista plus. Ils montèrent dans le train de Bruxelles, nantis de saucisson, de fromage et de cigares : histoire de passer agréablement le temps.

Ils arrivèrent à deux heures, et descendirent au village où la fête battait son plein. Alors commença pour Thomassot une beuverie ininterrompue. Bière, genièvre, alcool de tous noms et de toutes couleurs : il en avait une brûlure à l'estomac. Cette ripaille lui semblait pourtant délicieuse : il considérait qu'elle le vengeait à merveille de l'adjudant ; car qui donc, une fois l'escapade racontée, pourrait ne pas envier cette soûlerie gratuite ? Et les heures, scandées par la sonnerie des vêpres, de la prière, de l'angelus, fuyaient précieuses, les heures qu'il faudrait payer ensuite en journées de prison.

A la nuit close, il reprit vaguement la direction de la gare, mais s'égara et s'échoua dans un champ de betteraves, proche de la voie ferrée. Un sifflement lui fit ouvrir les yeux ; une image rapide et noire passa dans sa conscience, un ins-

tant cohérente. C'était l'express de minuit, celui qui arrive à Paris vers cinq heures du matin.

Réveillé par la pluie, au petit jour, il se leva, la tête bourdonnante et les jambes encore mal assurées ; petit à petit, il se ressouvint. Puis des remords, qu'exagérait la peur, l'assaillirent : il se voyait appréhendé, ramené à pied entre deux gendarmes à cheval, jeté en attendant le conseil de guerre, dans une de ces cellules dont la lucarne étroite laisse voir la baïonnette du factionnaire — tandis qu'Euphrasie, dans sa petite chambre, se désolerait. Il pleura, et s'étendit de nouveau la face contre terre, en gémissant.

Dans le village, des ivrognes se traînaient, abrutis par le vin de la veille ; Thomassot cherchait parmi eux son compagnon de route, dont il avait retenu seulement le prénom : Jules. « Quel Jules, lui répondait-on, si c'est Jules Cabaud, il est parti par l'express de nuit. On l'a embarqué, il en avait son compte. » Et Thomassot, seul dans ce pays inconnu, torturé de crampes d'estomac, se sentit las et faible à mourir.

Puis, d'autres riboteurs l'invitèrent : un militaire est toujours le bienvenu. Une chose le surprenait ; le bon marché des liquides, des allu-

mettes, du tabac. On lui expliqua : « Nous sommes un pays frontière : on va tout acheter en Belgique. — En Belgique ? On vit donc pour rien en Belgique ? — Quasiment pour rien. — Et combien gagne-t-on ? — La même chose qu'en France. »

Il demanda encore s'il y avait en Belgique des maisons bourgeoises, si les cuisinières y trouvaient des places : après quoi, il se décida. Il entra dans une grange, ôta son uniforme qu'il mit dans sa valise, car il se souvenait que la désertion avec emport d'effets est plus grave que la désertion simple. Puis il écrivit sur la toile écrue, avec son doigt trempé dans l'encre : « A Monsieur le Commandant de la 23e section des ouvriers d'administration, à Vincennes, » et s'en fut à la gare. C'est là que les gendarmes l'ont arrêté.



Nous l'avons fait comparaître. Il nous a suppliés : « Messieurs les juges. Ce n'est pas pour moi. Mais Euphrasie... J'ai un éfant.. »

A ce mot, il a fondu en larmes, et ses mains, qu'il tenait sur le côté par respect militaire,

étaient frissonnantes. Aux soixante jours de prison qu'il allait terminer, nous avons ajouté un seul mois : le minimum légal. Puis le capitaine lui a dit : « Vous voyez où mènent la paresse et l'intempérance... Tâchez d'élever votre enfant mieux que vous n'avez été élevé vous-même. » Il a répondu que nous étions trop bons, et qu'il l'élèverait bien.

7 novembre

Je me suis promené une heure sous la pluie à travers ce bois taillis dont les branches découpaient un ciel maussade ; et j'étais heureux pourtant de ce paysage si prochain, si commun, et, peut-être, si laid. Nous sommes ainsi faits, dans ce siècle, que le moindre canton de nature nous enchante, et qu'il nous suffit de la perspective violâtre que font les branches recroisées aû-dessus d'un sentier, de l'odeur essentielle de la terre, de la courbe imprévue en laquelle une allée se détourne, ou de ce bruit incessant, rythmique, des gouttes distillées par le chante-pleure des branches. Au siècle dernier, on ne goûtait que le sublime d'un paysage ; on y voulait des rochers, des mers, des ruines, et l'homme, vieillard fatigué qui s'assied, marchand sauvé d'un naufrage, faisait de ces larges spectacles un cadre à ses courtes actions.

Pour noter une fois de plus le rapport nécessaire qui existe entre l'esprit général d'un siècle

et les sciences nées de ce siècle, cet appétit de grandiose que Diderot confesse et qu'Horace Vernet assouvit, eut son pendant dans cette cosmogonie chimérique qui divisait les géologues en Plutoniens et en Neptuniens. La géologie moderne se passe de catastrophe ; elle reconnaît par observation, elle démontre par expérience, la puissance de ces petites et communes causes dont les effets familiers, justement, émeuvent l'artiste d'aujourd'hui.

8 novembre

Les matins, on trouve au polygone, par jonchées, ces petits cartons bleus, rouges, jaunes, que les bookmakers donnent en gage pour l'argent des paris. On dirait que la fortune a versé là sa corne d'abondance, toute pleine de ces billets protestés. Et qui saura jamais tous les regrets que figurent ces petits cartons, la valeur exacte des misères aléatoires dont ils ne sont que les jetons?

C'est que, le soir, notre terrain de manœuvres devient l'hippodrome de Vincennes. Veut-on que nous soyons une armée vivant à part et fermée à l'opinion, alors que notre Champ de Mars est chaque jour ouvert de la sorte à la vie publique? Qu'on admire plutôt avec quel à-propos les roues de nos pièces tracent là leurs ornières et font rentrer sous terre cette mosaïque scandaleuse.

Entre deux services, je viens voir ces enragés : la verdure est entachée d'un grouillement

noir sur qui plane une rumeur; des noyaux momentanés se forment au passage des chevaux et, vers le haut, un agrégat immobile et compact enserre cette phalange des bookmakers qu'enveloppent encore, en deuxième enceinte, toutes sortes de voitures à banquettes et de coaches prolétaires, accolés à la manière des chars germains. Sur ce noir, court un bariolage qui est le peloton des jockeys; des cris s'élèvent : ce sont tous les petits cartons qui se plaignent, indignés de voir se prononcer contre eux l'inexorable fatalité de la probabilité mathématique.

Voilà ce que je vois, et je dépasse; je fais baisser la barrière de toile qui coupe ma route, tout inquiété par ce spectacle de démence. Qui sait, pourtant? tout n'est peut-être que hasard, ici-bas. Et ces maisons éparses sur cette côte, comme des dés sur un tapis vert, ne sont pas autre chose en effet que des dés à jouer, à jouer la partie de la vie : dés tombés là au hasard, ou par l'effet de tant de causes qu'elles équivalent à un hasard. Mais voici ces troupiers de l'École de gymnastique qui se démènent sur leur stade ; je m'amuse à les voir en théories eurythmiques, scander les mouvements de la boxe. C'est ici

le domaine de la Règle, et tous ces beaux membres qui s'efforcent contredisent ma rêverie pessimiste. Oui, ces soldats qui s'exténuent gratuitement ici ont raison contre tous ces désœuvrés que l'avarice concentre là, autour de ces bêtes surmenées. Et c'est par une métaphore ingénieuse que ceux-ci portent le triste costume noir, ceux-là le plastique vêtement blanc : car les uns sont les Ormuz, et les autres, les Arishmans.

13 novembre

Nous sommes venus à la gare de Charonne pour attendre et ramener au quartier des recrues qui nous arrivent. Il tombe une pluie subtile et comme hésitante : Pingot prend mon cheval en main au bas de la montée et déploie son mouchoir bleu sur la selle, pour la garantir. Les rails luisent sous une vague aurore, les disques des sémaphores s'éteignent ; les pignons des hautes maisons prennent des reflets vieux rose. Tout d'un coup apparaît un gros œil vairon qui est la lanterne d'une locomotive ; cela court circulairement, s'arrête à nos pieds ; et de toutes les portières à la fois dégringolent au milieu des flaques nos soldats de demain.

Il y a des adjudants pour les appeler, les grouper, grosse besogne que nous ne devons pas faire. Nous autres, nous sommes là plutôt pour rehausser la fête, par manière de bienvenue et par politesse condescendante. Dans la même intention, nous avons amené les trompettes, et, tout à l'heure, à la Tourelle, nous trouverons la musique.

Les voilà donc, frustes, gauches, ignorants,

voilà l'étoffe où tailler des soldats. Et c'est toujours la même chose; nous jetons nos peines dans ce tonneau sans fond de l'éducation militaire; nous recevons des avortons, nous rendons des hommes : et il y a des journalistes qui nous blaguent...

Un ordre reçu me place en queue de la colonne, comme serre-file général, si bien que je les vois tous d'un seul coup d'œil. En avant, par-dessus les têtes mouvantes, s'agite le bras du chef de musique. La rue est réveillée, toutes sortes de voitures passent à grand train sur le pavé ; les boutiquiers, les employés en marche vers leur bureau, se campent sur le trottoir pour nous voir passer. De fraîches têtes de bébés paraissent à une fenêtre, et ce sont des sourires, des battements de petites mains joyeuses.

Je regarde toutes ces casquettes posées de travers sur ces crânes sauvages, et tous ces paquets qui pendent sous les bras ballants. Le dernier de la colonne est d'un aspect repoussant : une face écrasée, rousse et poilue, un corps massif et noueux, d'une ossature à peine humaine. Il tient son poignet gauche dans sa main droite ; celle-ci porte un paquet minuscule ; une grande déchirure montre la peau de sa cuisse, et des chaus-

sures sans nom changent ses pieds en deux blocs de boue mouvante. Des plaques de terre sèche estampillent ses omoplates sur sa veste bleue, et racontent quelque chute d'ivresse, en un gras chemin flamand : dernier baiser du malotru à sa terre natale.

On joue cet air favori du général, sur lequel les hommes ont mis des paroles : « V'là le général, tendons le jarret », air sautillant et déluré qui entraîne les premiers rangs d'une bonne marche bien rythmée ; mais à mesure qu'on est plus loin, les notes de la fanfare vont se perdant, le pas se désordonne, et cela finit par l'allure effarée de cet anthropoïde au veston bleu.

La société est pareille à cette colonne. Les gens à talent prennent la tête et mènent les autres avec la musique qu'ils font. Nous allons derrière, quelques-uns justement à leur cadence et dans leurs traces, les autres de très loin et passivement, poussés seulement par l'instinct de suivre. Alors, ne faut-il pas de ces serre-files et de ces chasse-gueux qui poussent tous les retardataires en leur faisant un peu peur, au besoin, et qui leur disent : « Marchez droit, ne vous désunissez pas. Tâchez d'entendre cette belle musique de là-bas... »

16 novembre

Par désœuvrement, je m'amusais à chercher dans la cour cette recrue d'apparence abjecte que j'avais convoyée depuis la gare jusqu'au quartier. Je l'ai découverte seulement ce matin, face à face avec un brigadier qui se tue à l'instruire. Ces jours derniers, on le traitait à l'infirmerie pour une gale invétérée. Il est guéri : mais il garde dans son cerveau des acarus plus tenaces.

On me dit justement qu'il a fait en somnambulisme ce trajet de la gare au quartier, qu'il n'en a gardé aucun souvenir. — Était-ce la nouveauté stupéfiante de cette marche militaire dans une ville inconnue ? Quelque prolongement de sommeil ou d'ivresse ? — Il travaille à renouer le fil rompu de ses impressions, et demande à son brigadier :

— Où donc est la gare ?

Et l'autre :

— Taisez-vous. On n'interpelle pas un supérieur. On vous y mènera dimanche, à la gare. Attention pour le demi-tour... *Demi-tour : droite !*

La recrue fait un mouvement quelconque vers la gauche.

— Sacrrrr... Quand je vous dis : à droite, là, de ce côté-là !... Portez le pied en arrière et à dix centimètres...

— Oui, oui, le v'là mon pied... Mais où donc est la gare ?

17 novembre

Rencontré René, au diable vert, dans un petit chemin constellé de feuilles mortes, embaumé d'une odeur de thé. Il avait rangé à droite une voiture bizarre, en tôle de fer, truquée et compartimentée, qui est un caisson nouveau mis en expérience dans notre régiment; et, tenant à la main un vaste compas, il mesurait le fléchissement des essieux en rapportant l'extrémité des fusées à des coups de pointeau marqués sur les coffres. Je lui ai demandé :

— Rentres-tu avec moi à Vincennes?

— Cela dépend. A quelle distance sommes-nous?

J'ai déployé ma carte.

— A dix-huit kilomètres, environ.

— Impossible, alors. Il faut que j'en fasse vingt-cinq.

C'est qu'il a mission de promener sa guimbarde sur trois cents kilomètres, dont il s'acquitte en détail, à cinquante par jour. Je l'ai donc accompa-

gné jusqu'à Torcy; un gros nuage noir, qui rayonnait du froid, se ruait obliquement sur nous. Nous marchions transis et silencieux. Un cheval, qui venait à notre rencontre, s'effraya de notre chaudronnerie et fit un écart.

— Le pis, dit alors René, c'est que ce bassin-là fait peur aux chevaux.

— Oui... et puis, faire rouler ce machin pendant six jours, c'est une rude corvée.

— Tu trouves? mais non, pas trop. J'ai justement ce cheval-là à éprouver, c'est une excellente occasion...

A l'arrêt suivant, je lui ai fait ses mesures; une pluie aigre réduisait en bouillie le papier où j'inscrivais mes millimètres, le compas me tombait des doigts. René, pendant ce temps, palpait les canons de son cheval, pour voir si les tendons ne chauffaient pas.

19 novembre

La cour est de nouveau pleine de ces hommes-fantômes, vêtus de toile blanche, qui trépignent sur place, allongent les bras en croix, fléchissent leur corps : ils s'assouplissent. Les voilà vêtus de ce bourgeron qui n'est que le sarrau gaulois, les voilà repris dans cette héréditaire besogne de la préparation à la guerre : Civilis ou Vercingétorix, entrant soudainement dans la cour, les reconnaîtrait. Que nous ne soyons rien du tout et que la race seule ait de la réalité, c'est une chose que ce métier toujours pareillement recommencé enseigne et fait toucher du doigt.

23 novembre

Pingot, étant de garde, assis dans un courant d'air, lisait le *Parfait Secrétaire des amants*. Le Parfait Secrétaire : un de ces monuments de bêtise écrite qui mettaient Flaubert dans une joie aigre, un de ces livres impayables, qui ne coûtent pourtant que six sous. Il lisait, ce Lovelace, « la lettre d'un amant qui abandonne sa maîtresse après l'avoir rendue mère », prêt sans doute à y remédier par la « Déclaration à une demoiselle délaissée avec le malheureux fruit de son amour ». Car de quel intérêt est pour lui cette page 32, fatiguée, usée, graissée, qui porte « la déclaration d'un militaire à une demoiselle de la ville où il est en garnison », lui qui est marié, lui qui est père ?

Donc, il aime à aimer, lui aussi, et cet enchantement du cœur que nous avons tant de peine à retrouver, nous autres, quand nous l'avons perdu, il l'obtient tout uniment par la lecture de ce livre prolifique ; ces formules chinoises sont pour lui

capiteuses, comme un doigt de mauvais vin à l'estomac d'un buveur d'eau. Ces romans élémentaires, conclus en deux lettres, suffisent au besoin de son imagination opprimée le reste du temps par le souci de sa vie et de son travail.

Mais quel dommage qu'il n'ait pas connu ce livre plus tôt et qu'il ait courtisé sa femme, et qu'il lui ait plu, sans user de ce vade-mecum amoureux ! Il n'a pas protesté en temps opportun « qu'il s'ennuyait dans l'aisance », il n'a pas su « en se présentant devant la personne de son choix se commander une tournure simple, aisée, et adopter dans les mouvements du corps, des manières modestes et respectueuses ». Il faisait de la poésie comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

25 novembre

Je me promettais une bonne soirée de ce livre écrit sur Pascal, et voilà qu'à la première page l'auteur déclare : qu'il n'est pas mathématicien, qu'il ne parlera pas de Pascal savant, mais de Pascal homme et de Pascal écrivain ; il essaiera d'en faire un portrait exact, vivant. Autrement dit, il lui retranchera ce qu'il a de sublime, le faîte de son génie ; il lui coupera la tête, et il fera son portrait ensuite. Quand j'ai vu cela, j'ai fermé le livre et je me suis mis à grogner dans mon fauteuil.

Écrire sur Pascal, et méconnaître cet élégant, ce facile esprit géométrique qui l'a mené si avant dans la découverte et si loin de son propre bonheur, écrire sur cet homme tyrannisé par une foi irrationnelle et qui ne pouvait pas croire à la science; écrire sur le savant qui eut ce malheur, n'en rien dire, et vouloir faire un portrait vivant...

Était-ce une chose à omettre, pourtant, que de montrer comment, lorsqu'un Pascal s'égare au

point de prendre la mathématique pour un simple divertissement de l'esprit, c'en est fait de sa paix morale ? Il fallait dire qu'écrivant sur la cycloïde les nuits qu'il avait mal aux dents, il passait en prières ses heures de santé ; qu'ayant consacré sa jeunesse à la science, il lui refusait son âge mûr pour le donner à la religion ; qu'enfin, après avoir ouvert des routes vers l'avenir, il rétrogradait vers le passé. Car quel sens inaperçu eût pris pour lui le problème du chevalier de Méré, si cette sèche récréation d'analyse combinatoire lui était apparue comme la racine du vaste *Calcul des Probabilités?* Si, progressant lui-même dans la voie qu'il ouvrait, il avait pressenti l'assouplissement intégral par lequel ce calcul en viendrait à saisir et à suivre les phénomènes, à régler l'observation astronomique, et même à nous guider dans nos actes, comme il arrive pour notre pratique du tir ?

Surtout quel jour la science naturelle eût jeté dans cet esprit éclairé seulement par la tremblante foi catholique ! Ce ciron, cité dans les *Pensées* et décomposé jusqu'au terme fuyant d'un infini tout nominal, quelles merveilles Pascal eût découvertes dans son microcosme, si, plu-

tôt que le diviser dialectiquement, il avait su le disséquer ! Cet infiniment petit, il l'aurait jugé immense, s'il l'avait vu à sa place dans la nature, facteur de l'équilibre animal dans un certain habitat, capable de ravager cet habitat par tel cycle de variations qu'il eût imaginé. Enfin, il eût pu dresser l'homme de toute sa hauteur parmi les espèces, et l'admirer, cet homme qu'il voulait abêtir, triomphant justement par ses facultés intellectuelles.

Il serait vain de poursuivre cette transposition des idées modernes dans une âme d'un autre temps, et de demander au génie un de ces bonds auxquels il répugne, aussi bien que la nature même. Mais enfin ce sujet de Pascal prêtait à un curieux développement sur la science et sur le bonheur ; il s'élargissait et pouvait se poser comme un problème général, matière qu'a négligée cet auteur. Mais dans quel livre de maintenant ne relèverait-on pareille négligence quant au fond, la forme étant d'ailleurs parfaite ? On a dit que Pascal savant était dépassé, que Pascal écrivain ne l'était pas : cela est vrai, à la honte des gens qui écrivent.

C'est une anomalie frappante : notre époque

n'a pas *sa* littérature, c'est-à-dire une littérature qui réponde à l'état présent de la science. Il y a des signes de ce manque singulier dans l'insolence qu'on a d'écrire et l'orgueil qu'on a d'être lu, non pas compris; dans les méfaits de cette presse qui change en licence sa liberté et ravale les auteurs au rôle d'écrivains publics. Ces proses énervantes de maintenant vont à l'encontre de notre devoir qui est, dans un sens ou un autre, d'agir. Beaucoup d'entre nous en viennent même à penser que l'activité du corps doive tuer celle de l'esprit: opinion de fakir que m'exposait l'autre jour ce peintre mystique, réformé pour sa myopie. Il me disait: «... De la sorte, j'aurai plus de temps pour mes travaux intellectuels.» Pauvre diable!.. La vie militaire l'eût promptement guéri de son mysticisme, et même, atteignant la cause de son mal, de sa myopie.

Mais je sais bien ce qui nous vaut tous ces troubadours: c'est l'insuffisance de notre éducation logique. Des gens sont occupés à produire, qui n'ont jamais appris à raisonner. La science qui les entoure, qui les bloque et qui bientôt les éliminera, ils ne la prennent pas pour maîtresse d'école. Mais comme ces enfants qu'on chasse

et qui, derrière la porte, trépignent et rient plus fort, à mesure que l'investigation exacte les pousse hors de leur terrain, ils clabaudent de plus belle, croyant que là où l'analyse est encore impuissante, l'imagination a droit d'insulter au bon sens.

Aussi, parmi tant de livres, combien peu qu'un officier puisse lire ! Je préfère à ces lâches ouvrages qui non seulement ne résolvent pas, mais qui même ne posent rien, je leur préfère un bon traité de mécanique où je lis un chapitre quelconque, celui des polygones funiculaires par exemple, comme j'ai fait ce soir. Et peu m'importe que les sommets du polygone soient sur une parabole : je ne veux pas construire un pont suspendu ; ce qu'il me faut, c'est une déduction exacte qui parte d'un point et qui vienne à un autre, et ce, par besoin littéraire.

1er décembre

Cet hiver-ci, je veux qu'on leur lise par fragments les *Cahiers du capitaine Coignet.*

J'avais pensé que cette histoire tout épisodique serait bien leur fait, mais elle est encore trop générale ; chacun d'eux ne retient que ce qui touche à ses goûts, à son métier, ce qui pourrait résulter de sa propre expérience de vie. Ces retranchements-là montrent quelle énorme déformation la tradition orale fait subir à l'histoire : les défections de la mémoire populaire, au bout de quelques générations, ne laissent plus subsister que le merveilleux. Les gens non cultivés d'aujourd'hui en savent sur Napoléon aussi long que les gens du XIe siècle sur Charlemagne, et je m'imagine que ces Cahiers font sur mes hommes à peu près la même impression qu'une chanson de geste.

J'eus un autre exemple de leur inappétence pour l'exact, quand je tentai de leur apprendre l'histoire de notre batterie, histoire déduite de

celle du régiment par un simple démarquage. La mésaventure d'un lieutenant mal débarqué devant Sébastopol et rejeté vers la haute mer les frappa au point que, depuis ce jour, quoi qu'on leur demandât, ils en revenaient toujours à raconter cet épisode. Et même à propos du siège de Zaatcha, ville assurément continentale, ils plaignaient « le lieutenant en premier, qu'il a failli mourir de faim sur la mer ».

Donc un brigadier leur fait la lecture d'un ton enfantin et très approprié au style. Moi, je vais et viens dans la chambre en réfléchissant à l'effroyable distance qui sépare ces hommes-là d'un Coignet : celui-ci, formé longuement à la seule école de la guerre, ceux-là instruits hâtivement durant la paix ; Coignet, tourné de tout son être vers la vie martiale, hypnotisé par son empereur, agent obscur, mais actif de l'œuvre napoléonienne, — eux soldats provisoires promptement mis en réserve, serfs d'un pouvoir impersonnel, amorphes et équivalents, unités interchangeables dans le nombre immense...

Les hommes sont encore les mêmes, mais deux choses ont changé : la société et la guerre, et notre armée, qui est fonction de l'une et de l'au-

tre, a varié avec elles. Oserai-je dire, pour définir cette variation, que les troupes du premier empire agissaient atomiquement, et que les nôtres ne pourraient agir que par molécules ?

Les soldats de Napoléon jouissaient d'une initiative que les nôtres n'ont plus : c'est que, les actions se décidant à petite distance, la valeur personnelle des hommes y jouait le principal rôle. Ils étaient plus à l'aise, aussi, dans une machine militaire encore imparfaite, que des guerres sans répit ne permettaient pas d'améliorer. Mais quelle figure feraient aujourd'hui ces grognards indociles, dans des luttes engagées à plus d'une lieue ? Comment ces canonniers *mauvaises têtes* (ceux de Wagram) manieraient-ils cet instrument de précision qu'on nomme canon ? Le général qui disait : Je ne sais pas les matiques, mais je f... bien un coup de sabre, — saurait-il seulement régler un tir ? D'eux tous enfin, hommes d'offensive brutale et de courage inconscient, quelle serait l'attitude en ces combats à la fois atroces et passifs où le canon tâtera longtemps le sol pour y découvrir l'ennemi invisible et lui souffler soudain sa rafale de mitraille ? « C'est une chose affreuse d'attendre la mort sans pouvoir se défendre », écrit Coignet...

C'est pourtant ainsi que nous l'attendrons, nous autres.

Les agrégats militaires d'aujourd'hui n'ont pas seulement pour raison d'être le besoin d'ordre et de discipline, mais ils sont fonctionnels, et ce sont ces molécules agissantes qui assument le rôle précédemment dévolu aux individus. Bien plus, les unités tactiques forment à leur tour des groupes dont la formule est de plus en plus composée ; elles tendent à reproduire finalement ces actions de masses et ces mêlées géographiques qui furent autrefois les invasions gothes ou les tumultes gaulois.

Est-ce à dire que toute action personnelle du soldat soit annulée ? Non pas, mais retardée jusqu'à la dernière phase du combat et subordonnée aux effets de l'action collective. Les batailles auront toujours pour dénouement un assaut et un choc ; mais un choc entre adversaires inégaux, puisque l'un se sera laissé approcher par l'autre. Jusque-là, le soldat reste emmaillé dans la chaîne, engrené dans la machine. Jusque-là, qu'on ne parle pas de son héroïsme, de son initiative, ni de sa responsabilité : ce sont choses que l'officier se réserve.

3 décembre

Entre une femme et un officier s'établit tout d'abord une connivence tacite, dans laquelle il entre bien quelque chose de sexuel, l'officier paraissant plus homme qu'aucun autre et l'étant en effet, mais qui répond surtout à une affinité morale. Cette affinité provient de cette profession de servir, qui efface un peu notre égoïsme et nous rapproche par là de la femme, cette essentielle altruiste.

Cette belle fille qui m'offrait des poires pardessus la haie de son verger, un jour de route, en Champagne, avait aux yeux un regard amical et chaste, expressif de cet accord intime, et quand je l'embrassai, suivant l'usage soldatesque, elle ne s'étonna pas, elle ne rougit pas : trouvant normal qu'un homme qui passe acceptât un fruit de la main d'une femme et qu'il rendît un baiser.

Hier, dans ce salon, cette jeune femme me laissait lire sur son visage cette même sympathie

et je ne me trompai pas au demi-sourire qu'elle posait, non sur moi, mais sur le type que j'incarnais à ses yeux. Seulement, ses traits étaient las et tristes ; on sentait que la vie avait porté à cette blessée originelle d'autres accidentelles blessures, et son regard, où se mêlaient singulièrement le doute et l'espérance, agitait cette question muette : Est-ce que celui-là, par hasard, pourrait m'aimer sans me faire de mal ?

7 décembre

C'est une loi connue, que la liste des malades s'allonge à mesure que les jours se raccourcissent. Mais la voilà augmentée encore du nom de Pingot, comme si ce nigaud n'était pas tanné de partout. Et pourquoi va-t-il déranger le docteur ? Pour moins que rien, car je lis ceci en face de son nom : Consult — lèvres — vas. Où se cache-t-il, que je le gronde, ce consulteur, ce lévropathe, ce vaselinomane ? En l'allant voir, je rencontrerai, bien sûr, d'autres impotents.

Dans les chambres bien ventées par la bise, se levant de sur sa paillasse, voici d'abord un dadais craintif, qui marche les jambes écartées et me déclare : « J'ai le derrière déplumé. » Je trouve la métaphore un peu forte, et le geste qui l'accompagne un peu hardi : le geste justement que fait Mascarille lorsqu'il dit : « Je vais vous montrer une furieuse plaie... »

Cet autre, en poussant à la roue d'un canon, s'est laissé écraser la main : du moins, cela appert confusément d'une narration qu'il entreprend. Je distingue après un moment qu'il répute l'annulaire comme le troisième doigt de la main ; et voulant hausser d'une unité ce numéro d'ordre, je rencontre en cet homme une résistance. Le pouce n'est pas un doigt, dit-il. Il est de cette opinion, que le pouce est un doigt subsidiaire, adventice, doigt latéral et virtuel, non pas doigt digne de ce nom. Et, continuant son récit, il mime la scène de l'accident : il a glissé de ce pied-là, s'est pris dans son sabre qui pendait ainsi, et s'est trouvé sous la roue, comme le voilà maintenant sous le châlit. Le geste aide singulièrement à son discours, et je crois que si je le contraignais à l'immobilité qu'il me doit, je le frapperais sitôt de mutisme. Tels ces Boshimans qui ne s'entendent pas entre eux la nuit, parce qu'ils ne se voient pas.

Voici pendue la trompette de Pingot, toute terne et de mauvaise mine, une trompette malade ; et le voici, lui : il se cirait derrière la travée, pour passer le temps. C'est son durillon, ce callus qu'il a sur la lèvre à la place de l'embou-

chure, le froid l'a gercé. Eh bien! ne pouvait-il pas souffler par l'autre coin de la bouche? Et je lui dis d'un ton d'infaillibilité : « Il n'est seulement pas assez dur, ton durillon. »

13 décembre

Le brigadier leur demande :

— Qu'est-ce qu'un bon soldat?

Et ils répondent :

— Le bon soldat est celui qui est discipliné, soigneux de sa personne et de ses effets.

Voilà pour le soldat. Mais, l'officier? Qu'est-ce qu'un bon officier? Est-ce celui qui est actif et brillant comme René ? Studieux comme tant d'autres ? âpre au service et toujours présent, comme d'aucuns? passif et résigné comme ce camarade hypocondre dont on dit qu'il a pour âme une âme de canon, une âme qui est *le vide intérieur ?* C'est que déguisés seulement par l'uniforme, osant sourire derrière les moustaches réglementaires, nous gardons nos caractères, point étouffés, quoique hermétiquement clos : rendus simplement sceptiques par la comédie de tenue qu'il nous faut jouer. Alors, parmi tant de modèles, lequel choisir?

Débrouiller son devoir : difficile problème,

quand on veut sortir des obligations traditionnelles et mêler sa volontaire énergie aux forces disciplinées que la machine développe. On court risque alors de briser quelques rouages ou d'être rompu soi-même...

Nous disons entre nous : « Il faudrait une campagne. » Mais nous le disons mollement, sachant bien que cette campagne qui déciderait de tant de choses ne trancherait pas encore la question de savoir si la fonction guerrière est tout notre rôle et si nous ne sommes pas plus utiles en paix qu'en guerre. Et, tout en l'attendant, cette campagne, nous restons en secret ce que la nature nous a faits : des reîtres, des mousquetaires, des savants, des ascètes, portant ce même habit noir et rouge, plus ou moins doré.

J'avais besoin de dire cela pour me disculper de ce travail peut-être trop étendu, auquel je m'attarde, et de la lenteur que je mets à rassembler ma jeunesse pour vouer mes forces postérieures à la tâche étroite et journalière. Ces quelques lignes jetées ici les soirs, en si peu d'instants, je me les reproche comme dispersives de moi-même : je ne nie pas ce qu'il y a de funeste à vouloir indéfiniment élargir une con-

dition d'homme. Mais René, lui, m'en absout : « Comment, Roë ? Tu travailles le soir ? Tu n'as donc pas sommeil ? » Et ce dont je m'étonne, moi, c'est le mouvement perpétuel dans lequel il vit. Ce sera toujours ainsi : si vieux officiers que nous devenions, nous nous aimerons toujours, et ne nous comprendrons jamais.

20 décembre

Dans ces courses au clocher qui sont nos instructions de maintenant, il s'agit de ne laisser aucun homme en arrière, c'est-à-dire ne point forcer l'allure pour éviter les dérobades, et ne point la trop ralentir, pour ne pas perdre de l'élan. C'est que la variété des intelligences est grande : il y a ceux qui savent, mais qui ne peuvent pas dire ; ceux qui pourraient bien dire, mais qui ne comprennent point, puis les ignares, les apathiques, ceux-là même qui manquent les mouvements les plus élémentaires de la manœuvre et sur qui le commandement ne porte pas, tempéraments médiocres et dont le système nerveux est mauvais conducteur du courant intellectuel. Voici donc ma manière : je choisis un de mes hommes, et le prends très réfractaire, comme on fait en chimie des éprouvettes qui vont au feu. Quand celui-là a compris, il va sans dire que les autres ont fait de même ; on peut clore le chapitre en sûreté.

Mon homme-critère, cette année-ci, s'appelle

Gandolf, un beau nom franc. Il y a quinze jours, je le trouvai balbutiant, perdu en plein obscurantisme, résigné à ne jamais rien comprendre de ce qu'on pouvait lui dire ou lui faire dire. Une explication que je donnai sur le canal de lumière filtra en effet un trait de lumière dans son cerveau : il ne démordit plus de « ce trou que ça met le feu au canon ». Ses connaissances vinrent l'une après l'autre cristalliser autour de cette première notion, si bien que, semblable au sous-officier légendaire qui voulait construire un canon en prenant un trou et mettant du bronze autour, j'ai pris, moi, le « trou que ça met le feu au canon » et j'ai composé autour les idées de Gandolf.

J'ai noté que son élocution passait par les phases suivantes :

1er degré, balbutiement, incohérence :

L'obturateur c'est... une gamelle... une galette... une galette fendue... une gamelle en suif.

2e degré, ébauche de phrase, groupement de mots :

L'obturateur se compose imbibé de suif, une galette enveloppe de toile...

3e degré, transposition, barbarisme :

L'obturateur se compose d'une amante en galette, imbibée de suif.

4e degré, définition correcte :

L'obturateur se compose d'une galette en amiante, imbibée de suif.

Or, ce matin, Gandolf m'ayant donné imperturbablement la nomenclature de la culasse, j'ai pu dire au brigadier : Passez à l'affût.

ÉPILOGUE

---

3 avril 1893

Je manquerais au sens même de ce livre si je pouvais l'arracher de moi sans un regret : on ne jette pas derrière soi un an de vie sans se sentir tristement délesté. Adieu donc à ces impressions, ces joies, ces peines qui furent moi... adieu : mot bref sous la plume, grave et retentissant dans le cœur.

Tout ce qui manque à ces pages, et qu'elles ne soient pas un livre, je le sais. Je n'ai pas retissé ce parfilage de mes jours, et je ne veux pas m'en défendre littérairement, parce que je ne crois pas à la littérature. Mais me proposant d'être utile et de guérir, j'ai peut-être eu droit de doser ma prose et de l'offrir par petites gouttes, comme un remède. Pour moi, le principal mérite de mon éphé-

méride est qu'elle témoigne de peu de temps dérobé chaque jour au service, ou plutôt à ces fatigues accablantes d'après le service, qu'il faut au plus tôt réparer pour servir encore.

Que suis-je devenu durant ces deux années? J'ai vécu ma vie, et j'ai tâché d'être un homme. Me voici maintenant dans l'artillerie de forteresse, à cette batterie du Tréport d'où je vois la mer. Conséquence fatale, l'usage d'un nouveau matériel et la pratique d'un nouveau tir ont bien modifié mes idées. Je me suis trouvé ici en meilleure condition pour terminer mon projet de mortier, lequel, approuvé, sans commentaires, le long de l'échelle hiérarchique, est allé jusqu'au Ministère, d'où m'est revenue une lettre d'éloge, « ... Le ministre regrette que les nécessités budgétaires ne permettent pas de donner suite à cet intéressant projet. »

Aujourd'hui, je cherche autre chose. Cette grande mobilité qu'il faut assurer à l'avenir aux batteries de siège, je voudrais l'obtenir par une organisation abrégée de leur tir, organisation qui se ferait sans carte, sans planchette d'aucune sorte : un simple appareil de pointage, placé à une distance quelconque des pièces, les mettrait en

direction (la précision diminuant avec la distance, bien entendu). Je me suis installé, pour dessiner mon appareil, dans une casemate, et par l'embrasure qui est ma fenêtre, j'ai vue sur la berge, les navires, les barques, les mouettes, le rire innombrable des flots. Voilà ma vie : être attaché de tout cœur aux besognes du métier, et garder pourtant une petite lucarne ouverte sur le beau et sur l'éternel. D'ailleurs, vieillir sans ambition : commander à un homme, je trouve cela si difficile. Je juge, en mûrissant, que deux choses seulement valent la peine qu'on y tende : être bon dans son âme, être utile dans sa vie. Et je deviens doucement un de ces artilleurs de l'ancienne farine, maniaques innocents qui cherchaient jusqu'à leur retraite des manières de canonner et de pointer.



Et Pingot ?... Il a quitté le régiment peu après moi : c'est qu'il lui est né un autre enfant, entre deux sonneries, et le colonel l'a renvoyé comme soutien de famille. Voilà ce que j'appris l'autre

semaine en retournant à Vincennes, où le général donnait un bal : car Pingot, lui, ne m'écrit pas, il est trop occupé de ses betteraves. Peut-être, gens prompts à conclure, induirez-vous de ce silence qu'il est retombé dans sa paysannerie native, et qu'ainsi l'armée ne lui aura servi de rien. Vous allez être bien surpris : il est piston soliste à la fanfare de Richebourg-l'Avoué.

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY